TOME XXI. N° 6 PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e) 15 JUIN 1925.

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

A propos de l'ancienneté de l'homme

Minuisti eum paulo minus ab Angelis.
(Ps. 8).

Il y a un peu plus de cinq ans, un soir de novembre 1919, à Louvain, en la salle des fêtes du collège de la Sainte-Trinité, j'avais l'honneur de prendre la parole devant le Recteur Magnifique, les Professeurs et les Étudiants de l'Université et de leur présenter, telle une collection de monstres redoutables, les grandes Énigmes de la Géologie. Parmi ces Énigmes, j'en distinguais deux, particulièrement muettes et sombres, celle de la Vie et celle de la Durée. « Dans aucun désert, disais-je, il n'y a de sphinx comparables à ceux-ci. »

Cinq ans sont passés. Les sphinx barrent toujours l'horizon. Quand, sur un domaine de la Science, les ombres qu'ils portent se superposent, ce domaine est dans la nuit noire. Le mystère de la Durée s'ajoutant au mystère de la Vie, même quand il s'agit des phénomènes les plus récents, même quand nous cherchons à connaître l'histoire des derniers venus dans la série des êtres organisés, c'est ténèbres sur ténèbres et cela nous donne la sensation de l'Inconnaissable.

Nous sommes très sûrs que l'Homme est le dernier venu dans la série des vivants. Mais comment est-il apparu? Et quand a-t-il pris pied sur la Terre? Nous ne le savons pas. Nous ne le saurons peut-être jamais. A ces deux questions, la Science ne répond que par des balbutiements. Approchons-nous, pourtant! Entrons dans la nuit noire! Peut-être percevrons-nous quelques lueurs. En tout cas, nous y trouverons l'occasion d'une méditation salutaire. Revenus ensuite au grand jour, rentrés dans la belle clarté de la Foi chrétienne, nous louerons Dieu, avec le Psalmiste, de ce qu'il a « placé l'Homme à peine au-dessous des Anges et l'a couronné d'honneur et de gloire ».

Il n'est personne dans le monde intellectuel qui ne connaisse, au moins dans leur ensemble, les faits, assez nombreux déjà, chaque année plus nombreux, que les spécialistes de la Paléontologie humaine et les Préhistoriens ont exhumés et mis en lumière. Je me contenterai de rappeler ces faits, très brièvement, d'après l'admirable livre de Marcellin Boule (1) et quelques publications plus récentes.

A ne considérer que ses caractères anatomiques, l'Homme est le terme supérieur de la série des Primates et, *semble-t-il*, l'aboutissement d'une graduelle ascension des animaux de ce groupe. La série des Primates plonge sa racine dans un passé très reculé ; elle nous apparaît de façon certaine, pour la première fois, au début de l'ère tertiaire, dans les assises de l'Éocène inférieur ; son origine plus lointaine nous est entièrement inconnue. Dès son apparition, la série se multiplie, se complique, se divise, comme ont fait, avant elle, la plupart des groupes animaux ou végétaux ; inutile de dire que, sur le processus d'une telle segmentation, nous ne savons absolument rien. Parmi les multiples rameaux qui *paraissent* ainsi provenir d'une souche unique de Primates, plusieurs se sont flétris et sont morts bien avant le commencement de l'ère quaternaire. D'autres ont eu une durée plus longue, mais ils sont aujourd'hui en plein déclin et n'ont plus que de rares survivants. D'autres, enfin, apparus avant les premiers hommes, ont coexisté avec eux et coexistent encore avec nous ; ce sont les Singes. Les Singes se partagent en diverses familles, parmi lesquelles la famille des

(1) Marcellin Boule, *les Hommes fossiles*, 1 vol. chez Masson, Paris, 2e édition, 1923.

Singes sans queue, ou Anthropoïdes, ou encore Anthropomorphes, est la plus voisine, anatomiquement parlant, de la famille humaine. Il y avait déjà, très certainement, de ces Anthropomorphes au Miocène ; peut-être quelques singes de l'Oligocène, de taille plus petite, doivent-ils être considérés comme leurs ancêtres. Le Pithécanthrope de Java n'est qu'un Anthropomorphe disparu, dont l'anatomie, très mal connue encore, était probablement plus voisine de l'anatomie humaine que celle des Anthropomorphes actuels. Aucune raison zoologique n'existe, cependant, qui oblige à penser que l'Homme descende des Anthropomorphes. Entre eux et lui, même du simple point de vue anatomique et sans tenir compte des différences intellectuelles, un large hiatus existe. L'Homme n'est pas un Anthropomorphe perfectionné. Il apparaît « au centre des Primates », comme s'il était le prolongement de la tige d'où les autres Primates sont sortis. Le *phylum* humain semble être ce qu'est devenue cette tige après qu'en sont sortis les multiples rameaux qui ont donné les Singes. Je parle ici comme parlent les évolutionnistes, et je n'ai pas besoin d'insister sur l'obscurité qui couvre toutes ces choses : naissance du groupe Primate, éclosion successive des divers phylums émanés de lui, et, finalement, comme si les départs successifs avaient amélioré et purifié le groupe, transformation du groupe central en un phylum vraiment humain, d'où il ne sortira plus que des hommes.

Ainsi, même aux yeux des évolutionnistes, l'apparition du phylum humain a *suivi* l'apparition des diverses familles simiennes. On a donc un motif zoologique de penser que l'ancienneté de l'Homme ne peut pas remonter plus haut que les derniers temps du Miocène, et que, si l'on trouve des hommes dans les formations de l'ère tertiaire, ils se placeront dans le Pliocène, tout au plus dans le Miocène supérieur. Mais, jusqu'ici, la preuve n'est pas faite de l'existence de l'Homme aux temps tertiaires. En Europe, c'est dans le Quaternaire moyen qu'ont été découverts les premières traces *incontestables* de l'industrie humaine et les plus anciens fossiles *incontestablement* humains ; dans les autres parties du monde, la chronologie est moins sûre ; mais il semble bien, jusqu'ici, qu'aucune trace humaine, aucun fossile humain ne remonte plus haut que le Quaternaire moyen.

*
* *

Dès que l'Homme apparaît, il se manifeste par son industrie, et, *dans nos pays*, la première industrie humaine a été la taille du silex : c'est ce qu'on appelle l'industrie *paléolithique.* L'usage de l'os et de l'ivoire, la préoccupation artistique, le goût de la parure, le dessin, la peinture, la ciselure, le modelage, ne sont apparus que plus tard. Beaucoup plus tard encore, des peuplades sont venues, qui utilisaient la pierre polie et les métaux : ce sont les peuplades *néolithiques.* Bien entendu, dès l'époque de la pierre taillée ou époque paléolithique, l'Homme s'est servi du bois : la plupart de ses outils de silex étaient emmanchés dans du bois ; mais, sauf des cas très rares, le bois ainsi façonné par les très anciens hommes ne s'est pas conservé, et nous ignorons presque tout de la forme, de la dimension, de la variété des objets en bois qu'ils fabriquaient.

Les plus vieux gisements connus, dans l'Europe occidentale, sont ceux de Mauer près de Heidelberg, de Chelles près de Paris, de Saint-Acheul près d'Amiens, de Piltdown dans le Sussex. Il est très difficile d'établir entre eux une chronologie relative. On a cru jusqu'à ces derniers temps que Chelles était antérieur à Saint-Acheul ; mais, tout récemment, Charles Depéret nous a montré que, au contraire, les graviers de Saint-Acheul sont plus anciens que les graviers de Chelles. Retenons ceci comme une preuve de l'énorme difficulté qu'il y a, qu'il y aura toujours, à dater exactement un gisement quaternaire, et de la nécessité, pour le préhistorien, de faire appel aux arguments géologiques et paléontologiques pour établir l'ancienneté d'une industrie. En tout cas, les quatre gisements que je viens d'énumérer sont d'époques peu différentes. Ils sont, en effet, caractérisés par la même faune de Mammifères, faune *chaude*, disent les géologues, faune qui indique, en réalité, un climat tiède et dont les principaux éléments sont : *Elephas antiquus*, *Rhinoceros etruscus*, *Rhinoceros Mercki*, l'Hippopotame, le Cheval, le Sanglier, le Chevreuil, l'Élan, le Bison, les Ours, le Chien, le Lion, le Chat sauvage, le Castor.

Pour préciser la place de cette faune dans la longue série des temps quaternaires, je suis obligé de donner ici quelques

indications géologiques. Le Quaternaire est une époque d'invasions glaciaires répétées. Quatre fois, successivement, les glaciers de la région polaire arctique ont envahi le Nord de l'Europe et le Nord de l'Amérique ; l'une des invasions européennes est allée jusque tout près de Londres ; l'une des invasions américaines a dépassé, vers le Sud, New-York et Saint-Louis. Simultanément, les glaciers des Alpes descendaient dans les grandes vallées et dans les plaines, le glacier du Rhône venant, par exemple, à un certain moment, jusqu'à Lyon. On a donné aux deux dernières invasions des glaciers alpins les noms *rissienne* et *würmienne*. A l'époque rissienne, les rivières de nos pays coulaient à une grande hauteur au-dessus de leur niveau actuel, et les alluvions d'alors forment, le long de certaines vallées, une terrasse dite *de* 30 *mètres*, ainsi nommée parce qu'elle domine de cette hauteur le lit actuel du cours d'eau. L'époque würmienne correspond, de même, à la terrasse dite *de* 18 *mètres*. Ces correspondances ont été indiquées par Charles Depéret ; c'est d'elles que nous tirons la possibilité d'une chronologie préhistorique. Eh bien ! le gisement de Saint-Acheul se trouve tout au sommet de la terrasse de 30 mètres ; il est donc d'âge rissien. Le gisement de Chelles est à la base de la terrasse de 18 mètres et paraît ainsi correspondre à la partie moyenne de la phase *interglaciaire* qui sépare le Würmien du Rissien. Le gisement de Mauer semble à peu près contemporain de celui de Chelles ; le gisement de Piltdown est moins sûrement daté par la géologie, mais il paraît être post-rissien, comme Chelles et Mauer.

Les caractères de l'industrie sont à peu près les mêmes dans les quatre gisements. La taille du silex, à cette époque préhistorique que l'on peut appeler *chelléenne*, était très perfectionnée ; et l'on se tromperait grossièrement en la qualifiant primitive. On trouve, naturellement, des pièces frustes à côté de pièces soignées ; mais celles-ci, les seules qui comptent, sont remarquablement étudiées en vue de l'effet mécanique à produire, et l'on ne peut qu'admirer l'ingéniosité et l'habileté de l'artisan qui les a conçues et réalisées.

Ni à Chelles, ni à Saint-Acheul, il n'a été trouvé d'ossements humains. Les seuls débris humains actuellement connus qui se rapportent à peu près sûrement à l'époque chelléenne sont : une mâchoire trouvée à Mauer et un crâne

découvert à Piltdown. La mâchoire a des caractères *simiens* prononcés ; l'homme à qui elle a appartenu semble avoir présenté un aspect plus *primitif* encore, et plus bestial, que l'homme dit de Néandertal dont je parlerai tout à l'heure et qui est venu longtemps après ; on a proposé pour cet homme de Mauer le nom d'*Homo heidelbergensis*. Par contre, le crâne de Piltdown est beaucoup plus *humain* que ceux des hommes de Néandertal ; il semble indiquer que, déjà à l'époque chelléenne dont l'ancienneté est à coup sûr très grande, il y avait dans nos pays au moins deux races humaines qui différaient par d'importants caractères. Dans le même gisement de Piltdown, on a trouvé aussi une mandibule et quelques dents qui sont d'une allure tellement simienne que Marcellin Boule incline à les attribuer à un chimpanzé : l'homme et le chimpanzé auraient vécu côte à côte. D'autres savants pensent, au contraire, que crâne et mandibule appartiennent au même individu ; et alors l'homme de Piltdown aurait eu un caractère composite, très *humain* par son crâne, très *simien* par sa mâchoire. La question de Piltdown reste ouverte.

Quoi qu'il en soit, nous savons d'ores et déjà que, pendant une époque fort reculée, dite chelléenne, de durée totale inconnue, caractérisée par une faune qui indique un climat tiède, il y avait, *dans nos pays*, des hommes très habiles à tailler le silex. Le début de cette époque chelléenne semble coïncider avec l'extension rissienne des glaciers alpins ; la plus grande partie de sa durée correspond à la phase interglaciaire qui a suivi le recul des glaciers rissiens. Parmi les hommes chelléens, il s'en trouvait qui, par certains de leurs caractères anatomiques, se rapprochaient des Anthropomorphes plus que ne s'en rapprocheront les hommes, dits de Néandertal, qui viendront ensuite dans la même contrée. On ne sait rien de plus. On ne sait pas si les hommes chelléens avaient, ou non, l'usage du feu, ni s'ils pratiquaient, ou non, la sépulture.

*
* *

Beaucoup de temps passe, et voici de nouveaux hommes. Grâce à un nombre plus grand d'ossements fossiles, nous connaissons ces nouveaux hommes bien mieux que les hommes chelléens. Ils appartiennent à une race très carac-

térisée, que nous appelons la race de Néandertal. Ils ont vécu, *dans nos pays*, à l'époque de la dernière extension des glaciers alpins, l'extension würmienne. Le climat, entre le milieu de l'Interglaciaire et le Würmien, a bien changé ; il est devenu plus humide et plus froid. Les grands Mammifères, Mammouth ou *Elephas primigenius*, *Rhinoceros tichorhinus*, sont revêtus d'une toison épaisse ; avec eux, et avec des animaux domestiques identiques aux nôtres, ou presque identiques, on rencontre, dans les gisements humains, des espèces qui ne vivent plus aujourd'hui que dans les régions boréales ou dans les hautes montagnes, le Renne, le Bœuf musqué, le Glouton, le Bouquetin, le Chamois, la Marmotte. Les Hippopotames ont disparu. L'homme habite dans les cavernes. Il taille le silex, suivant des types un peu différents de ceux qu'avaient adoptés les ouvriers chelléens ; il commence aussi à se servir de l'os. C'est l'industrie que les préhistoriens appellent *moustiérienne*.

Parmi les gisements qui ont donné des fossiles humains de cette époque, les plus célèbres sont ceux du Néandertal, dans la Prusse rhénane, de la Naulette et de Spy, en Belgique, de la Chapelle-aux-Saints, dans le département français de la Corrèze. L'homme de la Chapelle-aux-Saints a fait l'objet d'une très belle étude de Marcellin Boule, grâce à laquelle la race de Néandertal est maintenant définie d'une manière précise. L'*Homo neandertalensis* nous est, quant à son anatomie, presque aussi bien connu que l'Australien ou l'Esquimau. Nous savons que, par le dessin de son crâne, par sa conformation cérébrale, par certains détails de sa dentition, par sa colonne vertébrale et les os de ses membres, cet homme a quelques caractères simiens ; que son aspect devait être bestial ; qu'il paraît avoir été, intellectuellement, très inférieur aux plus inférieurs des hommes actuels. Mais, tout comme ceux-ci, il connaissait le feu et pratiquait la sépulture. Les Néandertaliens de nos pays n'avaient qu'une industrie misérable, qui était même — autant qu'on en puisse juger par les documents que nous connaissons — moins perfectionnée que l'industrie des anciens Chelléens de la même contrée. Sur les rapports entre les peuplades chelléennes et néandertaliennes, nous ne savons rien. Il n'est pas impossible que l'*Homo heidelbergensis* soit l'ancêtre de l'*Homo neandertalensis* : c'est tout ce que l'on peut dire.

Un fait bien curieux est la découverte toute récente, à Broken Hill, dans la Rhodesia, d'un crâne humain offrant de fortes ressemblances avec le crâne d'un Néandertalien et paraissant, cependant, beaucoup moins ancien que les ossements néandertaliens d'Europe. Ce crâne est à peine fossilisé ; il s'est rencontré au milieu d'ossements d'animaux en tout semblables à ceux des espèces qui vivent encore dans la Rhodesia ; il diffère grandement du crâne d'un Nègre africain actuel. Marcellin Boule incline à conclure de cette découverte que la race de Néandertal a vécu en Afrique australe à une époque relativement voisine de nous, et qu'elle s'est conservée en Afrique australe alors qu'elle était éteinte chez nous depuis très longtemps.

*
* *

La race de Néandertal n'a guère survécu, *dans nos pays*, à l'extension glaciaire würmienne. Les peuplades qui sont venues ensuite appartiennent à deux races, différentes entre elles et toutes deux très différentes de la race néandertalienne. L'une — la race de Grimaldi — a des caractères négroïdes prononcés et était sans doute une race de Nègres émigrée d'Afrique ; l'autre — la race de Cro-Magnon — est une fort belle race, ressemblant par tous ses caractères anatomiques à la race blanche qui habite actuellement l'Europe, et manifestant, par son industrie et son art, une vive intelligence et un goût prononcé de la beauté. Ni les hommes de Grimaldi, ni ceux de Cro-Magnon, ne descendent des Néandertaliens ; ils viennent d'une autre contrée et leur implantation dans l'Europe occidentale suit de très près la disparition des hommes de Néandertal ; on peut même se demander si la disparition de ces derniers n'a pas été déterminée, ou tout au moins hâtée, par l'arrivée des deux races supérieures. Les paléontologistes sont d'accord pour déclarer que celles-ci appartiennent toutes deux, incontestablement, à l'espèce *Homo sapiens*.

Les gisements où l'on trouve l'homme de Cro-Magnon et les traces de son industrie et de son art sont très nombreux dans le Sud de la France et dans le Nord de l'Espagne. Ils nous ont livré déjà d'importants secrets. L'âge géologique qu'ils définissent est souvent nommé l'âge du Renne ; non pas que le Renne ait attendu cette époque

pour descendre dans nos pays — il y a déjà des ossements de Renne dans les dépôts moustiériens — ; mais parce que le Renne semble avoir joué un rôle plus important dans la vie des hommes de Cro-Magnon que dans celle des hommes de Néandertal. Les Cro-Magnon habitaient des cavernes, ou, à défaut de caverne, recherchaient l'abri de roches surplombantes ; ils taillaient le silex, l'ivoire des défenses de Mammouth, les bois de Renne, les ossements de divers animaux ; leur industrie était extrêmement diversifiée et perfectionnée ; on y a distingué une série de stades successifs, permettant, pour l'Europe occidentale, une chronologie relative, et l'on a donné à ces stades les noms *aurignacien*, *solutréen*, *magdalénien*, d'après trois célèbres gisements français ; partout l'on trouve des preuves de préoccupation artistique, et souvent les peintures murales sur les parois ou les plafonds des cavernes, les ciselures de l'os et de l'ivoire, les gravures sur pierre ou sur bois de Renne, les modelages en terre glaise de Bisons ou d'autres animaux, sont de belles œuvres d'art ; « les sépultures, dit Marcellin Boule, témoignent de rites funéraires et d'un véritable culte des morts. » Les Cro-Magnon étaient, intellectuellement et moralement, très supérieurs à beaucoup de Sauvages du temps présent. Ils n'ont pas entièrement disparu de nos pays, mais semblent s'y être mélangés avec des peuplades nouvelles, émigrées d'ailleurs et apportant avec elles l'usage de la pierre polie et des métaux. Le Paléolithique confine ainsi au Néolithique et il y a passage graduel de l'un à l'autre, comme il y a passage graduel du Néolithique à la période historique.

Pendant les divers stades de ce Paléolithique des hommes de Cro-Magnon, le climat, peu à peu, se modifie. Il était froid et humide à l'époque moustiérienne ; il devient froid et sec ; puis, dès le stade magdalénien, il s'adoucit et se fait analogue à notre climat. Le Mammouth recule vers le Nord, bientôt suivi des autres espèces qui caractérisent la faune froide. L'époque magdalénienne nous apparaît comme presque récente ; les vallées étaient alors creusées jusqu'à leur niveau d'aujourd'hui.

Telles sont, pour l'Europe occidentale, les données de la Préhistoire. Mais voici, pour l'Asie orientale, une découverte de haute importance, faite en 1923 par deux Jésuites français, les PP. Teilhard de Chardin et Licent. Alors que

la Chine n'avait offert jusqu'à ce jour que des gisements néolithiques, ces deux savants ont trouvé, dans l'Ordos, c'est-à-dire dans le pays désert autour duquel le Hoang-Ho décrit une courbe immense, et dans la région du Grand Loess qui s'étend au sud de l'Ordos, plusieurs gisements paléolithiques appartenant à un âge fort reculé. La faune de Mammifères qui, dans ces gisements, accompagne les quartzites taillés, comprend le *Rhinoceros tichorhinus*, avec des Bœufs, des Cerfs, des Ours, des Hémiones, des Gazelles ; les outils de quartzite rappellent un peu notre industrie moustiérienne. Les hommes qui ont taillé ces outils vivaient en plein air ; leurs campements, qui affleurent aujourd'hui sur les flancs des vallées, ont été enfouis sous de grandes épaisseurs de loess, je veux dire sous des dépôts, en partie éoliens, en partie fluviatiles ou lacustres, constitués surtout d'argile impalpable et de sable très fin : ici, douze à quinze mètres de loess, là cinquante ou soixante mètres, recouvrent les anciens campements. Ailleurs, dans la région du Grand Loess ou de la Terre jaune, région où l'épaisseur du dépôt de loess peut atteindre 100 et même 150 mètres et où le loess repose, partout, sur le Miocène, par l'intermédiaire d'un dépôt fluviatile formé de sables et de graviers, ce dépôt fluviatile de base a livré aux PP. Teilhard de Chardin et Licent des outils de quartzite taillés par l'homme et plus ou moins roulés par les eaux. L'Homme vivait donc déjà, en Chine, au début de la formation du Loess quaternaire ; peut-être même y vivait-il avant cette formation ; et, comme le Loess quaternaire est souvent très épais, et que, pour évaluer l'âge des campements humains situés à sa base, il faut ajouter, à la durée de sa formation, le temps qui a été nécessaire au creusement, dans ce Loess, de vallées profondes, l'Homme en question est certainement d'une très haute antiquité. Il n'y a malheureusement dans cette région de la Chine aucune trace d'extension glaciaire : de sorte qu'il est impossible de synchroniser exactement les différentes phases du Quaternaire chinois et celles du Quaternaire européen. Les fouilles des PP. Teilhard de Chardin et Licent n'ont amené la découverte d'aucun ossement humain. Nous ne savons pas encore ce qu'était cette race chinoise du Paléolithique.

*
* *

Je crois n'avoir omis aucun fait important. J'ai présenté, débarrassées seulement de la multitude des détails accessoires, toutes les données que nous offre aujourd'hui la Préhistoire sur l'origine de l'Homme et sur l'antiquité de cette origine. L'Homme, *dans nos pays*, existait, de façon certaine, à l'époque *interglaciaire* qui a séparé les deux dernières grandes extensions des glaces, la *rissienne* et la *würmienne*. Il semble même qu'il ait existé au moment du maximum de l'extension rissienne. On n'a jusqu'ici aucune preuve d'une ancienneté plus reculée. Les premiers hommes de l'Europe occidentale, les Chelléens, venaient sans doute d'ailleurs, de la lointaine Asie : de sorte qu'à leur ancienneté *européenne* s'ajoutent le temps qu'il leur a fallu pour émigrer de leur pays d'origine jusqu'en Europe et la durée qui s'est écoulée, auparavant, depuis la naissance de leur race jusqu'à sa migration. Disons tout de suite que la durée d'une migration humaine est quasi négligeable à côté de la durée des diverses phases géologiques du Quaternaire : elle est de l'ordre du siècle, tandis que la durée d'une glaciation ou d'une phase interglaciaire paraît être, tout au moins, comme l'on va voir, de l'ordre d'une dizaine de milliers d'années. Une race paléolithique a vécu dans le Nord de la Chine à une époque fort ancienne, que l'on ne peut pas préciser, mais qui semble voisine de notre époque moustiérienne.

Au sujet de la durée des glaciations, nous avons quelques indications, vagues encore, mais déjà singulièrement importantes. Elles résultent des observations faites par le géologue suédois De Geer, et par ses élèves, sur les dépôts d'argile et de sable qui se sont accumulés, durant le retrait du dernier des grands glaciers scandinaves, dans la mer intérieure où se rendaient les eaux de fonte. Comme ces dépôts marins d'une ancienne Baltique ont été ensuite exondés, incorporés au continent, fortement relevés au-dessus du niveau actuel de la mer, et dès lors ravinés par l'érosion, on a pu les observer en beaucoup de points de la Suède, et l'on a constaté qu'ils se divisent en une alternance, bien des fois répétée, de lits d'un gris clair et de lits d'un gris foncé. Si l'on admettait, ce qui paraissait la seule

hypothèse possible, que les lits clairs correspondissent à l'été et les lits foncés à l'hiver, on avait, en comptant les alternances, un moyen de supputer le nombre des années pendant lesquelles le dépôt s'est formé. Pour la première fois — et c'est jusqu'ici presque la seule —, les géologues avaient en leur possession une méthode permettant de mesurer avec quelque certitude la durée d'un phénomène géologique. Les savants suédois ont ainsi trouvé 5 000 ans pour la durée du recul de leur dernier grand glacier, depuis que ce glacier a abandonné l'extrémité méridionale de la Scanie jusqu'à ce que son front, rétrogradant sans cesse, fût arrivé dans le Norrland, ayant reculé d'environ 1 000 kilomètres. Des observations analogues, faites, au Canada, sur les dépôts argileux et sableux qu'ont laissés, en reculant, les derniers glaciers quaternaires, conduisent à des nombres d'années comparables. Or les derniers glaciers quaternaires de la Scandinavie et du Canada correspondent certainement aux glaciers würmiens des Alpes. Il est donc à peu près démontré que le recul des glaciers würmiens a duré cinq ou six mille ans. Pour la période qui a suivi ce recul et qui s'est étendue jusqu'au début des temps historiques, on a d'autres moyens d'évaluation et l'on sait, par eux, qu'il faut compter plusieurs milliers d'années, peut-être sept ou huit mille. Au total, l'apparition, *dans nos pays*, de la race de Cro-Magnon, paraît être séparée de nous par un intervalle d'au moins 12 000 ans, plus probablement de 15 000. Les hommes moustiériens, les hommes de Néandertal, qui vivaient au moment où les glaciers würmiens avaient leur plus grande extension, sont de quelques milliers d'années plus anciens. On peut penser que la durée de la phase interglaciaire, entre l'extension vürmienne et l'extension rissienne, est au moins double de la durée qu'il a fallu pour fondre les glaciers würmiens. C'est ce que je disais tout à l'heure : la durée d'une glaciation ou d'une phase interglaciaire est, tout au moins, de l'ordre d'une dizaine de milliers d'années. Mais alors l'époque chelléenne doit être tenue pour vieille de 30 000 ans, sinon davantage. Et comme l'arrivée des Chelléens dans l'Europe occidentale est probablement très postérieure à l'éclosion de l'Humanité dans le pays où elle est éclose, nous sommes amenés à penser que l'apparition de l'Homme sur la Terre est vieille de 35 000 ou de 40 000 ans, sinon davantage, sans qu'il nous

soit d'ailleurs possible de parler de façon plus précise. Si l'on songe à ce que nous savons maintenant du Paléolithique chinois, à la certitude désormais acquise que l'Homme vivait, en Chine, avant le commencement du dépôt du Grand Loess, avant le commencement d'une sédimentation dont l'épaisseur totale a atteint 150 mètres et qui a été, ensuite, ravinée du haut en bas par les cours d'eau actuels, on sera tenté de conclure que je n'exagère pas. Vraiment, dans l'état présent de nos connaissances, on ne peut pas attribuer à l'Homme moins de 35 000 ans d'âge ; et il est fort possible que son antiquité réelle atteigne 40 000 ou même 50 000 années.

Pour les géologues, combien cette durée — qui paraît de prime abord une fabuleuse vieillesse — est peu de chose ! combien l'Homme est jeune, sur cette planète déjà si vieille ! Les temps de la Préhistoire se nombrent en *dizaines de millénaires;* mais c'est par *dizaines et centaines de millions* d'années qu'il faut nombrer les durées géologiques. Dès que l'Homme apparaît, l'échelle du Temps se rapetisse. L'unité de temps, avant lui, sur la Terre, c'était le million d'années ; pour lui, ce sera le millier d'années d'abord, puis, quand il saura écrire l'histoire, ce ne sera plus que le siècle, et quand il se considérera lui-même et regardera sa propre vie, c'est par années qu'il comptera. L'insecte et la fleur compteraient par journées, les nébuleuses et les soleils qu'elles engendrent compteraient sans doute par milliards de siècles, si ces créatures savaient compter. Devant Dieu, toutes les unités de la durée se valent et, comme dit saint Jean, mille ans ne sont pas plus qu'un jour.

Tout de même, nous sommes troublés, nous surtout, les chrétiens, quand nous songeons aux quarante ou cinquante milliers d'années qui semblent nous séparer de la naissance du premier Homme. Nous sommes troublés en pensant à cette humanité, si lointaine, qui nous a précédés ; si lointaine, et le plus souvent si obscure, si peu consciente, si misérable. Notre trouble est analogue à celui qui secoua les chrétiens de la fin du quinzième siècle, quand ils apprirent, avec quel étonnement ! la découverte du Nouveau Monde et l'existence de peuplades innombrables dont le Christ et ses apôtres n'avaient pas parlé ; quand ils se virent en présence de ce mystère : une moitié de la race humaine exclue, pendant plus de cinq mille ans, de toute participation à la

vie spirituelle des autres hommes. Relisons ce qu'a écrit, sur ce prodigieux déconcertement, notre grand Léon Bloy : « Les intelligences superbes d'alors durent craindre que l'Église elle-même ne s'en allât en ruines avec son triple diadème et ses promesses d'indéfectibilité... Les âmes naïves, il est vrai, trouvèrent très simple que Dieu n'eût pas tout dit aux docteurs et qu'il lui plût de faire des choses nouvelles. Elles jugèrent qu'après tout, il n'y avait pas lieu de désespérer de sa Sagesse parce qu'elle ne s'ajustait pas docilement aux exigences philosophiques de sa créature. Ces âmes furent les clairvoyantes et les inébranlables dans le siècle le plus disloqué de l'histoire, et c'est pour elles surtout que Christophe Colomb déclarait avec la hardiesse d'une transcendante simplicité que Dieu l'avait fait Messager d'une terre nouvelle et de nouveaux cieux. Le Seigneur, ajoutait-il, écoute quelquefois les prières de ses serviteurs qui suivent ses préceptes, même dans les choses qui paraissent impossibles et que l'intelligence ne peut ni concevoir, ni atteindre (1). »

Surmontons notre trouble et, en toute humilité et simplicité, profondément convaincus que les voies de Dieu ne sont pas nos voies et que ses desseins sont pour nous inintelligibles et impénétrables, essayons d'entrer un peu plus avant dans la nuit noire. La Science, ai-je coutume de dire, est faite pour nous donner le sens du mystère ; elle est évocatrice du mystère, bien plus qu'explicatrice. Comment le croyant pourrait-il avoir peur d'elle? Comment craindrions-nous de savoir davantage, si nous sommes d'avance très assurés que « tout ce qui arrive est adorable » ; oui, tout ce qui arrive, et donc tout ce qui est arrivé, tout ce qui s'est passé dans le vaste monde depuis qu'il est sorti des mains du Créateur?

* * *

Scientifiquement parlant, et les faits étant ceux que j'ai dits, il y a, sur l'origine de l'Homme, trois hypothèses plausibles, et je crois bien qu'il n'y en a pas davantage.

D'abord, l'hypothèse évolutionniste, je veux dire celle qui étend l'évolutionnisme jusqu'à l'éclosion humaine, jusqu'à l'éclosion de l'âme humaine et à son complet dévelop-

(1) Léon Bloy, *le Révélateur du Globe*, 1884, p. 9-11.

pement, et qui fait, de cette éclosion et de ce développement, l'aboutissement du progrès continu des êtres vivants. L'Homme est un Primate plus parfait que les autres. Les Anthropomorphes, sortis avant lui de la souche commune des Primates, n'étaient qu'une ébauche ; le Pithécanthrope semble avoir été une autre ébauche, peut-être plus avancée, mais qui s'est fixée tout de suite dans ses caractères, n'a pas continué d'évoluer et a disparu bientôt, presque sans laisser de traces. Alors sont venues des *ébauches humaines*, les unes successives, les autres simultanées, et ç'a été les races humaines primitives, l'*Homo heidelbergensis*, l'Homme de Piltdown, l'*Homo neandertalensis*, hommes déjà, à coup sûr, par leur anatomie et leur rudiment d'intelligence, capables de créer des outils, capables d'inventer une industrie et de la perfectionner, capables de faire du feu et de l'entretenir, ayant même, chose prodigieuse ! ayant même — tout au moins le dernier, l'homme de Néandertal — un vague idéal, et de vagues aspirations vers un monde suprasensible, idéal et aspirations manifestés par la pratique de la sépulture. Mais ces premières ébauches humaines se sont bientôt fixées à leur tour ; leur progrès n'a pas dépassé une certaine limite, vite atteinte ; elles sont mortes l'une après l'autre : les premières, avant l'éclosion de l'*Homo sapiens*, de l'Homme véritable, qu'elles annonçaient et qu'elles n'ont pas connu ; les dernières, après cette éclosion et comme si cet Homme plus parfait les avait pourchassées et condamnées à mourir. Un jour, enfin, de ce qu'il y avait de meilleur, de plus *évolué*, de plus perfectionné dans le monde des Primates, d'un certain couple, indiciblement privilégié, appartenant à l'une des races primitives et trouvant en lui, ou recevant du monde extérieur, ou recevant de Dieu lui-même — qui peut le savoir? — le principe d'une soudaine ascension, l'étincelle qui va tout illuminer et tout embraser ; de ce couple privilégié, dis-je, l'*Homo sapiens* a pris naissance. L'*Homo sapiens* ! avec, en germe, son âme quasi divine, encore obscurcie, encore mal consciente, telle une âme de petit enfant, capable pourtant de concevoir *peu à peu* l'Universel, l'Éternel, l'Infini, et non seulement de les concevoir, mais aussi de les convoiter ; capable encore, après avoir grandi, de se sentir libre et, par conséquent, de se croire responsable. Mais tout n'est pas fini ; et l'évolution est loin d'être achevée. Elle est achevée quant à l'ana-

tomie, car les nouveaux hommes ne diffèrent point de nous par leur corps ; mais leur âme de petit enfant a besoin d'écarter ses voiles, de prendre conscience d'elle-même, de monter, de grandir. Ces hommes vont se perfectionner peu à peu ; leur espèce, désormais unique, gardera la *force ascensionnelle* qui rend l'évolution possible, et possible le progrès. Ils se partageront en des races multiples, dont les unes marcheront sans cesse vers la lumière et manifesteront de plus en plus la ressemblance avec Dieu, tandis que les autres, moins bien dotées dans la distribution des domaines terrestres, plus éprouvées par le climat, plus atteintes par les maladies et la misère, cesseront d'évoluer, se fixeront dans leur connaissance, ou même rétrograderont, dégénéreront, et marcheront, d'un pas plus ou moins rapide, vers la nuit et vers la mort.

Cette première hypothèse ne manque ni de grandeur, ni de beauté ; elle est rigoureusement compatible avec le plus pur spiritualisme. Mais elle paraît difficilement conciliable avec la tradition chrétienne et le dogme chrétien. En quoi? En ce qu'elle prolonge l'évolution de l'âme humaine au delà de l'éclosion du premier *Homo sapiens*, et attribue au prolongement de cette évolution, au perfectionnement graduel de l'âme, chez l'espèce humaine, le sentiment de notre liberté et, par conséquent, notre responsabilité.

Deuxième hypothèse. Quel que soit le mode que Dieu ait choisi pour faire apparaître successivement sur la Terre la longue série des êtres vivants, que l'évolutionnisme soit conforme à la réalité ou qu'il n'en soit qu'une très pauvre image, l'Homme s'est dressé, un jour, *tel que nous le connaissons aujourd'hui*, avec son âme parfaitement limpide, avec le sentiment clair et profond de sa liberté, avec la conscience de sa responsabilité, vraiment semblable à Dieu et « à peine au-dessous des Anges ». Cette naissance du premier couple humain a été précédée de l'apparition, non pas seulement de Primates anthropomorphes, annonciateurs, par leur anatomie, de l'anatomie réellement humaine, mais aussi d'Hommes imparfaits, de *Demi-hommes*, de *Pré-hommes*, de *Pré-adamites*, intermédiaires entre les Anthropomorphes et l'*Homo sapiens* et ayant une *ébauche d'âme*, une sorte d'âme grossière et trouble, vaguement éclairée d'un reflet d'Idéal, capable d'un certain raisonnement, incapable de liberté et par conséquent irresponsable. A ces Pré-hommes ap-

partiennent les races *primitives* qui ont taillé le silex, les soi-disant Hommes du Paléolithique ancien, les Chelléens et les Néandertaliens. Ils ne sont point de la descendance d'Adam ; ils ne sont point nos frères ; ils ne sont pas responsables de la Chute ; ils n'ont point reçu la Promesse d'un Rédempteur ; pour nous, chrétiens, ils ne sont donc pas vraiment des hommes. Leur rôle, dans l'économie générale du monde, est infiniment mystérieux : rôle de précurseurs inconscients d'une Humanité supérieure, appelée à des destinées singulièrement plus hautes ; précurseurs tellement semblables, par certains de leurs caractères, aux Immortels qu'ils annonçaient, que l'on a peine à concevoir que leurs âmes, à eux, leurs tristes âmes souffrantes et obscures, ne soient pas, elles aussi, perpétuellement vivantes, d'une certaine vie pénombrale.

Dans cette deuxième hypothèse, l'ancienneté de l'Homme libre et responsable se réduirait sans doute à quelque vingt mille années. Peu importerait dès lors, pour nous, que les Pré-hommes fussent extrêmement anciens. Nous pourrions, sans aucun trouble, envisager que les premiers d'entre eux eussent apparu dans les débuts du Quaternaire, ou même dans le Pliocène, ou même dans le Miocène supérieur ; et leur passé ne pèserait pas plus sur nos épaules que le passé du Pithécanthrope. Les premiers Hommes de l'espèce *Homo sapiens* arrivés dans nos pays, les Hommes de Grimaldi et de Cro-Magnon, venaient du centre de dispersion de la famille humaine, descendante d'Adam. Cette famille s'était peu à peu partagée en des races distinctes, graduellement différenciées par le climat et le genre de vie. Les unes gardaient intacts la flamme de la Révélation primitive et l'espoir du Relèvement futur. Les autres, plus ou moins dégénérées, matérialisées, tombées dans l'ignorance, l'incompréhension, l'inconscience, n'avaient plus que des reflets de cette flamme, un souvenir obnubilé de cet espoir, l'idée vague de Dieu, le culte des morts, le goût de la beauté matérielle, sans doute aussi une certaine conception de l'Universel, la distinction du bien et du mal, le sentiment de la Justice.

La *seule* objection à cette deuxième hypothèse est la très grande difficulté d'admettre que les anciens Paléolithiques ne soient pas des Hommes. Pas des Hommes, les Chelléens, qui travaillaient le silex avec tant d'habileté, avec une si exacte appropriation de l'outil à la fonction qu'il doit ac-

complir? Pas des Hommes, les Néandertaliens, qui connaissaient le feu et pratiquaient la sépulture? Il semble, au contraire, que, d'eux à nous, il n'y ait pas de différence *essentielle.* Ils nous apparaissent ainsi que des Sauvages très arriérés, ou très dégénérés, mais non pas comme des brutes. Je crois même qu'il ne viendrait à l'idée de personne de les appeler des Primitifs, si leur anatomie n'avait pas, par rapport à la nôtre, quelques caractères de bestialité. Car on n'appelle pas primitifs les Australiens, ni les Boschimans, ni les Hommes des Bois de la Malaisie ; et cependant qui pourrait affirmer que l'intelligence de ces pauvres sauvages soit supérieure à celle de l'homme de Chelles ou de l'homme de la Chapelle-aux-Saints?

Troisième hypothèse. Le couple unique d'où sont sortis tous les hommes, et dont la prévarication inimaginable a introduit le mal dans le monde, est apparu, a vécu, est mort, il y a bien longtemps. Les races que les évolutionnistes appellent primitives, les races du Paléolithique le plus ancien, descendent de lui, tout comme les races les plus civilisées. Il n'y a pas de Pré-hommes ; il n'y a pas de Pré-adamites. L'espèce humaine est vieille de 35 000 ans, ou de 40 000, peut-être de 50 000, peut-être davantage encore. D'abord constituée en une race unique, elle s'est partagée en une foule de rameaux, graduellement différenciés. Les Chelléens, les Néandertaliens, sont de très anciens rameaux ; ce ne sont pas des rameaux antérieurs à l'*Homo sapiens*. Au moment où ils se font connaître à nous, ils sont déjà très dégénérés, probablement plus dégénérés, descendus plus bas que les plus dégradés de nos Sauvages actuels. Leur dégénérescence, probablement très ancienne, a été jusqu'à les *bestialiser*, jusqu'à leur donner une certaine apparence simienne, jusqu'à faire apparaître dans leur anatomie quelques traits qui rappellent l'anatomie des Singes. Mais ils ont gardé, malgré tout, quelque ressouvenance de la dignité originelle. Ils sont ingénieux, industrieux, habiles ; ils ont le feu ; ils ont la sépulture. Leur race — à supposer qu'il n'y en ait qu'une — s'est étendue sur une grande partie de la terre. Puis elle a été refoulée peu à peu, par des races moins dégénérées, devenues cependant sauvages et peut-être féroces ; elle a été refoulée jusqu'aux confins des zones habitables, jusqu'au voisinage des grandes glaces, jusqu'aux rives de la mer occidentale, jusqu'aux premières îles de l'Océan infranchis-

sable dont le fond et les bords étaient à peine fixés et qui a peut-être englouti, dans des cataclysmes demeurés légendaires, toute une Atlantide peuplée d'hommes.

Mais, contre cette troisième et dernière hypothèse, il y a une objection redoutable, tirée des faits habituels ou, si l'on veut, des lois de la zoologie. On conçoit très bien, on admet très volontiers, la possibilité d'une dégénérescence morale, et même physiologique ; car nous voyons près de nous, encore vivantes, des races humaines certainement dégénérées, dont les individus sont des sortes d'enfants n'ayant plus qu'une conscience très trouble et une responsabilité très limitée ; mais ces dégénérés d'aujourd'hui n'ont pas, dans leur anatomie, de caractères simiens ; ni leur crâne, ni leur conformation cérébrale, ni leurs mâchoires ne diffèrent sensiblement des nôtres ; ce sont des infra-hommes, non des pré-hommes. *L'évolution*, disent les paléontologistes, *n'est jamais régressive.* Si c'est l'évolution qui, graduellement, a fait, chez le Primate, saillir le menton, s'agrandir la face, se dresser la colonne vertébrale, ce Primate évolué ne reviendra pas en arrière, et ses progrès demeureront acquis au phylum humain. Aux yeux d'un zoologiste, les Néandertaliens et les Chelléens ne sont pas, ne peuvent pas être des dégénérés ; ce sont des primitifs, ce sont des intermédiaires entre l'Anthropomorphe et l'Homme véritable.

Peut-être l'objection n'est-elle pas absolument sans réplique. Est-il bien sûr, d'abord, que l'évolution, dans la série animale, ne soit *jamais* régressive? Nous ignorons presque tout de l'évolution. Elle consiste, semble-t-il, dans l'existence d'un certain *principe ascensionnel* au sein de la chose vivante ; ce principe ascensionnel va suffire à modifier *dans un sens déterminé* toute une anatomie, ce qui est d'ailleurs parfaitement inexplicable. Mais nous savons que le principe en question devient parfois invisible, inopérant, inefficace, comme s'il s'était endormi, engourdi, pour toujours ou pour longtemps. Est-il bien sûr qu'il n'y ait pas, à côté de lui, dans la chose vivante, un principe contraire, un principe antagoniste, qui, au lieu de pousser l'organisme plus avant, tende à le laisser retomber dans un état antérieur? Certaines Ammonites de la deuxième moitié du Crétacé ressemblent à s'y méprendre, les unes à des Ammonites du Jurassique, les autres à des Cératites du Trias. Ne seraitce pas là des exemples d'une évolution régressive? En second

lieu, c'est faire de la bien mauvaise Histoire naturelle que de raisonner toujours, à propos de l'Homme, comme s'il n'était qu'un animal. Entre l'Homme et l'Animal, il n'y a pas que des différences anatomiques ; il y a une différence autrement *essentielle*, qui est l'existence, chez l'Homme, d'une âme raisonnable. Dès lors, si cette âme, au lieu de monter, comme elle y est appelée, se met à descendre — et nous savons bien qu'un poids secret lutte constamment en elle contre la force d'ascension — jusqu'où n'ira pas la dégénérescence? Et pourquoi la dégénérescence n'irait-elle pas jusqu'à retentir, non seulement sur la physiologie — ce qui est évident et incontesté —, mais même sur l'anatomie? L'Homme, à coup sûr, est un être d'exception, et l'on ne pourra jamais l'expliquer *tout entier* si l'on n'admet pas pour lui, pour les lentes modifications de son organisme à travers l'hérédité, des lois spéciales, distinctes de celles qui semblent régir inexorablement les bêtes.

On peut choisir entre les trois hypothèses. Je ne crois pas qu'il y en ait d'autres. Je ne crois pas non plus qu'un chrétien puisse aisément adhérer à la première, à moins de se payer de mots, ou de faire bon marché des Saints Livres et par conséquent de son christianisme. Mais, entre les deux autres hypothèses, le choix lui est certainement permis ; et je ne vois ni raison scientifique invincible, ni argument philosophique décisif, qui puissent l'obliger à préférer l'une à l'autre. Pour mon compte, et pour le moment, je veux dire jusqu'à plus ample informé, c'est vers la troisième que j'incline, en dépit de l'objection zoologique, très grave, dont j'ai parlé.

Le choix *scientifique* entre les trois hypothèses serait grandement facilité si l'on venait à trouver, dans les contrées où semble s'être produite l'éclosion humaine, c'est-à-dire la Mésopotamie, la Chaldée, l'Asie antérieure, la Syrie, la Palestine, l'Égypte, si l'on venait, dis-je, à trouver des gisements humains qui fussent contemporains de notre Paléolithique. Jusqu'ici, la Préhistoire, quand elle est remontée plus haut que l'âge des métaux et de la pierre polie, ne nous a révélé l'existence que de peuplades sauvages dont on peut indéfiniment se demander si elles sont très primitives ou si elles sont très dégénérées ; car les Cro-Magnon eux-mêmes, tout industrieux et artistes qu'ils fussent, n'étaient, à coup sûr, que des Sauvages. La question est de

savoir si, *au même moment que ces peuplades ignorantes*, ne vivaient pas d'autres hommes, infiniment supérieurs, infiniment plus conscients, ayant en eux, bien plus manifeste, la ressemblance divine, ayant le sentiment plus ou moins clair de leur liberté et de leur responsabilité. Pour résoudre cette question, il faudra de longues et patientes recherches en dehors d'Europe, dans les contrées qui sont le berceau de l'Humanité. J'espère que l'on cherchera, et que les recherches finiront par aboutir. Je crains seulement qu'il ne soit toujours très difficile d'établir le synchronisme entre les très vieilles civilisations ainsi exhumées et nos gisements paléolithiques européens, en raison surtout de l'absence des invasions glaciaires dans les pays où ces civilisations ont dû prendre naissance, se développer et se perpétuer, absence d'invasions glaciaires qui a dû avoir comme conséquence l'invariabilité, ou la quasi-invariabilité, des faunes de Mammifères.

*
* *

En attendant que la Science réponde — si elle répond jamais —, nous resterons dans la nuit. Chacun de nous, à la question formidable que je viens de poser, répondra suivant ses tendances philosophiques et ses croyances : et la discussion demeurera impossible.

Mais il n'y a pas là de quoi troubler l'âme chrétienne. Qu'importe, au fond, pour elle, l'exacte durée qui nous sépare, nous, de la naissance de notre Père commun, Adam? l'exacte durée qui s'est écoulée de la Chute à la Rédemption? Il y a là un mystère tout aussi impénétrable que celui de la durée qui nous sépare du Dernier Jour où tout doit s'accomplir. De cette ignorance profonde, nous serions suffisamment consolés si nous pouvions savoir qu'à aucun moment de la longue suite de millénaires dévolue à l'Humanité l'adoration, la prière, l'amour n'ont connu, ni ne connaîtront, d'éclipse totale, d'interruption complète. Je pense, quant à moi, qu'il ne faut pas douter de la continuité, parmi les hommes, de l'adoration, de la prière et de l'amour. C'est cette triple continuité, lueur souvent vacillante, mais cependant permanente, au milieu de l'immense nuit, c'est, dis-je, cette triple continuité qui justifie la Création ; c'est elle qui console le Créateur de la révolte et de l'oubli par lesquelles incessamment se déforme son œuvre. Au sein des

peuplades les plus misérables et les plus dégradées, il est de très belles âmes en qui Dieu se complaît et qui, dès que Dieu leur est montré, deviennent tout aussitôt, disait Bloy, « des gouffres humbles ». Mais je crois qu'il y a toujours eu des adorateurs, des implorateurs, des amoureux beaucoup plus conscients. J'aime à me figurer, de la Chute d'Adam à l'élection du peuple de Dieu, une lignée ininterrompue de Patriarches se transmettant, de génération en génération, pendant des centaines de siècles, les Enseignements et les Promesses. Chose confondante, et qui montre combien les pensées divines diffèrent de nos pensées, *cela a suffi à Dieu.* Pendant que la Terre, un grand nombre de milliers de fois, tourne autour du Soleil, bien des crimes se commettent à sa surface ; bien des clameurs bestiales, bien des cris de douleur et de désespoir, bien des blasphèmes, montent, de cette planète aux destinées étranges, vers les cieux épouvantés ; mais la voix pieuse des solitudes où prient quelques hommes simples et bons couvre aisément blasphèmes et clameurs ; et la fumée de quelques sacrifices, fil ténu et bleu s'élevant dans l'air calme du matin ou du soir, porte en elle un parfum si puissant qu'il abolit l'odeur des crimes.

Pierre Termier,
de l'Académie des sciences.

Notre cher Péguy [1]

Il y avait trois ans déjà qu'on avait oublié à l'Ile du Diable ce capitaine juif dont Péguy avait entendu crier pour la première fois le nom dans un café du Quartier, le jour de son entrée à l'École, quand on apprit tout à coup que le capitaine Dreyfus était peut-être innocent. Ce passionnant fait divers avait tout pour séduire notre milieu d'intellectuels. Nous arrivions de la caserne, et le dédain des militaires nous paraissait une revanche sur les dix mois d'ennui que nous avions passés parmi eux. Nous trouvions aussi du plaisir à exercer sur les textes que les journaux nous livraient au jour le jour, ces fameuses méthodes critiques qu'on nous dressait à appliquer sur des textes anciens. Pour la première fois nous avions l'occasion de sortir de notre séminaire et des livres, de prendre contact avec la vie publique et de jeter dans le procès le poids, mon Dieu assez fort, d'une jeune élite pensante. Enfin, au lycée et à l'École, nous avions toujours vécu avec nos camarades juifs dans la même intimité qu'avec nos camarades chrétiens, il ne nous venait pas à l'esprit qu'ils pussent être différents de nous, et l'idée qu'un homme pouvait avoir à pâtir de sa religion

(1) Voir *la Revue universelle* des 15 mai et 1er juin 1925.

et de sa race nous semblait intolérable. Aussi, même parmi les tala, bien peu d'entre nous refusèrent de signer les pétitions qui réclamaient la révision du procès. Je signai sur la première liste, et mon nom ne doit pas y être bien loin de celui de Péguy.

Mais pour Péguy, il ne s'agissait point d'un divertissement de cuistre épiloguant sur des textes, ni d'une niaise rancune contre son année de service, dont il gardait le meilleur souvenir. Pour lui, l'affaire Dreyfus avait pris tout de suite une sorte de grandeur sacrée. Elle se présentait à ses yeux sous la forme d'une tragédie de Sophocle ou de Corneille. C'était le débat qui continuait entre Créon et Antigone, entre Félix et Polyeucte, entre la loi écrite et la loi non écrite, entre le profane et le sacré. Que disaient en effet les adversaires de Dreyfus? Ils disaient : « Que Dreyfus soit innocent ou coupable, cela nous intéresse peu. Mais on ne trouble pas, on ne compromet pas pour un homme la vie, le salut de tout un peuple. Un peuple est un énorme assemblage d'intérêts, de droits légitimes, sacrés, incalculables et d'un prix infini, parce que cet ensemble d'êtres et de choses, de passé, de présent et d'avenir, est une réussite unique qui ne s'obtient qu'une fois et ne se recommence jamais. Une génération n'a pas le droit de risquer tout cela, de s'exposer pour un homme, quelque légitimes que puissent être ses intérêts ou ses droits. Une cité ne se perd point pour un seul citoyen. Et si Dreyfus, innocent ou coupable, ne veut pas se dévouer (au sens latin du mot, être victime, s'offrir en victime), eh bien, nous devons le dévouer pour le salut de la cité. »

Et Péguy répondait : « Une seule injustice, un seul crime, une seule illégalité, si elle est universellement, légalement, nationalement, commodément acceptée, suffit à déshonorer tout un peuple. C'est un point de gangrène qui corrompt tout le corps. Ce que nous défendons, c'est justement cet ensemble de passé, de présent et d'avenir qui ne peut se faire qu'une fois. Ce n'est pas seulement notre honneur, l'honneur de tout notre peuple, dans le présent, c'est l'honneur historique de notre peuple, l'honneur de nos aïeux, l'honneur de nos enfants. Plus nous avons de passé derrière nous, plus nous devons le garder pur. Une seule tache entache toute une famille, elle entache aussi tout un peuple. »

Bref, les adversaires de Dreyfus parlaient le langage de la raison d'État, le très respectable langage de la continuité, du salut temporel du peuple et de la race. Et Péguy, lui, se plaçait à un point de vue mystique : il ne voulait pas que la France perdît son âme en sacrifiant un innocent à son salut temporel. Est-il rien de plus chrétien que cela? Existe-t-il au monde une doctrine autre que la chrétienne, pour braver aussi complètement toute considération humaine, et tenir pour rien l'existence, fût-ce l'existence d'une nation, au prix de la vie éternelle? Déjà Péguy aurait pu dire, comme il a dit plus tard, qu'il ne voulait pas que la France commît un péché mortel. Mais dès ce temps-là il agissait à l'imitation de Jeanne d'Arc, qui n'hésitait pas un instant, contre l'avis des politiciens et des sages, à rejeter dans la lutte son pays épuisé par un siècle de brigandage et de guerre.

Elle venait enfin de paraître, cette mystérieuse *Jeanne d'Arc* dont je n'avais fait qu'entrevoir le volumineux manuscrit dans la petite malle noire de la turne Utopie. C'était un drame en trois pièces. La première s'appelait *A Domrémy*, la seconde *les Batailles*, la troisième *A Rouen*. Chacune de ces pièces était divisée en parties, et ces parties en actes, qui auraient bien exigé sept ou huit heures de représentation. L'ouvrage se présentait sous la forme d'un gros bouquin de huit cents pages environ, je dis environ, car les pages n'étaient pas numérotées. Un grand nombre d'entre elles ne contenaient qu'un vers, une strophe, une indication de scène, la durée d'un silence ou d'un entr'acte, ou même demeuraient d'une blancheur virginale. En tête cette dédicace étrange :

A toutes celles et à tous ceux qui auront vécu,
A toutes celles et à tous ceux qui seront morts,
Pour tâcher de porter remède au mal universel ;

En particulier,

A toutes celles et à tous ceux qui auront vécu leur vie humaine,
A toutes celles et à tous ceux qui seront morts de leur mort humaine,
Pour tâcher de porter remède au mal universel humain ;
A toutes celles et à tous ceux qui auront connu le remède,

C'est-à-dire :

A toutes celles et à tous ceux qui auront vécu leur vie humaine,
A toutes celles et à tous ceux qui seront morts de leur mort humaine,
Pour l'établissement de la République socialiste universelle,

Ce poème est dédié.

Prenne à présent sa part de la dédicace qui voudra.

Et il avait signé Baudouin, pour perpétuer le souvenir de l'ami de la cour rose, et faire entendre que ce livre était né de l'inspiration du mort.

A la fin de l'ouvrage on pouvait lire les noms de tous les citoyens qui avaient travaillé à sa fabrication, compositeurs, metteurs en page, correcteurs, imprimeurs, protes, etc... auxquels Péguy regrettait de n'avoir pu ajouter des fondeurs de caractères et les fabricants de papier et jusqu'aux chiffonniers qui avaient ramassé le chiffon. Il avait fait imprimer le volume à ses frais, dans cette imprimerie de Suresnes où s'imprimait la *Revue socialiste*, et où il passa plus tard tant et tant d'heures de sa vie à corriger les épreuves des *Cahiers*. On tira mille exemplaires, dont un grand nombre furent inutilisables, parce que le brocheur, ahuri à l'aspect inaccoutumé de ces pages presque vides et qui, comme je l'ai dit, ne portaient aucun numéro, avait tout embrouillé. Deux cents furent distribués par l'auteur à ses amis et aux amis de ses amis. Aucun service de presse, pas de publicité bourgeoise, un majestueux silence d'où le poème devait sortir par je ne sais quel enchantement. En attendant, les huit cents exemplaires qui restaient, allèrent dormir, les uns dans des maisons amies, où Péguy les avait mis en dépôt, les autres, passage Choiseul, dans la boutique de la *Revue socialiste*, au milieu des brochures et des publications du Parti, assez effarées, j'imagine, d'un pareil voisinage. Et un jour il arriva cette chose extraordinaire : un jour, dans la boutique, un exemplaire fut vendu.

Je ne puis m'empêcher de rire à la pensée de ce volume, rempli de singularités, tombant sur la table de Herr, en pleine fièvre de l'affaire Dreyfus. Cette bergère, ces voix, saint Michel, sainte Marguerite, quels visiteurs indésirables

dans cette bibliothèque où il n'y avait pas un recoin où le divin pût se poser? Et tous ces vers, et cette prose mêlés! Et toutes ces feuilles blanches répandues dans le poème! Ces pages pleines de silence, que Péguy devait plus tard couvrir de sa belle écriture, disaient à quelques-uns d'entre nous : « Rêvez et attendez, nous sommes partis pour une longue marche. On ne peut tout dire à la fois... » Mais en lisant les pages noires, les amis de la bibliothèque n'entrevoyaient que trop la pensée qui viendrait remplir tous ces feuillets encore muets. Comment cet extravagant Péguy, qui donnait tant de preuves du meilleur esprit républicain et laïque, avait-il pu perdre son temps à ces vieilleries réactionnaires? C'était même assez inquiétant pour la santé de son esprit et son avenir intellectuel, de le voir prendre pour patronne cette figure de chrétienté, et placer sous son invocation la République socialiste universelle.

Des visages glacés, un silence pesant accueillirent cette histoire si prodigieusement inactuelle, et qui laissait entrevoir chez son auteur la tare irrémédiable, le signe certain de la débilité : le sentiment du religieux. Péguy lui-même ne se rendait pas compte qu'il était pénétré du même esprit chrétien qui animait son héroïne. Un grand écrivain va toujours au delà de sa pensée claire. L'inconscient le précède sur sa route. Il suit sa propre création. Deux années de méditation avaient suscité en lui une disposition intérieure qui le faisait agir et penser, sans qu'il s'en doutât, en chrétien. Et ce n'est qu'après coup, en revivant par la mémoire ce temps-là, que son dreyfusisme d'alors lui apparut ce qu'il était vraiment : un état religieux, une poussée mystique, qui jaillissait tout droit de l'antique souche chrétienne.

Un matin, notre directeur, M. Georges Perrot, le vit entrer chez lui, et cette fois encore pour l'étonner. Péguy venait lui annoncer que de nouveau il quittait l'École, car il se mariait. Avec la sœur de notre ami Baudouin, comme il l'avait décidé dans son esprit autrefois.

Cette famille des Baudouin, où Péguy devait apporter tant de trouble avec son tempérament mystique, avait déjà connu des tracas de cet ordre. On y avait l'esprit religieux. Mme Baudouin se souvient que son grand-père lui faisait dire sa prière en chemise au plus fort de l'hiver.

Mais à la suite d'aventures que j'ignore, les Baudouin avaient eu à souffrir des dévots. De là, chez eux, beaucoup d'aversion pour l'Église, en même temps qu'ils conservaient un grand esprit évangélique, dont je trouve l'écho dans ce mot de Mme Baudouin au pasteur Roberti, après la mort de Péguy : « Et vous savez, il n'a pas tué ! » Aucun des trois enfants n'avait été baptisé. La maison respirait une vertu toute laïque et aussi ce désenchantement qui m'avait toujours frappé chez ce lunaire Marcel, l'ami de la cour rose. On n'y aimait pas la manière dont allait le train courant des choses, mais eût-il été autrement, je doute qu'on l'eût aimé davantage. Cette atmosphère un peu morose, défiante envers la vie, ne s'apparentait guère à l'optimisme de Péguy, mais ces existences austères, simples et libérées de toute pratique religieuse, plaisaient à son esprit moraliste, et certains souvenirs, qu'on gardait pieusement dans la famille, étaient bien faits pour enchanter le révolutionnaire de la turne Utopie. Si Péguy avait eu vingt ans au moment de la Commune, nul doute qu'il s'y fût jeté avec la même ardeur qu'aujourd'hui dans l'affaire Dreyfus. Il en aurait tout aimé : la révolte populaire contre un gouvernement bourgeois qui se résignait si platement à la défaite, et l'espoir des temps nouveaux. Dans la Commune, les Baudouin n'avaient joué aucun rôle, mais de cœur ils étaient pour elle. Ils en parlaient très volontiers, et je crois bien que leur maison est aujourd'hui le seul endroit du monde où quand on dit Louise, c'est Louise Michel qu'on veut dire.

Qu'importait d'ailleurs tout cela? Péguy ne se fût-il pas accordé au caractère si particulier des Baudouin, l'engagement qu'il avait pris envers lui-même était là, il était lié par son ami, et pour se marier il abandonnait l'École, comme il avait quitté jadis le lycée Lakanal, pressé d'entrer dans la vie avec armes et bagages — je veux dire avec les charges qu'une famille impose, et sans lesquelles il lui semblait que sa véritable vie d'homme n'était pas encore commencée.

Dès que sa résolution fut prise, il ne manqua pas de se rendre chez notre ancien aumônier, pour lui dire qu'il se mariait, et qu'il se mariait civilement. Notre aumônier savait fort bien qu'il ne le ferait pas changer d'avis, pourtant il lui représenta que tous ses ancêtres paysans, bûche-

rons et vignerons du Bourbonnais et du Val de Loire, s'étaient toujours mariés à l'église, qu'il allait être le premier à rompre cette tradition, et qu'un mariage à la mairie c'était quelque chose de bien plat, qui ne correspondait en rien à la profondeur de sentiment qu'il apportait dans la vie. Assis sur le bord de sa chaise, les pans de sa pèlerine rejetés sur les épaules, le corps un peu penché en avant, ses deux belles mains sur les genoux, le front têtu, buté, fermé, imperméable à toute idée étrangère, Péguy ne lui répondit rien. Il n'était pas venu pour discuter. Les deux hommes se serrèrent la main, Péguy un peu embarrassé de la peine qu'il avait causée mais aucunement ébranlé, et notre aumônier fort triste de se sentir à ce point démuni devant un esprit si assuré de ne pouvoir agir autrement.

On était au fort de l'Affaire. Les esprits, à l'École, s'échauffaient de plus en plus. Depuis la loge du concierge jusqu'aux chêneaux du toit, où nous avions la bizarre habitude de prendre le café, la vieille maison retentissait de nos discussions passionnées et de nos invectives contre l'état-major, le père Dulac et les Jésuites. Mais c'était à la bibliothèque que le sang battait le plus fort. Autour de la table de Herr, amis du dedans et du dehors se donnaient rendez-vous pour commenter les textes et les événements, et prendre les dispositions de combat. On y voyait Péguy tous les jours. Bien qu'il n'habitât plus avec nous, il continuait vaguement de préparer l'agrégation et d'assister à certains cours. Mais il s'agissait bien pour lui d'agrégation et d'examens ! Son imagination puissante était emportée par l'Affaire. Dans la philosophie de l'histoire qu'il s'était composée au temps de la cour rose, il distinguait dans la vie des nations les *périodes* et les *époques*, et sa grande inquiétude c'était que sa mauvaise chance le contraignît de vivre dans une période, c'est-à-dire dans ces temps de calme, de bonace, sur un de ces paliers de l'histoire où il ne se passe rien et où l'humanité, dirait-on, se contente de durer. L'affaire Dreyfus écartait cette inquiétude. Avec elle on quittait enfin ces paliers et ces bonaces, on abandonnait la période et ses mornes espaces pour entrer dans une époque, dans un de ces moments de crise où la grande

histoire se fait, et où toutes les forces d'un homme peuvent trouver leur emploi. Ce n'était pas encore sans doute la révolution sociale, mais c'était la voie mystique par laquelle on allait y arriver. Dans cette épreuve providentielle (si en ce temps-là cet adjectif eût fait partie de son vocabulaire), le pays allait se purifier, réapprendre le sens de ces mots : la vérité, la justice ; recommencer l'apprentissage de la pureté, de la vertu, comme on disait au temps de Robespierre et de Saint-Just ; faire son examen de conscience, atteindre à cet état de grâce hors duquel il n'y a pas de révolution possible. On faisait une veillée d'armes, on assistait à la préfiguration des événements formidables qui devaient prochainement s'accomplir. Et cela aussi, comme c'était chrétien, l'épreuve, le sacrifice, la naissance à une vie nouvelle, et cette conception de l'Affaire annonçant la révolution sociale comme l'Ancien Testament avait annoncé le Nouveau ! Et surtout comme c'était loin de l'atmosphère si peu mystique qu'on respirait dans le séchoir de Herr, où le cas de Dreyfus se présentait avant tout comme une occasion merveilleuse de combattre à la fois les militaires et les curés.

Péguy en eut-il le sentiment? Sans même vouloir se l'avouer, avait-il été blessé par la façon dédaigneuse dont les gens de la bibliothèque avaient accueilli sa *Jeanne d'Arc?* Avait-il senti leur inquiétude? Était-il descendu au fond de leur silence alarmé? Le certain, c'est que de nouveau il éprouva le besoin de se donner du large, de s'écarter de cette bibliothèque où il ne se sentait plus tout à fait à son aise. Son mariage avait mis à sa disposition, pour la première et dernière fois de sa vie, une somme assez considérable, une quarantaine de mille francs. Sa femme et la mère de sa femme étaient d'accord avec lui pour penser qu'un socialiste devait employer au service de la révolution cette petite fortune bourgeoise. Au coin de la rue Victor-Cousin et de la rue Cujas, alors remplie de brasseries de filles, il y avait au rez-de-chaussée d'un triste hôtel d'étudiants, le Grand Hôtel de l'Univers, une boutique extraordinairement défraîchie, sur laquelle depuis des années aucun peintre en bâtiments n'avait exercé son art. La devanture offrait au passant refroidi un glacial étalage d'ouvrages en toutes langues sur le socialisme

universel, et je vois encore éparpillées sur les planches les couvertures fanées, aux titres russes, juifs, allemands, barbares, qui provenaient de quelque vieux fonds échoué là je ne sais comment, et qu'on soldait à grand'peine. Péguy racheta ce fatras et loua la boutique pour y installer sa librairie. Que dis-je sa librairie? Pour y dresser en plein quartier Latin sa forteresse socialiste et dreyfusarde.

L'acquisition de cette boutique fut un des rares bonheurs de Péguy, mais ce bonheur fut complet. Finies les années d'apprentissage ! Il entrait enfin dans la vie, il prenait pied sur le sol de Paris, il possédait une boutique, et une boutique d'angle ! Avec quel orgueil ingénu, balzacien, il prononçait ces deux mots ! Il abandonnait à Jaurès (mieux placé dans le siècle pour trouver l'argent nécessaire) la création du fameux journal vrai (ce devait être hélas ! la fâcheuse *Humanité*). Lui, plus modestement, il publierait des textes bien choisis, dans une typographie parfaite, il serait commerçant, imprimeur, typographe, et par là il réalisait une des idées les plus chères à la cour rose : mêler intimement le travail intellectuel au travail ouvrier, et, comme il aimait à dire dans une formule dont s'effaçait tout sourire, faire du travail exactement socialiste.

En attendant, nous passions nos journées à secouer les livres du fonds, à battre les bouquins sur le seuil de la porte, et à remplir la rue Cujas d'une poussière sociologique. Les menuisiers garnissaient les murailles de rayons de sapin pour recevoir les éditions futures. On acheta quarante-six chaises, qu'on plaça dans le sous-sol, où, loin des yeux de la police, se tiendraient les synodes de la Révolution et les conseils de guerre dreyfusards. On repeignit la devanture. Et le jour du 1er mai 1898, la boutique ainsi mise à neuf s'ouvrit comme un premier bourgeon du jeune printemps socialiste.

Mettre la boutique sous son nom aurait pu gêner Péguy, parce qu'à son départ de l'École il avait obtenu une bourse en Sorbonne, et qu'il ne pouvait être à la fois boursier de l'Université et directeur d'une firme commerciale. Et puis, à la bibliothèque, on avait la manie de placer le travail collectif au-dessus du travail individuel et de considérer que toute activité sérieuse devait rester anonyme. Péguy avait donc fait venir le camarade de Lévy, l'ancien sergent

Georges Bellais, qu'il avait annexé à sa petite troupe d'amitié depuis l'expédition de Dreux, et du même ton dont il lui avait dit sans autre explication : « Trouvez-vous demain, à telle heure, à la gare Saint-Lazare », il lui dit cette fois : « J'ai besoin de votre nom pour ma boutique. » L'autre dans un éclair vit passer la faillite, et son nom, son unique bien, compromis dans l'aventure. Mais sans hésiter un instant, il en fit cadeau à Péguy, comme il s'était rendu à la gare, et au-dessus de la porte d'entrée on inscrivit en lettres d'or : LIBRAIRIE GEORGES BELLAIS.

Pour gérer la boutique, Péguy découvrit je ne sais où un garçon aussi poussiéreux que les livres du fonds, et dont jamais personne n'a pu voir le visage qui se cachait sous un lorgnon et l'épaisse toison de sa barbe. Lui aussi, j'imagine, il devait bien avoir au regard de Péguy quelque génie particulier, mais je n'ai jamais su lequel. On lui adjoignit, pour faire les courses, un boiteux, un pauvre diable d'une cinquantaine d'années, la barbe rare, des cheveux roux frisottant sur le crâne, et le visage grimaçant de malice d'un vieux titi parisien. Il s'appelait Étienne. En longue blouse blanche, un vieux chapeau rond sur la tête, il sautillait dans la boutique comme une pie bancale à qui on a coupé les ailes. Par sa faute ou celle du destin il n'avait connu que la déveine, et on ne concevait même pas qu'il pût lui arriver rien d'heureux. Son œil gauche, narquois et à demi fermé, semblait raccrocher la malchance. Pour Péguy, il représentait le Génie de l'Infortune.

Enfin, parmi le personnel, il y avait encore un chat noir dont on avait hérité avec le fonds, et qui passait son temps couché derrière les vitres sur les livres fanés auxquels on ne touchait jamais. Notre arrivée, nos visages nouveaux, le bruit que nous faisions en battant les bouquins l'avaient un moment dérangé. Mais dans notre boutique, image anticipée de la cité harmonieuse que nous devions bâtir un jour, un chat n'était pas un étranger. Aucun être vivant n'était un étranger dans la cité harmonieuse ! Les animaux y figuraient comme concitoyens des hommes. Nous n'étions que les frères aînés de ces âmes adolescentes. Le chat du magasin comprit ça tout de suite, et bien vite il reprit sa place sur les livres de la devanture.

Je ne sais pas si la librairie Bellais vit jamais beaucoup

de clients, mais elle était toujours pleine. Elle était pleine de normaliens et d'étudiants sorboniques qui s'y donnaient rendez-vous pour parler de l'Affaire et s'échauffer en commun. On y voyait aussi les collaborateurs d'une petite revue jaune, morte il y a bien longtemps, *le Mouvement socialiste*, qui avait transporté là son bureau et sa parlote, Hubert Lagardelle, Édouard Berth, de Monzie, Émile Buré bien assagi depuis, Jean Longuet le petit-fils de Karl Marx, toujours pendu au téléphone qu'on venait d'installer, au grand ébahissement de Péguy que cet appareil intimidait et qui, plutôt que d'en faire usage, aurait traversé tout Paris ; d'autres penseurs encore, que j'ai tout à fait oubliés, et enfin des gens étranges que l'on ne connaissait que pour les voir là tous les jours, et dont personne n'aurait pu dire d'où ils venaient ni ce qu'ils faisaient, des Russes, des Roumains, des Polonais, des Grecs et des Turcs et un Italien aux cheveux sales qui portait un feutre pointu comme on n'en trouve même plus dans la banlieue napolitaine. Péguy voyait sans déplaisir ces individus bizarres. Ils apportaient dans sa boutique de la vie, de la chaleur animée, et cette vague odeur d'étable particulière aux bibliothèques publiques. Mais quelquefois, comme sortant d'un rêve, il s'étonnait de les voir là, et regardant un jour leur assemblée baroque avec son œil d'enfant habitué aux visages des gens du faubourg Bourgogne, il dit à son ami Boivin, un Orléanais comme lui : « Tout de même, mon vieux, ils feraient un drôle d'effet, les gens que nous connaissons, à Orléans ! »

Apprenait-on soudain que les anti-dreyfusards allaient manifester en Sorbonne, ou qu'un de ces messieurs Aulard, Seignobos ou Buisson était déjà investi dans son cours par des furieux qui réclamaient sa démission ou sa tête, aussitôt tout ce monde s'élançait sur le porte-parapluies, je devrais dire plutôt sur le râtelier d'armes, car en ces années belliqueuses de 98 et 99, où des luttes épiques secouaient tous les jours le Quartier, ce porte-parapluies débonnaire était copieusement garni de cannes et de gourdins en prévision des batailles. Armés de nos matraques, nous sortions dans la rue, à l'exception d'Étienne le boiteux et du gérant qui gardaient la boutique, et de l'homme au chapeau pointu, disciple de Jules Guesde, paraît-il, et qui refusait, comme son maître, de compromettre en sa

personne le socialisme tout entier pour la défense d'un bourgeois, et qui plus est, d'un militaire.

Péguy marchait en tête, une grosse canne noire à la main, qu'il tenait par le milieu comme un bâton de commandement. Dans ces échauffourées il apportait l'ardeur d'un compagnon de Jeanne d'Arc, ou de Jeanne elle-même à l'assaut des Tournelles ou se jetant sur un parti anglais dans la plaine. On le voyait alors déployer des talents de stratège, dont il était très fier et qu'il avait acquis, je pense, au cours de son année militaire, dans les exercices en campagne. Par la cour de la Chapelle ou le grand vestibule de la rue des Écoles, nous envahissions la Sorbonne. A travers les couloirs et les escaliers compliqués, on exécutait à la course des mouvements tournants prodigieux, qui tantôt nous menaient à la victoire, c'est-à-dire jusqu'aux pieds de Seignobos ou de Buisson, tantôt à des débâcles où nous ne sauvions que l'honneur et le chapeau haut de forme de notre ami Henri Roy, qui hasardait au plus fort des batailles cet objet de valeur. Ordinairement le combat s'achevait dans le grand vestibule par une mêlée générale, où je crois voir encore deux de nos camarades, mulâtres magnifiques, et philosophes — ce qui ne gâte rien — manier leurs parapluies-aiguilles comme ils auraient fait de sagaies. Le *Ça ira* et l'*Internationale*, qui étaient nos chants de guerre, se mêlaient aux refrains nationalistes. Nous hurlions lugubrement :

Debout, les damnés de la terre,
Debout, les forçats de la faim !

A quoi les autres répondaient sur un rythme plus allègre :

Pour faire marcher la charrette,
Faut y mettre des roulettes.

Et cela se passait au pied du vieil Homère qui, du haut de son socle, au-dessus de la mêlée, pinçait sa lyre de pierre et chantait les combats de Troie.

C'est en songeant à ces journées ou à d'autres pareilles, que Péguy écrivait longtemps plus tard, avec son goût passionné de grandir les événements comme il grandissait les

hommes pour les égaler à lui : « Nous fûmes une fois de plus cette poignée de Français qui, sous un feu incessant, enfoncent des masses, conduisent un assaut, enlèvent une position. La vaillance claire, la rapidité, la bonne humeur, la constance, la fermeté, un courage opiniâtre mais de bon ton, de belle tenue, de bonne tenue, fanatique à la fois et mesuré, forcené ensemble et pleinement sensé, une tristesse gaie qui est le propre des Français, un propos délibéré, une résolution chaude et froide, une aisance, un renseignement constant, une docilité et ensemble une révolte constante à l'événement, une impossibilité organique à consentir à l'injustice, à prendre son parti de rien. Un délié, une finesse de lame, une acuité de pointe. Il faut dire simplement que nous fûmes des héros, et plus précisément des héros à la française. »

Cette atmosphère de bataille l'enchantait. Jamais il n'a été pacifiste. Pour lui l'affaire Dreyfus, ou plutôt son affaire Dreyfus, l'Affaire telle qu'il la comprenait, ne pouvait s'expliquer que par un besoin d'héroïsme qui saisit, disait-il, toute une génération (il aurait dit plus justement qui l'avait saisi tout entier), par un besoin de guerre et de gloire militaire, par un besoin de sacrifice, et il allait jusqu'à écrire par un besoin de sainteté.

Lors d'un procès Zola qui se jugeait à Versailles, les sergents de ville lui brisèrent sa canne sur le dos, sa fameuse canne noire, don de sa belle-mère. On l'arrêta dans la cour des Maréchaux et on le conduisit au poste, où notre vieux maître d'histoire, l'excellent M. Monod, alla le délivrer, tout meurtri d'un passage à tabac et zébré de coups de cravache.

Grâce à Dieu, toutes nos journées n'étaient pas si héroïques. M. Léon Bourgeois, ministre de l'Instruction publique, ayant blâmé ou mis à pied M. Stapfer, doyen de la Faculté des lettres de Bordeaux, pour quelques mots trop ardents sur la tombe d'un dreyfusard, nous résolûmes de faire savoir à M. Léon Bourgeois que nous n'étions pas contents. Le jour de la distribution des prix du concours général, que le ministre présidait en Sorbonne, nous l'attendîmes à la sortie, solidement adossés, afin de protéger nos derrières, aux palissades d'un pâté de quelques vieilles maisons qu'on démolissait alors pour créer le square de Cluny. Dès que le ministre parut, nos cris et nos sifflets l'accueillirent. Mais

il nous échappa vite, et pour épuiser nos fureurs il ne nous resta d'autre ressource que de faire le tour de la Sorbonne en criant : « Vive Stapfer ! » Cela n'a l'air de rien, mais essayez seulement de crier pendant une heure : « Vive Stapfer ! »

Heureusement, tout près de la Sorbonne, se trouve la brasserie Balzar, où la bière est excellente. Après tant de vociférations j'allais volontiers m'y rafraîchir, mais Péguy, lui, n'y venait pas. Son puritanisme d'alors lui défendait la fréquentation des cafés et la bière blonde ou brune. Volontiers même il l'aurait interdite à ses amis, comme le montre le petit fait que voici.

Un jour de juin, dans sa boutique, se tenait un de ces conseils de guerre, comme il s'en tenait fréquemment, pour étudier les moyens de faire marcher la librairie qui ne battait décidément que d'une aile, et par là promouvoir l'avènement des temps nouveaux. Il faisait chaud. La discussion durait depuis longtemps. Ingénument Lucien Herr, qui a les bonnes traditions de l'Alsace, proposa de faire venir des bocks du café voisin. La stupeur, le mot est trop faible, le scandale de Péguy fut immense. On était réuni autour de cette table pour étudier les moyens de réaliser la cité idéale, et l'un des précurseurs de ce monde parfait songeait à demander un bock !... C'est que pour notre cher Péguy cette boutique n'était pas une boutique, c'était une chapelle, une petite église de la chrétienté primitive ; ses camarades n'étaient pas des étudiants, des professeurs, de jeunes bourgeois idéalistes et politiciens, c'étaient les douze apôtres ! Et ma foi, il était aussi surpris d'entendre Lucien Herr demander qu'on apportât des bocks, que si, là-bas, aux bords de Tibériade, il avait vu Pierre et Thomas, causant ensemble, suspendre leurs propos pour aller boire au cabaret. Par la suite, à mesure qu'il devint plus catholique, il se détendit beaucoup. Il avait laissé là tout moralisme puritain. Il n'aurait pas été surpris s'il avait vu Pierre et Thomas poursuivre leur causerie à l'auberge devant un verre de vin, comme on pourrait l'imaginer dans un tableau flamand. Et c'est devant un bon demi chez ce même Amédée Balzar, que fuyant sa boutique des *Cahiers*, dont le bavardage et l'austérité finissaient par l'ennuyer, il me raconta les idées de son éblouissant poème sur la chère petite Espérance.

Parfois la boutique elle-même fut, comme la Sorbonne, à

l'honneur. Les bandes d'un certain Dubuc, celui-là même qui comparut plus tard devant la Haute-Cour, avec Déroulède et Buffet (comme ces histoires sont anciennes!) vinrent un après-midi briser à coups de canne les vitres de la boutique d'angle. Des coups de revolver furent tirés. Péguy n'était pas là. Autrement, que serait-il arrivé? Toucher à sa boutique! Démolir l'arche d'alliance! Il avait dans le tiroir de sa caisse son revolver d'ordonnance avec six balles dedans, je suis sûr qu'il aurait tiré... Dubuc lui-même recherchait pour l'assommer le directeur de cet antre de conspiration dreyfusarde. Un soir, boulevard Saint-Michel, il rouait de coups de matraque un passant inoffensif qu'on lui avait signalé pour être Georges Bellais. Comme si personne avait jamais pu voir Georges Bellais dans la boutique! Il n'y venait pas, le malheureux, ou il y venait si rarement! De temps en temps, poussé par je ne sais quelle curiosité mélancolique, il venait contempler son nom qui brillait en lettres d'or au-dessus de cette librairie, dont il était responsable et dont il ne connaissait rien, ni l'administration, ni les comptes, ni les éditions, ni les livres. Il n'y fit qu'une fois acte de directeur. Ce fut pour donner son congé (Péguy n'avait pas le courage de s'en charger lui-même) au gérant poussiéreux qui tenait la boutique, et dont Péguy disait, dans une formule qu'aucun patron du monde n'a certainement utilisée pour mettre un employé à la porte, « qu'il ne gérait pas la librairie avec la tension qu'il fallait ».

Elle allait mal, la librairie! Le temps qu'on employait en manifestations était perdu pour le commerce. La poussière que nous avions secouée un moment dans la rue, recommençait de retomber sur les livres du fonds, et les publications nouvelles ne se vendaient pas davantage. Péguy attribuait la mévente aux préoccupations du public qui s'intéressait trop aux journaux pour avoir le temps de lire des livres. Mais c'était une illusion. Il avait publié *Marcel* (toujours le souvenir de Marcel Baudouin, notre ami), *premier dialogue de la cité harmonieuse*, un volume grand in-octavo de deux cent vingt-huit pages. Dialogue, pourquoi? Je n'en sais rien, car c'est un monologue, le monologue de la cour rose que Péguy continuait. *Marcel* ne se vendit pas plus que ne s'était vendue la *Jeanne d'Arc*.

Après *Marcel* parut *le Coltineur débile*. C'était notre premier ouvrage. Il n'était pas fait, lui non plus, pour relever beaucoup les affaires de la librairie Bellais ! Même par temps calme, nos minces et falots personnages, nés des rêveries de la cour rose et de quelques impressions d'enfance, n'auraient pas mis beaucoup de vent dans la galère de Péguy. Romain Rolland, qui a toujours eu le goût des vastes entreprises, avait commencé d'écrire une suite de pièces sur la Révolution française. Le théâtre de l'Œuvre venait d'en reprendre une sous ce titre *Morituri*. Elle n'avait pas eu grand succès, et l'on ne pouvait que trop prévoir qu'il en serait de même en librairie. Mais la librairie Bellais avait-elle été créée pour s'attacher au succès? Un souffle généreux, directement venu de Michelet, animait tout l'ouvrage. C'était assez pour l'accueillir. Péguy édita *Morituri* sous ce titre nouveau *Les Loups*. Et *les Loups* de Romain Rolland allèrent rejoindre au sous-sol les moutons de Domrémy, je veux dire les exemplaires invendus de la *Jeanne d'Arc*, que Péguy avait ralliés de tous les coins de Paris où il les avait mis en dépôt avant d'avoir sa boutique.

Ingénieusement disposés, ces ballots servaient de sièges, plus confortables que les chaises, aux réserves dreyfusardes payées ou bénévoles, qui fonçaient sur la Sorbonne aux grands jours, ou bien encore aux gens de la ligue *Pro Armenia*, qui, sous la présidence de Pierre Quillard, cherchaient dans les profondeurs de cette cave de la rue Cujas le moyen d'arracher à la barbarie turque les lamentables Arméniens. Il y avait des divans *Jeanne d'Arc*, des fauteuils *Coltineur débile*. Il y eut bientôt des canapés Jaurès. Les amis de la bibliothèque faisaient grief à Péguy de publier trop de littérature. Il pensa échapper à ce reproche en éditant un choix d'articles du député de Carmaux. Il y mit ses dernières finances, avec l'espoir de remonter sa boutique et de servir puissamment la propagande du Parti. Mais un recueil d'articles a-t-il jamais fait recette? Le livre n'eut aucun succès. Le socialisme de Jaurès ne parut pas suffisamment orthodoxe. La *Petite République*, où les articles avaient pourtant paru, ne leur fit pas de publicité sérieuse, et vingt ou trente mille exemplaires, retombant de tout leur poids sur le dos du malheureux éditeur, allèrent à leur tour dans la cave retrouver les *Jeanne d'Arc*, *les Loups*

et *le Coltineur débile.* Quelle histoire, bon Dieu, quelle histoire ! comme disait Georges Bellais.

Un mince secours apparut sous la forme d'un personnage à lunettes, petit, trapu, barbu, toujours coiffé d'un haut de forme à bords plats, enfoncé jusqu'aux oreilles, qui lui donnait un air de vieux rabbin de Galicie en voyage. Il s'appelait Wilbouchevitch, et plus familièrement Wilbou. C'était un Juif russe de Lodz, qui avait fait ses études d'ingénieur agronome à Moscou puis en France. Il dirigeait à Paris un journal d'agriculture tropicale, dont une notice bibliographique dit « qu'il l'avait porté au premier rang des publications de ce genre ». Il rédigeait sa feuille dans un sombre petit appartement au premier étage d'une maison de la rue de la Grande-Chaumière. Une plaque de verre inclinée devant la fenêtre accrochait un peu la lumière qui, du haut des cinq étages, tombait jusqu'au fond de la cour et de là se réfléchissait sur de longues boîtes à cigares dans lesquelles Wilbouchevitch accumulait ses fiches sur la végétation tropicale. Sa cervelle était pareille à ses boîtes : il la bourrait de fiches elle aussi. Même à l'École, je n'ai jamais rencontré pareil collectionneur de notions. Il en avait tout un herbier, et quoi qu'il fît ou qu'il dît, il semblait toujours mener une enquête sur quelque chose ou quelqu'un. S'asseyait-t-il sur une chaise, il fallait qu'il se penchât pour voir de quel bois et comment elle était faite ; il vous posait sur vous, vos goûts et vos occupations, mille questions qui chez un autre auraient semblé indiscrètes, mais qui n'étaient chez lui que pur désir de connaissance, car il n'y avait personne de plus abstrait, de plus désintéressé. Seulement, vous étiez sous ses yeux un champignon, une plante curieuse dont il voulait tout savoir, bien que vous ne fussiez pas tropical. Si vous l'aviez écouté, il aurait rempli votre vie de choses et de gens qui vous étaient indifférents mais qui le passionnaient, et qu'il fallait voir tout de suite : un explorateur qui revenait du centre de l'Afrique, une nihiliste qui avait assassiné un grand-duc, des enfants échappés d'un pogrom qui arrivaient ce soir à la gare et pour lesquels il vous demandait de découvrir un refuge à Paris ; une promenade dans les bois pour chercher des champignons, dont il faisait son étude favorite, ayant, si je puis dire, la mystique du cryptogame. Intermi-

nable dans ses questions, interminable dans ses réponses, interminable aussi dans sa marche et dans ses gestes, Péguy disait de lui : « Un homme qui marche si lentement, ce n'est pas étonnant qu'il n'ait que soixante abonnés ! » Il est vrai que s'il y avait eu un mystérieux rapport entre le nombre des abonnés et la rapidité de l'allure, Péguy en aurait eu des milliers, car au moment où il fonda les *Cahiers de la quinzaine* il avait pris l'habitude, pour se donner de l'exercice, de courir dans les rues aussi vite qu'il pouvait, ne ralentissant sa course qu'à la vue des sergents de ville, par crainte d'éveiller dans ces esprits paisibles quelque soupçon injurieux. Wilbouchevitch se consolait du petit nombre de ses abonnés, en pensant qu'il y avait parmi eux, l'homme qui habitait le point le plus éloigné de Paris où pouvait parvenir un journal. J'aurais bien voulu le connaître, cet abonné *in extremis*, cet abonné du bout du monde !... Une autre occupation de Wilbou c'était de faire passer en Russie des ballots de brochures socialistes. Il avait aussi imaginé, au moment de l'affaire Dreyfus, le système des *Journaux pour tous* qui consistait à mettre en relation les gens qui n'avaient pas le moyen d'acheter des journaux avec d'autres plus fortunés qui pouvaient s'en payer un ou plusieurs. Quelques boîtes à cigares réunissaient les noms des uns et des autres, et par ce truchement des milliers de journaux s'échangeaient à travers la France et les pays tropicaux. L'affaire se développa si bien que Wilbou ne put y suffire. Il s'adjoignit un comité, puis il fallut un secrétaire, et pour loger le secrétaire et les boîtes, un local moins exigu et ténébreux que les bureaux de l'*Agriculture tropicale*. C'est alors que les *Journaux pour tous* vinrent s'installer à la librairie Bellais, ce qui allégea le loyer de quelques centaines de francs, et amena chaque semaine dans cette boutique, remplie déjà de génies si divers, les membres du comité des *Journaux* de Wilbou, Wilbouchevitch lui-même, le collectiviste Chauvelon, Alexandre Mascart l'astronome, Émile Borel le mathématicien, et un certain Colomb, sous-directeur du laboratoire de botanique à la Sorbonne, qui signait Christophe Colomb de petits ouvrages pour enfants qu'il illustrait lui-même, et dont les plus célèbres relatent les aventures du sapeur Camembert et de la famille Fenouillard.

Pauvre Wilbou ! quelques années plus tard, j'appris qu'il

s'était suicidé avec du cyanure de potassium. Sa modeste fortune avait sombré tout entière dans son journal exotique. Quand il n'eut plus d'argent pour envoyer sa feuille au plus lointain abonné du monde, il jugea que son existence n'avait plus aucun objet, et poliment il avait tiré à la vie une petit salut discret du léger chapeau de feutre mou, par lequel, depuis quelque temps, il avait remplacé son haut-de-forme à bords plats.

La modeste contribution qu'apportaient les *Journaux pour tous*, et aussi deux volumes qui eurent un assez grand succès, *les Variations de l'Etat-Major* et le *Bismarck*, de Charles Andler, ce n'était pas assez pour sauver la librairie. Elle allait droit à la faillite. Les amis de la bibliothèque accoururent à son secours. Ils trouvèrent un peu d'argent, et mirent en société la librairie Bellais, qui prit le beau titre anonyme de *Société nouvelle de librairie et d'édition*. Une assemblée générale nomma cinq administrateurs : Lucien Herr, Léon Blum, Mario Roques, Hubert Bourgin et Simiand. Dans cette combinaison, Péguy devenait un actionnaire comme un autre et n'était plus dans l'entreprise que l'employé préposé à ce qui concernait l'édition.

Le premier acte des Cinq fut de débarrasser la boutique des bizarres étrangers qui s'y étaient installés. Cela se fit sans violence, mais peu à peu ils s'en allèrent tous sous le lorgnon glacé de Blum. La petite Pologne disparut, et l'Italien aussi. Le chat lui-même eut à pâtir de ce besoin d'ordre inconnu. Sa présence à la devanture enlevait du sérieux au magasin. On décida son expulsion. Je ne sais pas ce qu'il devint, mais ce que je sais bien, c'est que Péguy prit la chose fort mal. Expulser de la boutique cette âme adolescente, c'était lui faire une injure grave, c'était bannir toutes les bêtes de la cité harmonieuse, et démolir tout un pan de sa conception du monde.

Après le chat, ce fut le tour d'Étienne. Étienne barbotait dans la caisse et disparut, un beau matin, emportant l'argent du tiroir. Les Cinq étaient bien résolus à mettre la police à ses trousses, mais Péguy pouvait-il accepter que la police intervînt dans son univers socialiste? Il ne reconnaissait à personne le droit de juger son semblable. « J'ai une telle horreur du jugement, disait-il quelquefois, que j'aimerais mieux condamner un homme que de le juger. » Et dans

le cas particulier d'Étienne, juger lui paraissait particulièrement monstrueux. Étienne, je l'ai dit, tenait dans la maison, comme Œdipe ou Oreste dans la tragédie grecque, le département de l'Infortune, et par là il était *sacer*, inviolable, en quelque sorte sacré. Sa dernière mésaventure, qui s'ajoutait à tant d'autres, était dans l'ordre, dans la suite naturelle de sa vie. Péguy aurait voulu qu'on acceptât cette nouvelle disgrâce qui s'abattait sur le dos du pauvre diable, comme on accepte le destin. Mais les Cinq n'avaient pas sur la morale les conceptions d'Eschyle et de Sophocle. Pour eux, ce suppliant antique n'était rien qu'un pochard, un bambocheur, un filou bon pour la correctionnelle. Les policiers le découvrirent au fond d'un terrain vague de la plaine Saint-Denis, installé avec sa famille dans un vieux wagon de troisième classe, dont il avait fait une roulotte. Comme l'avaient exigé les Cinq, il comparut devant le tribunal, et le Génie de l'Infortune fut condamné à quelques jours de prison.

Étienne, le chat, petites choses, mais qui montraient de tels abîmes entre les Cinq et Péguy, qu'on pouvait déjà prévoir qu'ils ne s'entendraient pas longtemps. La rupture en effet ne tarda pas à se produire, et cette fois encore, à propos d'un suppliant, mais quel suppliant ! le capitaine Dreyfus.

L'imagination de Péguy avait travaillé sur Dreyfus, comme elle avait travaillé sur nous tous, pour le déformer et le grandir. Il voyait en lui le symbole de la destinée d'Israël offert en sacrifice au salut des autres nations. Il l'avait revêtu d'une triple magistrature, de la magistrature de victime, de la magistrature de héros, de la magistrature de martyre. Et ce qu'il admirait, je crois, plus que tout, c'est que cette extraordinaire fortune lui était arrivée sans qu'il eût rien fait pour cela. « Tant d'autres, disait-il, en pensant certainement à lui-même, tant d'autres qui voudraient la gloire, sont forcés de se tenir tranquilles. Tant d'autres, des milliers et des milliers d'hommes, poètes, soldats, écrivains, artistes ont voulu entrer dans l'action publique, devenir des hommes publics. Et ils y ont mis le prix, ils y ont mis le génie, l'héroïsme, des efforts sans nombre, des vies entières, et quelles vies, de véritables martyres, et rien, jamais rien ! Et lui, Dreyfus, sans rien faire, malgré lui, en quelques semaines, il était devenu l'homme dont l'humanité entière

a le plus retenti. Il pensait monter colonel et peut-être général, et il était monté Dreyfus ! »

Et voilà que tout à coup, un événement plus surprenant encore que les autres éclatait dans la vie du capitaine. Ses partisans avaient remporté un succès, ils l'avaient ramené de l'Ile du Diable, ils avaient obtenu qu'on refît son procès, mais le conseil de guerre de Rennes l'avait de nouveau condamné. Huit jours plus tard, pour apaiser l'opinion, le gouvernement le graciait, et Dreyfus acceptait sa grâce. Quel scandale pour Péguy ! Dreyfus trahissait sa destinée ! Il se déshonorait et il déshonorait avec lui tous ceux qui l'avaient défendu. Il devait refuser la grâce, retourner à l'île du Diable. On recommencerait vingt fois l'Affaire et vingt fois le procès. On est innocent ou coupable, mais on n'est pas gracié.

Les Cinq n'étaient pas de cet avis. Sur le cas de Dreyfus, ils ne s'accordaient pas mieux avec lui que sur l'histoire du lamentable Étienne. Une justice, une vérité abstraite ne les intéressait pas. L'Affaire, pour eux, était finie. Elle avait fait son œuvre, elle avait porté un coup dur aux militaires et aux curés, il s'agissait maintenant, pour le parti socialiste, de rassembler ses forces, de se discipliner et de prendre au plus tôt la place des conservateurs ébranlés.

On ne parlait plus dans la boutique que de l'unité du Parti. Au premier Congrès socialiste, qui venait de se tenir à Paris, il avait été décidé qu'à l'avenir la liberté de chacun restait entière sur les questions de doctrine et de méthode, mais que, dans l'action, tous les journaux qui se disaient socialistes, devraient se conformer strictement aux décisions du Congrès interprétées par un comité général. Nouveau sujet d'indignation pour Péguy. Comment ! on avait passé vingt mois à distinguer et à faire distinguer la vérité d'État, qui condamnait Dreyfus, de la simple vérité, qui le montrait innocent ; on s'était battu pour cela, on avait tout sacrifié, sa tranquillité personnelle, la tranquillité du pays, et voici maintenant qu'un Congrès socialiste avait la prétention de créer une vérité, une vérité d'État socialiste ! Car c'était bien cela : masquer certains faits, certains hommes et certaines idées, en faire valoir certaines autres, ordonner les perspectives, bref, composer un tableau où le peuple ne verrait que ce qu'on voudrait lui faire voir. Tout cela pour la bonne cause, mais qui n'a pas sa bonne cause? Était-ce à ce mensonge,

à cette tyrannie que l'on aboutissait, après avoir protesté qu'on repoussait la vérité d'aucun état-major quel qu'il fût. Péguy refusait la consigne. Et en sortant de ce congrès, auquel il avait assisté en qualité de délégué d'un petit groupe d'Orléans, il résolut de revenir à son idée ancienne du fameux journal vrai, et d'opposer la simple vérité à la vérité du Parti.

Il pensait ingénument que les Cinq n'y feraient aucune objection. Il leur exposa son projet de publier, chaque quinzaine, une sorte de revue où il renseignerait le public sur tout ce qui intéressait l'action révolutionnaire. Mais, dès qu'il eut ouvert la bouche, il eut aussitôt l'impression que les cinq administrateurs n'étaient plus ses camarades et n'étaient pas ses amis.

— Péguy, lui dit courtoisement Léon Blum, je ne veux pas traiter avec vous la question au fond. Ce que vous proposez me semble inopportun. Vous venez trop tard ou trop tôt.

Et Simiand intervenant à son tour avec un sourire mince et froid :

— Je vois ce que c'est, lui dit-il, tu veux faire une revue pour les imbéciles.

Enfin Herr prononça :

— Jusqu'ici, avec l'assentiment du conseil, nous vous avons trop souvent suivi par amitié dans des aventures qui nous déplaisaient. Maintenant, c'est fini. Nous sommes unanimes à penser que vous allez marcher contre ce que nous avons fait ensemble, nous sommes unanimes à ne pas accepter cette publication.

Et Péguy pensait en lui-même : « Unanimes ! Ils sont unanimes ! Et qu'est-ce que cela prouve ? Ils sont pareils tous les cinq. Et quand ils discutent ensemble, il y a entre eux moins de pénible et douloureuse incompatibilité que quand je discute avec moi-même. Il y a dans leur assemblée moins de véritable discussion que quand je m'assemble tout seul, et ils ne m'écraseraient pas de leur unanimité mirifique, si, eux aussi, ils ne subissaient pas le prestige du nombre. Ils sont cinq, cinq unanimes ! Ils ont donc raison contre la raison même, puisque la raison n'est pas cinq. »

— Vous êtes un anarchiste, concluait Lucien Herr.

Péguy répliqua que ce mot n'était pas pour l'effrayer.

— C'est bien cela, répéta tristement notre bibliothécaire,

vous êtes un anarchiste ! Nous marcherons contre vous de toutes nos forces.

Et Péguy d'ajouter dans le récit qu'il a fait de cette scène : « Roques a bien voulu m'assurer que Herr était trop bon pour avoir tenu parole et que sa déclaration de guerre lui avait coûté beaucoup à prononcer, mais elle me coûta beaucoup plus à recevoir, et je me retirai abruti. »

Mario Roques avait raison. Herr a certainement souffert de sa rupture avec Péguy. Sous son enveloppe rude, c'est un homme rempli de tendresse. Mais quand des intellectuels se brouillent, leur rupture a toujours quelque chose de particulièrement brutal, parce qu'ils affectent de compter le sentiment pour rien. Eux-mêmes distinguent assez mal la part que tient le cœur dans ces amitiés que l'esprit seul paraît avoir fait naître et nourrir. Mais quand les intelligences se séparent, il faut bien que les cœurs s'en aillent aussi de leur côté, et cela ne va pas sans douleur. Seulement, chacun s'imagine être seul à souffrir, comme s'il avait été le seul à apporter de la tendresse dans ces commerces abstraits, qui ne semblent pas en comporter. Et c'est là ce qui donne à des scènes pareilles à celle qui venait de se jouer dans cette librairie Bellais, sous un air de froideur glacée, un dramatique puissant et secret.

Refoulé de sa boutique, meurtri jusqu'au fond du cœur par ce déni d'amitié, sans un sou (tout son argent se trouvait engagé dans cette librairie qui se fermait à sa nouvelle entreprise), ne sachant même plus où s'asseoir les jours où, quittant sa banlieue, il venait à Paris, Péguy me demanda d'héberger sa revue qui allait bientôt paraître. Je devrais dire plutôt qu'il fit cette demande à mon frère, car j'avais quitté l'École pour l'Université de Budapest, mais je continue à dire « je » puisque nous écrivons ensemble, sans distinguer le tien du mien, ces souvenirs de notre jeunesse.

Je partageais alors, rue des Fossés-Saint-Jacques, entre le Panthéon et la rue d'Ulm, un appartement d'étudiant avec mon ami André Poisson, Orléanais lui aussi, et vieil ami de Péguy. Le logis était fort petit. Juché sur un socle de bois, un moulage de la *Victoire de Samothrace*, qui touchait au plafond, occupait à lui seul un bon tiers de la chambre, dans laquelle fort bourgeoisement nous préparions, Poisson et moi, l'Inspection des finances. C'est sous l'aile de plâtre

de cette *Victoire* mutilée que Péguy se lança dans cette aventure épique des *Cahiers de la quinzaine* qui devait durer jusqu'à sa mort.

Aujourd'hui, ce mot de « cahier » est devenu d'un usage banal dans la production littéraire. Il ne se passe guère de mois où l'on ne voie paraître quelque part les *Cahiers* de quelque chose. Mais les entrepreneurs de ces publications, qui adoptent si volontiers un mot devenu à la mode, trouveraient, je pense, un peu puéril le sentiment qui le fit choisir pour la première fois par Péguy.

Dans un placard de son humble maison du vieux faubourg Bourgogne, sa mère conserve, enveloppés dans un linge, des cahiers plus précieux pour elle que tous les *Cahiers de la quinzaine*, qu'elle n'a probablement jamais lus. Ce sont les cahiers d'écolier que son fils Charles écrivait sous ses yeux du même cœur et de la même main qu'elle-même elle rempaillait ses chaises. Avec quelle application, quel zèle, quel don absolu de lui-même ! La belle écriture égale, avec ses pleins et ses déliés, les beaux titres calligraphiés, les problèmes d'arithmétique disposés en jeux d'échec, les cartes de géographie coloriées avec amour, où jamais le nom d'une sous-préfecture ne se permettait d'empiéter sur le département voisin, tout montre ici le scrupule d'un écolier sans pareil. Dans ses cahiers d'enfant, Péguy s'était mis tout entier. Aussi, en appelant de ce beau nom puéril son entreprise d'homme, il s'attestait à lui-même qu'il porterait dans sa tâche nouvelle la sincérité qu'il avait mise à sa tâche d'autrefois ; il plaçait ses nouveaux cahiers sous l'invocation des anciens, comme si ce nom devait étendre sur sa besogne d'aujourd'hui la fraîcheur des jours passés. Et comme une heureuse idée s'enrichit toujours d'apports qu'on n'avait pas soupçonnés, il se trouvait aussi que ces cahiers, qu'il destinait à servir la révolution sociale, rappelaient fort opportunément par leur nom les Cahiers de 89, qui avaient porté à l'Assemblée Constituante les revendications du Tiers.

Je n'ai qu'à jeter un regard sur cette première série des *Cahiers*, pour retrouver toutes fraîches, comme aux jours d'autrefois, les impressions que j'éprouvais lorsque, de quinzaine en quinzaine, un brocheur de la rue de l'Estrapade les apportait, humides encore et sentant l'encre d'imprimerie, dans la cuisine exiguë où je faisais ma toilette. Je regardais, non sans stupeur, cette masse de documents que Péguy em-

pruntait à l'*Officiel*, au *Temps*, à *la Petite République*, à *l'Aurore* et aux publications du Parti. Je me demandais avec effroi s'il n'était pas insensé de réimprimer tous ces textes illisibles, d'un intérêt si éphémère, et pourquoi il s'acharnait à vouloir arracher à la mort et à l'oubli tout ce renseignement fastidieux. Un soir qu'il couchait dans ma chambre sur un petit lit de camp, comme cela lui arrivait une ou deux fois par semaine, je profitai des ténèbres pour lui poser la question. Il me répondit dans la nuit : « Mon fils, il faut avoir l'air sérieux ! » Ce n'était là qu'une plaisanterie qui n'exprimait qu'à moitié son sentiment. Il croyait au sérieux de ce travail plus qu'il ne voulait bien le dire. L'esprit le plus aventureux ne passe pas trois années à l'École sans croire à la vertu des fiches. Il y a toujours eu chez Péguy un résidu de bibliothèque, des manies intellectuelles, une odeur pédagogique, dont il s'est souvent moqué et que, pourtant, il adorait. Son ambition était de faire des *Cahiers* une sorte de *corpus* de tout ce qui intéressait l'activité socialiste, et d'enseigner la révolution sociale suivant les mêmes méthodes qu'on emploie en Sorbonne et au Collège de France pour l'exégèse et l'histoire. Mais si forte qu'ait été chez lui cette inclination scolaire, combien c'est peu de chose auprès de ce jaillissement de pensée et de poésie qui fait son profond génie ! Grâce à Dieu, dans les *Cahiers* on s'en aperçut vite, lorsque, du milieu de ces textes et de l'affreux bitume du haut enseignement socialiste, on vit surgir tout à coup des pages magnifiques où il se racontait lui-même, où je retrouvais enfin le cher Péguy de la cour rose, mais un Péguy qui avait déjà vécu, un Péguy qui savait que la révolution sociale n'était pas ce miracle qui devait se produire tout seul le jour où, libres enfin de la bonne geôle barbiste, nous apparaîtrions dans le monde comme des génies libérateurs, un Péguy triste de cette affaire Dreyfus qui n'avait pas été la veillée d'armes espérée et dont la plupart de ses amis ne sortaient pas meilleurs mais pires qu'ils y étaient entrés, car ils étaient maintenant enivrés par la puissance, un Péguy étonné d'avoir été malade pour la première fois de sa vie, et qui, dans cet étonnement, se tournait vers Pascal avec cette inquiétude qui l'avait toujours porté vers lui, et une vigilante attention à ne pas se laisser surprendre par le christianisme des *Pensées*, bref un Péguy convalescent d'une grande crise de jeunesse, de déception et d'amitié.

Ces cahiers s'appelaient *De la grippe*, *Encore de la grippe*, *Entre deux trains*, *Réponse au provincial*, *le Triomphe de la République*. Alors, il n'était plus sérieux à la manière d'un docteur de Sorbonne ; il ne rassemblait plus des fiches, mais de ce qu'il avait dans le cœur ; il se livrait à son démon, à tout son lyrisme intérieur, à ses amitiés, à ses haines. C'est comme cela que je l'aimais. Seulement, connaissant son public de partisans, de professeurs, lorsque je vis ces cahiers là, j'eus encore plus peur pour lui.

Ponctuellement, tous les jeudis, il arrivait chez nous. Nous lui laissions la place, et pendant qu'André Poisson et moi allions nous abreuver aux sources vives de Lyon-Caen ou de Leroy-Beaulieu, il travaillait à la besogne administrative des *Cahiers*, à la gérance, comme il disait, — mot qui, dans sa superbe, lui paraissait convenir exactement à son affaire. Cette gérance consistait à établir, après des pensées d'une délicatesse infinie, quelle personne pouvait devenir un abonné de souscription à cent francs, un abonné ordinaire à vingt francs, un abonné de propagande à huit francs, un abonné gratuit à deux francs, ou simplement un abonné éventuel digne qu'on lui fît quelque temps le service gratuit des *Cahiers*.

Pendant ce temps, dans la cuisine, les ballots s'accumulaient, si bien qu'à la fin de l'année (de l'année scolaire s'entend, la seule qui comptât pour Péguy), il nous restait juste la place de poser notre tub entre quatre murailles de papier. Aussi, à la rentrée d'octobre, Péguy déménagea pour chercher rue de la Sorbonne un refuge moins exigu.

Sous le nom d'École des Hautes Études Sociales, Mme Dick May venait d'ouvrir, vis-à-vis de la Sorbonne, une sorte de filiale, qui se donnait pour objet « de grouper et d'enseigner d'une façon méthodique les études qui se rapportent aux conditions d'existence et de progrès des sociétés humaines ». Comme on le voit, ce n'était pas rien ! Pour remplir ce programme, la dame du logis avait réuni autour d'elle les esprits les plus divers : le révérend père Maumus, le pasteur Reverdy et le pasteur Wagner, Émile Boutroux le philosophe, Alfred Croiset l'helléniste, Duclaux le directeur de l'Institut Pasteur, un certain M. Mosch capitaine d'artillerie, Cornély du *Figaro*, Adolphe Brisson et bien d'autres. Une école de morale, une école sociale proprement dite et une école de

journalisme occupaient deux étages de l'immeuble. Au troisième s'était installée une petite revue, *Pages libres*, dont Péguy disait, non sans quelque condescendance, qu'elle faisait dans le primaire, pour la révolution sociale, ce que les *Cahiers de la quinzaine* faisaient, eux, dans le supérieur. Elle avait pour directeur Charles Guieysse, ancien polytechnicien, officier d'artillerie démissionnaire, qui ne demandait qu'à perdre un capital de cent mille francs pour répandre quatre ou cinq idées qui lui tenaient à cœur, et qu'il devait, les unes à Lyautey (*le Rôle social de l'officier*), les autres à Paul Desjardins (*l'Union pour l'action morale*), et les autres à l'anarchiste Jean Grave (*la Société mourante et l'Anarchie*, dont j'avais fait jadis mes délices). Il y a ainsi, très heureusement, de charmants fous de par le monde.

A côté de *Pages libres*, sur le même palier, on voyait encore le bureau des *Universités populaires*. Ces U. P., comme on disait, étaient nées de l'affaire Dreyfus. L'Affaire avait rapproché dans les réunions publiques ouvriers et intellectuels, et pour maintenir ce contact tout à fait artificiel, des bourgeois socialisants, du genre de Gabriel Séailles, avaient créé partout à Paris et en province, des *Fraternelles*, des *Semailles*, des *Emancipations*, des *Germinal*, des *Vérité*, des *Solidarité* et des *Veillées du faubourg*. On découvrait le peuple, on allait au peuple. Et pour encourager à la fois les travailleurs intellectuels et les travailleurs manuels, on annonçait de temps à autre une grande réunion, où le citoyen Anatole France devait prendre la parole. Naturellement il ne venait jamais et se contentait d'envoyer quelque billet magnifique et pompier, inspiré du *Conciones*, à la gloire de la Démocratie laborieuse.

Entre les U. P. et *Pages libres* se trouvait une pièce inoccupée. C'est là que Péguy se transporta, et que, pendant quelques mois, il établit sa gérance. Mais, très vite, l'air de cette maison, où l'on moralisait de la cave au grenier, lui parut insupportable. Le voisinage des U. P. ne lui plaisait guère non plus. Il savait trop ce que c'est que la culture, pour ne pas souffrir de la voir mettre en boulettes à l'usage du peuple, et d'autre part, il se faisait une trop haute idée du peuple et de l'expérience que lui apporte la dureté même de sa vie, pour ne pas trouver ridicule la prétention de ces jeunes bourgeois à lui apprendre quelque chose. Bref, un jour, il déménagea.

A cent mètres plus bas, toujours dans la rue de la Sorbonne, deux boutiques jumelles flanquaient à gauche et à droite la porte de l'hôtel Montesquieu. L'une était fort secrète, avec des rideaux bien tirés et cet air modeste et virginal qu'ont toujours les brasseries de filles. L'autre se trouvait libre. Ce n'était pas une boutique d'angle comme l'ancienne librairie Bellais, elle n'avait pas un œil ouvert sur deux rues, mais elle portait, elle aussi, sur la tête le pesant et triste fardeau d'un garni du quartier Latin.

Je suis passé, la semaine dernière, devant ces deux endroits occupés naguère par Péguy. Le grand hôtel de l'Univers et sa morne façade pèse toujours du poids de cinq ou six étages sur ce qui fut la librairie Bellais. Sous la direction des Cinq, la *Société nouvelle de librairie et d'édition* n'avait pas fait, hélas ! des affaires beaucoup plus brillantes que sous le règne de Péguy. Un gérant malhonnête lui avait porté le dernier coup en filant avec la caisse. Ces disgrâces sont le sort commun des entreprises commerciales régies par des intellectuels. Aujourd'hui, la boutique est revenue à sa destination première. De nouveau, des bouquins slaves, aussi fanés que ceux dont je battais jadis la poussière, ont pris possession du local. Une longue bande de calicot annonçait l'autre jour qu'on y vendait des chansons russes. Elles n'y apportent pas la gaieté. On sent que là rien ne peut vivre, que ce petit endroit de la terre est irrémédiablement condamné à servir de tombeau à quelque chose. Et derrière la vitrine où ronronnait l'ombre du chat, ce n'était pas la figure de Péguy, ni celle des amis d'autrefois que je croyais apercevoir, mais la boiteuse image du *Génie de l'Infortune.*

L'autre boutique, un peu plus bas, l'ancienne boutique des *Cahiers*, n'abrite plus aucune pensée. De l'autre côté de la porte de l'hôtel Montesquieu, la brasserie de filles a disparu. Un marchand de yoghourt les a égalisées dans le même destin lamentable : il y a ouvert une gargote. Vers trois heures de l'après-midi, l'heure où, chaque jeudi, j'allais voir Péguy autrefois, l'ancienne boutique des *Cahiers* offrait l'horrible spectacle d'une salle de restaurant qui n'est pas encore desservie. Des restes de repas traînaient sur le marbre des tables entre les croûtes de fromage et les pelures d'orange. Des Levantins y consumaient, avec leurs cigarettes, une après-midi oisive. Et moi non plus, je ne pouvais m'en aller, m'arracher à la vue de ces visages étrangers (ah ! si étrangers aux

pensées qui s'étaient échangées là !), à ces pots de yoghourt, à ces morceaux de viande exposés derrière les vitres, à ces œufs au lait dans leurs bols, à toute cette horreur qui avait pris la place des choses d'autrefois, et qui n'en montrait pas de honte...

Jérome et Jean Tharaud.

Nos collaborateurs nous donneront prochainement l'histoire des Cahiers de la quinzaine.

Phaéton[1]

D'un quadruple sabot frappant l'immensité
Et laissant dans la nue ondoyer leur crinière,
Les chevaux sont partis au galop! La lumière
Épandit dans l'azur sa bleuâtre clarté.

O joie! Avoir vaincu les craintes un peu vaines
D'Hélios! O l'ardeur de ce premier départ!
Il se voyait encore bondissant sur le char
Et saisissant à pleines mains les longues rênes,

Orgueil de dispenser le bonheur aux humains;
De voir toutes les fleurs s'ouvrir à son passage;
D'entendre l'océan sonner sur le rivage
Et de tracer au ciel de lumineux chemins!

(1) Jean-Marc Bernard avait envoyé quelques-uns de ses plus beaux vers à son ami Raoul Monier. La même mort glorieuse devait toucher le poète et celui à qui il a dédié plusieurs de ses poèmes. *Le Phaéton* que nous publions a été trouvé dans les papiers de Raoul Monier par M. Pierre Richard qui prépare une importante étude sur Jean-Marc Bernard.

Mais il a découvert des terres éloignées
Que sa chaude lueur n'éclairait qu'à demi.
Dans son cœur juvénil la douleur a gémi
De voir sous leur destin ces têtes résignées.

Il eut pitié des bras qui s'agitaient vers lui,
Et, puisqu'il se savait dispensateur de vie,
Il dirigea son char vers eux, avec l'envie
D'écarter à jamais les ombres de la nuit.

Quand ils virent le dieu s'approcher de leur terre,
Les hommes ont senti comme bondir leur cœur;
Et des chants alternés montaient jusqu'au vainqueur,
Et des mains se tendaient pour saisir la lumière!

Et ceux que retenait encore le sommeil,
Se réveillant, venaient sur le seuil de leur porte
Et disaient : « Nos douleurs et le passé! qu'importe!
Ah! nous aurons aussi notre part de soleil! »

Mais le jeune imprudent ignorait la mesure.
Il croyait que le bien se donne sans compter.
Il n'avait pas appris qu'il faut savoir dompter
Nos élans les meilleurs d'une main ferme et sûre.

Pauvre insensé! Les yeux fixés sur l'avenir,
Il ne songeait pas même à détourner la tête!
Et cependant sur son passage une inquiète
Et confuse rumeur commençait à grandir.

Les villages brûlés par les flammes ardentes
Du char, traînés par les chevaux effarouchés,
Flambaient! Et sur les monts et les bois desséchés,
L'incendie étendait ses ailes crépitantes.

Il ne se retourna que lorsqu'il entendit
Un sonore galop qui poursuivait sa fuite.
Une horde affolée accourait à sa suite;
Et les pierres pleuvaient sur le divin maudit.

Il s'indigna d'abord!...
Puis il vit les désastres
Et ce fut plus l'horreur de s'être ainsi trompé,
Que le caillou fatal dont il était frappé,
Qui le fit choir, à la renverse, dans les astres!

Jean-Marc Bernard.

La sécurité de la France et la politique mondiale

L'instant est solennel ! écrit la *Germania* qui rêve de restaurer l'empire bismarckien avec l'assentiment de la France. Ailleurs — à Varsovie en particulier — on parle à mots couverts d'une « période de transformations ». Les plus pessimistes ou les plus hardis n'hésitent pas à faire allusion à de prochains « renversements d'alliances ».

Ce qui paraît clair, du moins, c'est que les situations artificielles nées de la guerre sont en train d'être liquidées.

L'exécution des traités a cessé de jouer le rôle de trait d'union provisoire entre les vainqueurs, de sorte que de « nouveaux groupements » sont possibles, sinon probables.

Cette époque de transformations, dans quelle position trouve-t-elle la France?

Pour s'en rendre compte, il faut commencer par se souvenir que la victoire de 1918 — en tant qu'elle affecte l'Europe — ne fut pas la victoire de notre pays mais celle des nationalités.

Certes, il semble bien que les Français ne se passionnaient plus, en 1914, pour les doctrines que leur Révolution avait mises en mouvement. Oubliant à peu près les Polonais, ils avaient adhéré avec enthousiasme à l'alliance russe.

Aucun des deux adversaires ne pouvait d'ailleurs revendiquer le principe des nationalités et prétendre mener uniquement la guerre en son nom. Si, dans l'autre camp, il y

avait l'Autriche « prison de peuples », l'empire allemand geôlier de la Posnanie et de l'Alsace, on trouvait de ce côté-ci l'Angleterre bourreau de l'Irlande, et surtout les Russes maîtres détestés de la Pologne, de la Finlande, de la Géorgie.

Sans notre pays, il est probable que l'empire britannique et l'empire russe se seraient battus sans évoquer le droit des peuples. Mais il y avait la France. Ses chefs s'imaginèrent qu'elle ne saurait se contenter de lutter pour la protection de son territoire menacé. A son grand effort, on voulut donner pour prétexte une tradition vieillie tout à fait étrangère à ses destinées véritables. Parce qu'on n'osa pas affirmer que la défense de leur sol envahi devait suffire à justifier la guerre aux yeux des Français, on fit de cette guerre une entreprise pour libérer les nationalités et pour fonder la paix universelle. Ayant sacrifié ses ressources à la réalisation de ces grands projets, il était assez naturel que, le moment venu, la France oubliât ce qui aurait dû l'intéresser avant tout : sa propre sécurité.

Quel fut en effet le résultat de tant d'efforts? Une situation moins incertaine? Qui oserait encore le prétendre? L'Autriche était brisée. Et par là un des facteurs les plus sûrs de l'équilibre européen disparaissait. La pression de l'Allemagne, sauvée et affermie dans son unité par nos doctrines, n'en est que plus lourde sur une Europe délestée par la destruction du contrepoids autrichien. Mais, nous disait-on, le nouveau statut européen n'est pas sans réserver à la France quelques avantages. On nous rappelait que notre pays a plus d'une fois régné grâce aux États moyens ou secondaires, que la Prusse et l'Autriche avaient souvent cherché à diminuer notre prépondérance en ruinant les petits peuples. On oubliait que les nations que nous avions tenues autrefois au bout de nos fils n'étaient point démocratiques. On oubliait que le principe des nationalités lui-même, qui a fondé l'existence des nouveaux États, contribue désormais à les affaiblir, que tous ces pays souffrent d'une crise de souveraineté très aiguë, que la notion de haute trahison s'y obscurcit et que le Moloch nationalitaire, jamais satisfait, y revendique sans cesse ses droits aux dépens de l'unité intérieure. Telle est la destinée inévitable des nations créées par les doctrines à la mode en 1918. Elles portent en elles les germes de leur dissolution. Ni la Pologne,

ni la Roumanie, ni la Yougo-Slavie, ni la Tchéco-Slovaquie n'échappent aux tentatives de sécession, à la résistance constante des séparatismes, aux boycottages sournois ou aux révoltes ouvertes.

Enfin, la valeur offensive de ces États contre le Reich germanique apparaît fort douteuse aujourd'hui. Roumanie et Pologne sont en partie neutralisées par la menace russe. L'inconnu bulgare, l'inconnu grec, l'inconnu hongrois paralysent Tchèques et Yougo-Slaves. La Petite Entente, chacun le reconnaît, se préoccupe surtout de défendre le *statu quo* des Balkans plutôt que de maintenir le traité de Versailles.

La France sent donc plus que jamais son avenir et son repos menacés. Elle commence à se rendre compte qu'en recherchant imprudemment la satisfaction des ambitions doctrinaires ou juridiques, elle a au fond perdu la guerre, puisque, si le principe est satisfait, sa situation politique est peut-être plus dangereuse qu'en 1914.

De là l'alarme instinctive de notre pays. De là aussi toutes les tentatives faites au hasard pour essayer d'établir la sécurité française sur des bases moins fragiles, tentatives qui trahissent, du moins, l'absorbante préoccupation de notre politique extérieure.

Dans quelle mesure cette sécurité tant souhaitée est-elle possible? Quels sont les dangers que sa recherche imprudente risque de provoquer?

L'examen de la situation mondiale peut seul nous permettre de répondre à ces questions.

*
* *

En effet, la victoire des nationalités n'a pas seulement rendu plus dangereuse la position de la France ; elle a, d'autre part, transformé complètement la politique mondiale, en provoquant la rapide décadence du continent européen. Assez rares sont les hommes qui avaient prévu cette conséquence de la doctrine nationalitaire. Pourtant, Herzen écrivait déjà à Michelet : « Quand votre principe aura achevé son œuvre de pulvérisation, l'Occident perdra le sceptre. » Il ajoutait : « La Russie n'en souffrira pas. »

Le visionnaire russe ne se trompait point. Et les Allemands n'ont pas tout à fait tort, en ce sens, de prétendre que leur triomphe eût été plus « européen » que celui des

Alliés, et que, s'ils avaient vaincu, les peuples de l'univers se seraient réunis non à Washington mais à Berlin. Car, c'est presque un truisme de dire aujourd'hui que le centre politique du monde se trouve dans le Pacifique. L'Asie sera le théâtre des événements décisifs.

Les États peuvent donc se diviser désormais en deux groupes : ceux qui mènent le jeu et ceux qui ne peuvent avoir une politique mondiale que sous le contrôle et avec l'assentiment des premiers. D'un côté, les empires qui ne connaissent d'autres limites que les possibilités, de l'autre, les nations européennes, bloquées sur un continent qui ne prend contact avec le monde que par des mers asservies, pour la plupart « lieux de démocratie, c'est-à-dire de civilisation statique », bornées non seulement par leur faiblesse mais par leurs principes.

Il n'est donc pas impossible que la politique mondiale soit désormais relativement simplifiée. Ceux qui voient se dessiner nettement les deux blocs antagonistes qui vont se disputer l'univers peuvent bien avoir raison. Dès maintenant, on distingue le groupe anglo-saxon et le groupe asiatique.

*
* *

Ces deux blocs tendent à tout subordonner à leur politique mondiale et à considérer les nations européennes comme des instruments de cette politique. Dans le premier, l'Angleterre occupe une position particulière : elle est plus conservatrice que conquérante. Il est probable que l'empire britannique a atteint son apogée au début du siècle. Depuis, le développement des doctrines démocratiques ne cesse de l'amoindrir. Le principe des nationalités l'a déjà obligée à lâcher l'Irlande. Il agite l'Égypte. Le suffrage universel a fait peu à peu des Dominions des États presque indépendants. La domination anglaise est encore réelle dans l'Inde. Mais pour combien de temps? Déjà, elle doit s'exercer à travers des institutions locales qui, si impuissantes qu'elles soient encore, n'en entravent pas moins la volonté des conquérants. En somme, rien de plus puissant en apparence et peut-être rien de plus faible en réalité que l'Angleterre d'aujourd'hui. Sa politique même n'est plus tout à fait libre. Elle a dû renoncer à l'alliance japonaise pour gagner le concours des États-Unis, concours d'autant plus indispen-

sable qu'il s'impose par une sorte de chantage, en évoquant le séparatisme possible des Dominions. Elle sent trop bien d'autre part qu'un conflit mondial dont le théâtre serait en Extrême-Orient lui ferait perdre presque fatalement le Bengale.

Ces inquiétudes apparaissent dans la politique européenne de nos voisins d'outre-Manche. Une tradition déjà vieille leur a longtemps conseillé d'entretenir les conflits européens afin d'interdire aux puissances du continent de s'évader de l'Europe et d'avoir une politique mondiale. Aujourd'hui, sur ce terrain de la politique mondiale, l'Angleterre n'a plus à redouter que l'Allemagne. Elle doit donc essayer de fixer le Reich en Europe. Comment y parviendra-t-elle? De deux façons : soit en jetant l'Allemagne sur la France, soit en faisant participer Berlin à un pacte défensif. Les deux moyens aboutissent d'ailleurs au même résultat. Car le pacte nous obligerait précisément à déclarer la guerre au Reich si le Reich se retirait du pacte pour reprendre sa liberté d'action. De toutes façons nous serions chargés d'absorber la force offensive des pays germaniques.

Ce plan est pourtant ce que Londres a inventé de mieux pour assurer notre sécurité.

Ainsi l'Angleterre ne voit plus l'Allemagne qu'à travers ses intérêts mondiaux. En vérité, c'est là une erreur et une imprudence. Nous comprenons bien que l'Angleterre désire ne pas rencontrer les soldats allemands à l'endroit et au moment où se jouera la destinée de son empire. Mais elle semble oublier que le Reich peut être tenté en tout cas d'apporter une solution plus rapide aux problèmes du Pacifique en faisant pleuvoir des bombes sur Londres et sur sa banlieue. Le centre politique de l'univers a bien pu se déplacer. Ni l'Allemagne ni l'Angleterre n'ont changé de place. Le Reich reste un danger européen avant de devenir un danger mondial.

N'importe! Nos amis et alliés s'imaginent que leur empire est menacé beaucoup plus que leur métropole. A cela ils ont, il est vrai, une raison : la disparition de la flotte allemande.

De tous les événements qui peuvent affecter le continent, ils n'en craignent plus guère qu'un seul : la conquête par les Allemands de la ligne de l'Escaut, l'occupation des ports belges et français de la mer du Nord et de la Manche. Ils

n'ont pas oublié, en effet, les sous-marins de Zeebruge et ils redoutent malgré tout le gros canon qui serait installé à Calais. Mais à cela se borne l'intérêt qu'ils portent désormais aux affaires européennes. Ils entendent au fond s'en tenir éloignés le plus possible. Et, s'ils s'engagent un peu plus que les États-Unis sur notre continent, si parfois ils songent à mettre en défense la Belgique ou le nord de la France, ils n'en demeurent pas moins étrangers à nos préoccupations. Ils considèrent l'Europe en stratèges plutôt qu'en politiques. S'ils consentent à occuper la rive continentale du « canal », c'est un peu comme on occupe des têtes de pont, afin d'assurer plus efficacement la défense d'un fleuve.

En somme l'Angleterre n'accepte de protéger que les rivages occidentaux de l'Europe. Elle ne songe à établir un barrage qu'au voisinage immédiat de son île. Le reste ne l'intéresse pas. La Pologne est pour elle ou trop lointaine ou trop proche, trop lointaine pour jouer le rôle de bastion dans la défense de la métropole britannique, trop proche pour être engagée dans la politique mondiale. A la lettre elle est donc, comme le déclare un journal londonien, « hors de la sphère des intérêts anglais. »

Répétons-le : ces calculs ne sont pas très justes. Si l'Allemagne écrase la Pologne, cet événement serait au fond aussi grave pour l'Angleterre que si elle écrasait la France. En effet, la Pologne écrasée, l'Allemagne prend contact directement avec la Russie et par là avec l'Asie. D'une part donc elle n'a plus à redouter le blocus maritime de l'Angleterre, d'autre part, elle devient capable de menacer directement la position mondiale de l'empire britannique. Peut-être s'en apercevrait-on à Londres au moment du péril. On essaye aujourd'hui d'un pacte pour détourner Berlin du *Drang nach Osten*, plus redoutable qu'il ne le fut jamais. Mais si le pacte était impuissant, ne faudrait-il pas, pour éviter les plus graves périls, en venir à employer le canon?

Ces hésitations et ces aveuglements prouvent, en tout cas, et la vivacité des inquiétudes anglaises, et la faiblesse réelle de cet empire qui ne peut subsister que si certaines conditions de plus en plus improbables sont réunies. L'Angleterre, comme la France, a une position essentiellement conservatrice, mais non pas comme nous sur le plan euro-

péen, sur le plan mondial. C'est là, en somme, ce qui empêche les deux États conservateurs de collaborer avec efficacité. Quand donc s'apercevront-ils que leurs deux fonctions se complètent et que, sans l'équilibre européen profitable à la France, l'équilibre mondial souhaité par l'Angleterre est impossible?

* * *

Il serait vain, en effet, de demander à l'Angleterre de concentrer toute son attention sur l'Europe. Pour qu'elle accepte de collaborer à notre sécurité, il faut éviter de chercher à lui faire perdre de vue ses intérêts essentiels. L'Angleterre ne prendra part, d'une manière efficace, à la défense du statut actuel de l'Europe que s'il lui apparaît que le concours qu'elle nous accorde sur le continent, loin d'affaiblir sa position en Asie, contribue au contraire à la renforcer.

L'Angleterre voudrait d'ailleurs pratiquer une politique trop exclusivement européenne qu'elle ne le pourrait plus. Il se trouverait quelqu'un pour le lui interdire. Il faut bien se représenter que le royaume de George V n'est plus à la tête du monde anglo-saxon, qu'il est en réalité le « brillant second » des États-Unis.

Les États-Unis d'Amérique aspiraient à devenir un empire bien avant la guerre. Dès 1910, un de leurs présidents déclarait qu'avec leurs cent millions d'habitants, ils « prenaient place avec la Russie et la Grande-Bretagne parmi les nations impériales ».

Cette orgueilleuse volonté de puissance marque tous les actes de la politique américaine depuis dix ans. On n'a pas vu assez nettement en France ce qu'était au fond le wilsonisme, une entreprise d'impérialisme, une tentative pour accéder à la politique mondiale dont le théâtre se trouvait encore en Europe.

Par leur intervention, en effet, les États-Unis acquirent un prestige exceptionnel et comme un droit de regard sur toutes les affaires du monde. Wilson vint, en somme, à Paris pour signifier à l'Europe son déclin. Par là d'ailleurs, il se frappait lui-même ; parce qu'il avait trop démontré précisément la décadence de notre continent, on finit par penser à Washington qu'il n'était plus nécessaire de s'intéresser à nos querelles médiocres. Intervenir en 1917 en Europe, c'était bien s'affirmer une puissance de premier rang.

Abandonner l'Europe en 1919, c'était encore et plus que jamais revenir à la politique mondiale.

Aujourd'hui l'Amérique, comme l'a dit M. Coolidge, tient « un rôle de direction ».

Sur cette direction spirituelle de l'Amérique, il y aurait beaucoup à dire. Elle est sans finesse et sans prudence. Au temps de Wilson, elle a gâché la paix européenne. Plus tard, elle a poussé le Japon à une sorte de panasiatisme.

Mais elle n'en est pas moins active, si active qu'elle dépossède de plus en plus l'Angleterre d'un prestige déjà ancien.

Désormais, les États-Unis marchent délibérément à la conquête d'une partie du continent asiatique. Ils savent qu'ils sont peu vulnérables, du moins que leurs œuvres vives sont à l'abri. Ils n'ont pas comme l'Angleterre à se préoccuper de leur défense. Ils peuvent se consacrer tout entiers à leur offensive. S'ils ne remportent pas une victoire décisive, ils peuvent espérer du moins s'enrichir des dépouilles de leur propre alliée. Il est compréhensible que la guerre ne les effraye pas trop. Ils ont tout à y gagner si Londres à tout à y perdre. En supposant une défaite en Asie, est-ce qu'ils ne recueilleraient pas au moins l'héritage britannique? Ils risquent donc leur avenir presque à coup sûr, à peu près certains, en tout cas, de réaliser l'unité du monde anglo-saxon à leur bénéfice.

*
* *

Dans l'autre bloc, la Russie jouera sans doute le premier rôle, malgré l'insuffisance de ses ressources techniques que compense la facilité de sa manœuvre. C'est l'État impérialiste par excellence, dont les possibilités d'expansion ne sont limitées ni par les traités qu'il n'a pas signés et qu'il ne vise qu'à démolir, ni par des principes, car Lénine ne lui a légué que des formules d'un machiavélisme absolu.

Sa puissance vient surtout de sa position géographique et du maniement habile de certaines doctrines, les mêmes souvent avec lesquelles l'Europe ne sait plus que se blesser.

La Russie est aujourd'hui le seul État européen qui puisse librement, sans passer par le contrôle des empires maritimes, atteindre le centre politique du monde. Plus même : comme Lenine le disait d'un accent un peu mystérieux : elle

est un « barrage ». De même qu'à l'ouest les Anglo-Saxons, elle tient les clefs de la politique mondiale à l'est de l'Europe.

Pour ouvrir sa fenêtre sur le monde, l'ancienne Russie avait dû artificiellement se tourner vers l'Occident. Sa conversion actuelle vers l'Asie accorde ses intérêts avec ses instincts. Cette coïncidence, pour n'être sans doute que le fait du hasard, n'en est pas moins, en un sens, miraculeuse.

Ce qu'il faut bien voir surtout, c'est ce qu'est devenu le principe des nationalités entre les mains des dictateurs russes : une arme redoutable contre la civilisation européenne. Les Soviets l'ont, en effet, introduit en Asie où ils s'en servent pour affaiblir leurs adversaires occidentaux, en particulier pour menacer la situation de l'Angleterre. Pour eux-mêmes il reste sans péril, car ils l'interprètent comme « le droit pour la classe ouvrière d'établir sa souveraineté sur toutes les autres classes ». Dès qu'une « nation » est libérée de l'impérialisme européen, elle devient en Asie une proie facile pour le pays de Lénine. Dès qu'elle succombe au bolchevisme, elle se transforme, en fait, en annexe de la métropole moscovite. Ainsi, comme l'a dit Radek, exaltant et maîtrisant tour à tour les nationalités, le gouvernement russe joue désormais en Asie « le double rôle de Mazzini et de Metternich ».

C'est, en somme, la présence de la Russie aux côtés du Japon qui rend le prochain conflit du Pacifique si dangereux pour l'Angleterre. État maritime, l'Angleterre devra lutter contre un État continental qui soulèvera contre elle les nationalités, les races et les religions de l'Asie.

Ainsi la guerre probable entre les deux groupes impériaux reste d'issue douteuse. Pourtant, le groupe asiatique semble disposer de chances sérieuses, et la grande victime de ce conflit semble devoir être l'empire britannique, le seul peut-être à jouer son existence dans une lutte qui, pour les autres adversaires, ne sera qu'une lutte pour l'expansion.

Quelle sera, dans ce conflit, l'attitude des nations du continent européen? Les unes semblent avoir leur conduite toute tracée par les événements. Les autres peuvent hésiter et chercher leur voie. Mais à aucune, il ne sera permis de se tromper. La situation subordonnée qu'elles occupent leur impose de voir clair et de choisir juste.

*
* *

Les nations, nous l'avons vu, se distinguent par le fait qu'elles ne peuvent aboutir à la politique mondiale sans l'autorisation des Empires. N'ayant plus de marines puissantes, elles doivent subir le contrôle des Anglo-Saxons ou passer par la Russie qui possède ainsi un moyen de pression essentiel.

Parmi les nations européennes, l'Italie, cependant, occupe une position privilégiée. Elle supporte beaucoup moins que la France le poids du continent. Ne participant pas encore à la politique mondiale, elle subit moins que nous la pression de l'Angleterre. Son unique frontière est munie de défenses naturelles. Elle plonge au centre du monde méditerranéen et semble, dans les deux directions, à pied d'œuvre pour le dominer.

Elle a des besoins d'expansion mais d'une forme particulière. Il lui faut conquérir des territoires de peuplement plutôt que des débouchés économiques. Elle ne conçoit d'autre impérialisme que celui qui vise à la constitution d'une grande Italie. Elle veut avant tout élargir le domaine de sa nationalité. Elle est au fond tout le contraire d'un État impérial. Son expansion sera essentiellement nationale. Où prendra-t-elle le sol qui lui manque? Dans les Balkans, sur la côte dalmate? Elle ne veut pas compliquer sa vie de querelles de minorités ethniques.

Les Balkans ne sont enviables que pour les Balkaniques. Colonisera-t-elle l'Afrique du Nord? Elle rencontrera alors sur son chemin la France et l'Angleterre. Qui donc lui cédera ce qu'elle réclame? L'Angleterre a tout intérêt à négocier un accord acceptable. Si elle a besoin de la France, en effet, pour fixer l'Allemagne en Europe et pour ouvrir aux flottes anglo-saxonnes les bases maritimes de Tahiti et de Saïgon, l'Italie ne lui est pas moins utile pour garantir la liberté de ses communications dans la Méditerranée et aussi pour paralyser la Turquie qui risque de devenir le ciment de la coalition musulmane contre la domination britannique en Asie.

La Méditerranée n'est plus pour l'Angleterrre qu'un moyen. Il lui suffit de tenir les points stratégiques qui jalonnent la route de l'Extrême-Orient. Elle peut aban-

donner le reste. Il lui est même plus facile qu'à la France de satisfaire l'Italie. En effet, notre pays s'est spécialisé dans la colonisation de l'Afrique musulmane de l'ouest. Mais aujourd'hui, en pays musulmans, il faut songer à conserver plutôt qu'à conquérir. Les Italiens ne comprennent-ils pas qu'il est bien tard pour commencer une œuvre dont on aperçoit surtout désormais les difficultés?

L'exemple de l'Espagne doit faire réfléchir les nouveaux colons. En somme, si la France et l'Italie en viennent à négocier, ce ne peut être qu'à propos du bassin oriental de la Méditerranée. La Syrie pourra-t-elle toujours demeurer sous le contrôle français? Notre marine, si amoindrie, ne sera-t-elle pas obligée tôt ou tard de se concentrer à l'ouest du bassin méditerranéen, afin d'assurer encore, au moins en principe, nos communications avec Alger et Tunis?

Ce désistement partiel ne suffirait pas d'ailleurs à ramener l'Italie en Europe. Cet État, lui aussi, n'a que des intérêts limités sur le continent. Il ne peut collaborer à la sécurité française que d'une façon indirecte. Comme l'Angleterre, il ne voit l'Europe qu'à travers ses intérêts mondiaux ou plutôt méditerranéens. « Membre offensé de l'Entente, » la victoire des nationalités l'a laissé irrité plus que satisfait. Il ne croit ni au péril allemand ni au péril russe.

Maintenant que la question autrichienne est résolue, il y a moins de chances qu'autrefois pour que l'Italie s'engage dans une action offensive contre l'Allemagne. C'est encore un des « avantages » de la paix de 1919.

*
* *

L'Allemagne est beaucoup moins libre que l'Italie. Elle n'échappe au contrôle anglais que pour subir le chantage russe. Du moins, elle peut choisir sa voie. Sa position n'est pas si défavorable qu'on le dit quelquefois. Peut-être même est-elle meilleure qu'en 1914. Ses besoins d'expansion sont certains. Elle ne saurait y renoncer quand même elle en aurait l'intention. Chez elle, d'ailleurs, les intérêts matériels et les doctrines s'accordent pour la pousser à l'impérialisme.

Ses démocrates, il est vrai, tendent plutôt à préconiser une expansion nationale. Comme le principe des nationalités ne peut plus aujourd'hui que servir l'Allemagne, ils vou-

draient, en son nom, réaliser les ambitions du pangermanisme. En somme leur politique est plus agressive que celle des conservateurs, car ils visent à ébranler l'Europe dans un avenir plus immédiat.

Il se peut que les bismarckiens se préoccupent plutôt au contraire de réintroduire leur pays dans la politique mondiale. Pour cela, leur faut-il chercher à écraser la France comme en 1914? (C'était alors, selon le mot de Bülow, « le seul moyen de ruiner la prépondérance universelle de l'Angleterre ».) Aujourd'hui, le Reich dispose d'un autre moyen.

Même, pour atteindre le centre politique du monde, une victoire sur la France lui serait désormais de peu d'utilité. Sans flotte de guerre, il demeurerait, malgré tout, à la merci des Anglo-Saxons. Mieux vaut pour lui atteindre l'Asie par la Russie. La ruée vers l'Occident pouvait avoir un sens lorsque l'Allemagne possédait une marine et sentait d'ailleurs derrière elle une Russie hostile. Mais, aujourd'hui qu'elle peut choisir, on a le droit de penser que son choix est fait : l'alliance avec la Russie s'impose à elle comme le procédé le plus pratique. Tous les efforts de l'Angleterre pour empêcher le Reich d'adhérer au bloc asiatique sont sans doute voués à l'insuccès. Il faut bien comprendre en effet la situation particulière de nos voisins de l'Est. Ils ne veulent ni ne peuvent se résigner à un avenir amoindri dans une Europe en décadence. Leur nationalité vigoureuse prétend tenir sa place dans l'intrigue mondiale. Comment ne prendraient-ils pas le chemin le plus court et le moins dangereux? On peut dire qu'ils sont plus favorisés que nous. Passer par l'intermédiaire russe, c'est plus facile et moins risqué, en somme, que passer par l'intermédiaire anglo-saxon. L'alliance germano-russe ne réduira jamais le Reich à une espèce de vassalité. Un pays qui n'a pas une marine puissante ne peut jouer aujourd'hui un rôle mondial qu'à la condition de se faire le second de quelqu'un. Mais l'Allemagne vaincue, grâce à la Russie, souffre moins de sa décadence maritime que la France victorieuse. Ce n'est pas un des moindres paradoxes de la mauvaise paix.

Seulement, l'Allemagne doit, avant tout, prendre contact avec son partenaire russe. Cela, elle ne peut le faire qu'en écrasant la Pologne. Telle est la position essentiellement tragique de notre alliée de l'Est. Elle est la seule barrière

entre le Reich et la politique mondiale. Le jour où Berlin ne redoutera plus l'intervention française, cette barrière sautera.

Ceci explique l'intérêt que les impérialistes accordent parfois outre-Rhin au pacte à cinq. Dans l'esprit de l'Angleterre ce pacte doit retenir le Reich en Europe. Dans l'esprit du Reich, il doit neutraliser l'Europe occidentale et permettre à l'Allemagne de s'ouvrir un chemin vers l'Asie. Répétons-le : c'est l'Angleterre qui serait la plus menacée par la conclusion d'un pacte qui ne garantirait pas l'intégrité de la barrière polonaise.

Il n'est pas impossible même que les bismarckiens qui règnent aujourd'hui à Berlin caressent sincèrement l'espoir d'une entente avec la France. Mais on en voit le sens et le prix.

Oui, si la France consentait à déchirer le traité de Versailles, l'Allemagne aurait sans doute beaucoup moins de raisons de lui faire la guerre qu'en 1914, car la route qui conduit l'Allemagne à la politique mondiale ne passe plus par l'Occident. Restent, il est vrai, les éléments subjectifs, les haines accumulées contre nous. Suffiraient-elles à faire dévier le Reich de sa ligne de conduite la plus logique, si notre pays abandonnait la Pologne?

A vrai dire, l'Allemagne nous ignorerait plus qu'elle ne collaborerait avec nous. « Nous aspirons à tourner le dos à l'Europe, » écrit l'essayiste Alfons Paquet. « La France a tort de s'imaginer que nous ne songeons qu'à elle. Au fond, l'enjeu, du côté de l'Occident, est bien médiocre. Vaudrait-il même la peine de faire descendre une fois de plus nos armées sur Paris? »

Il est bien certain que chez nous quelques personnes ne reculeraient pas devant une aumône aussi dédaigneuse. Mais quand la France aurait obtenu ce repos, assez semblable au néant, tout serait-il enfin résolu? Est-ce que « la paix véritable », dont on nous parle tant, ne serait plus désormais conciliable avec la dignité de notre pays? Et n'y a-t-il pas pour la France d'autres moyens de l'obtenir, que de se résigner à déchoir?

*
* *

Depuis 1918, la France a presque toujours négligé les méthodes réellement efficaces. Elle occupe, il est vrai, une

position particulière dans le monde. Elle n'a pas à résoudre, comme les empires ou même comme l'Allemagne, un problème d'hégémonie. A cause même du déséquilibre qui a suivi la victoire des nationalités, elle s'imagine souvent que sa politique doit se borner à lui donner la sécurité.

Mais comment parvenir à cette sécurité?

Par des institutions juridiques? Nos instincts nous inclinent à élargir sans cesse le domaine de la loi. Nous considérons volontiers les États comme des individus. Nous en faisons des « sujets de droit ». Erreur psychologique trop évidente. Qu'y a-t-il de commun entre un individu et une nation? Ni leurs réflexes, ni leurs aspirations, ni leurs intérêts ne sont identiques. C'est déjà vrai lorsqu'il s'agit d'une nation comme la France, fondée sur la conscience d'une solidarité amicale. Ce l'est bien davantage quand il s'agit de grands empires dominés par des nécessités économiques.

En vérité, la France, parce qu'elle est peut-être le seul des grands pays à ne pas avoir de réels besoins d'expansion, distingue de plus en plus mal quels sont les ressorts véritables des conflits, les causes exactes des guerres. Elle s'égare dans les considérations morales. Pour elle, la guerre peut être évitée si on remplace au gouvernement les méchants par les bons, c'est-à-dire par les démocrates. Telles sont les idées sommaires d'un peuple qui n'est pas moins intelligent que beaucoup d'autres.

S'il s'agit simplement de juguler l'esprit du mal, il est possible que les institutions juridiques soient suffisantes. Mais, en réalité, les forces qui provoqueront les prochains conflits relèvent de la mécanique et non de la morale. L'Allemagne et le Japon ont dès maintenant 20 millions d'habitants de trop que les tribunaux d'arbitrage sont parfaitement incapables de nourrir. L'Angleterre compte d'innombrables chômeurs qui exigent l'ouverture de nouveaux débouchés. La Russie déborde comme un grand fleuve. Les guerres futures auront de plus en plus l'aspect des grandes invasions. S'imaginer qu'un barrage juridique contiendra ces forces naturelles une fois qu'elles seront mises en mouvement, c'est pousser jusqu'au ridicule l'incompréhension de son époque.

La paix est quelque chose de relatif qui s'obtient par des règlements politiques s'appliquant à des problèmes bien définis et valables pour un temps limité. A vouloir la chercher

dans l'absolu, la France risque fort de ne l'atteindre jamais. Ne lui suffit-il pas de l'avoir déjà manquée en 1918 pour ne s'être pas contentée alors de songer à son avenir?

Peut-elle, d'autre part, faire confiance au désarmement?

Le désarmement a été tenté plus d'une fois au cours de l'histoire. Il n'a jamais empêché la guerre d'éclater. En fait, il ne vise jamais à assurer la paix, mais à obtenir certains résultats politiques. On désarme le plus souvent contre quelqu'un, à peu près de la même manière qu'on armerait contre lui. A Washington, la France et le Japon firent les frais de l'expérience. N'étaient-ce pas en effet les deux États que les empires anglo-saxons avaient besoin d'affaiblir afin d'établir leur domination en Europe comme dans le Pacifique? Ainsi certains pays ont pris l'habitude de diminuer, avant la guerre même, la puissance de leurs adversaires. On peut dire que le désarmement n'est qu'une première victoire remportée sur un ennemi probable, qu'il est non un acte de paix mais un acte de guerre.

La France, visant par position non pas l'hégémonie mais l'équilibre, ses armements sont en réalité la garantie véritable de la paix européenne.

Reste le grand recours à la Société des Nations. C'est par cet organisme qu'on cherche à endormir depuis six ans la vigilance de notre pays. La Société des Nations n'offrait quelque intérêt pratique que si elle avait été destinée à maintenir le *statu quo*. Il eût fallu pour cela qu'elle fût simplement une coalition des vainqueurs renouvelée de la Sainte-Alliance. Sans quoi, ses inconvénients sont plus grands que ses avantages.

Poussée d'ailleurs à son extrême logique, elle vise à diminuer la souveraineté des États, par conséquent à détruire les bases mêmes de l'ordre européen. C'est précisément d'une crise de souveraineté que souffre le continent. Un peu partout le pouvoir central se voit contesté, soit par les minorités ethniques, soit par les séparatistes sociaux.

Amoindrir la souveraineté de l'État à l'extérieur, c'est achever de la détruire à l'intérieur. C'est aider au désordre sans obtenir aucun résultat réellement efficace. Nos jacobins, si jaloux de leur autorité, seraient au fond les premiers à en convenir.

Chacun admet, en somme, que la France doit jouer avant tout un rôle conservateur. Mais peut-elle conserver

vraiment sans renoncer à ses doctrines révolutionnaires? Il faut bien le dire : sa position intellectuelle est encore plus faible que sa situation matérielle. Il est malheureux que sa démocratie cherche passionnément à justifier son inertie à l'heure même où, en Allemagne, la démocratie se met à la tête des irrédentismes germaniques.

En vérité, un grand pas serait fait si nous reconnaissions que notre sécurité ne peut être assurée que par des moyens politiques.

*
* *

Mais quels sont ces moyens politiques? Ne sont-ils pas déjà singulièrement réduits? La France, désormais sans marine, ne peut avoir une politique mondiale qu'avec le consentement et sous le contrôle des empires anglo-saxons. Elle ne peut pas choisir comme l'Allemagne entre deux directions. Ne communiquant avec le monde que par la mer, elle est à la merci des empires qui dominent les océans.

Sans doute, il ne s'agit pas de conclure que la France doit renoncer définitivement à toute politique mondiale. Nation coloniale, il ne lui est pas permis de se désintéresser de ses possessions lointaines.

Mais il faut bien convenir, malgré tout, qu'actuellement pratiquer une politique mondiale, c'est pour la France aliéner une partie de son indépendance.

Rien ne serait donc plus imprudent que de vouloir acheter notre sécurité en Europe par notre participation à l'intrigue universelle.

Nous en sommes là, en effet, que l'Angleterre, qui redoutait autrefois notre intervention dans le monde, la recherche aujourd'hui, et même en fait la condition de son concours. En 1839, M. Thiers essayait de démontrer que l'alliance franco-britannique était possible, parce qu'à l'intérieur, « la France représentait la révolution modérée » et parce que sa politique extérieure n'était plus ni maritime ni coloniale : « L'esprit de notre pays a changé. Tout le monde sait que notre grandeur véritable est sur le continent, » déclarait-il à la grande indignation du démocrate Louis Blanc, qui jugeait cette attitude « humble et honteuse ».

Aujourd'hui, pour mériter l'amitié anglaise, il faut suivre nos voisins d'outre-Manche sur les chemins lointains de l'aventure orientale. N'est-ce pas la preuve qu'hors d'Eu-

rope nous ne pouvons plus actuellement que jouer le rôle de « second » plus ou moins brillant?

C'est donc bien en cela surtout que consiste le danger des pactes de garantie que l'on nous offre depuis quelque temps. Ou bien, ils nous imposeraient — point de vue anglais — de retenir l'Allemagne en Europe, ou bien — point de vue allemand — de nous désintéresser de la barrière polonaise. Enfin, ils nous imposeraient l'obligation d'adhérer au bloc anglo-saxon. Une telle adhésion ne limiterait pas seulement notre autonomie politique, elle nous précipiterait en outre dans le danger que nous aurions cru éviter. L'alliance anglo-saxonne attire la foudre au lieu de l'éloigner.

Que la guerre mondiale éclate en effet, le théâtre des opérations décisives ne sera plus en Europe mais en Asie. C'est donc là-bas que les États-Unis, que l'Angleterre, inquiète pour les Indes, porteraient le gros de leurs forces. La guerre du Pacifique absorberait les ressources de nos alliés. Que vaudrait alors leur garantie? Sans doute notre participation au conflit lointain serait médiocre. On ne nous demanderait que d'ouvrir nos ports de l'océan Indien et du Pacifique aux flottes de nos associés. Mais, en Europe, nous nous trouverions dans la situation d'une puissance continentale ayant pour alliés des États surtout maritimes et des ennemis surtout continentaux. L'Allemagne et la Russie nous prendraient comme otage. La guerre européenne deviendrait plus pénible du fait même de sa simultanéité avec la guerre mondiale. Nous aurions à supporter le choc de la presque totalité des forces terrestres du bloc asiatique.

En vérité, la France commettrait une faute si elle faisait dépendre sa sécurité en Europe de sa participation à la politique mondiale. Il serait sage, au contraire, de ne songer à élargir notre horizon politique qu'après que notre sécurité continentale sera assurée. « Je veux que la France soit présente partout dans le monde, » disait à peu près M. Caillaux dans un discours récent. Il y a peu de tableaux plus lamentables dans l'histoire que celui de notre démocratie séduite par tous les mirages de la fausse tranquillité, et s'imaginant que, pour obtenir la paix, il lui faut courir le monde à la solde de l'Empire britannique.

*
* *

Certes, nous pourrions acquérir une tranquillité plus ou moins longue par notre complet désistement en Europe. Si nous déchirions le traité, si nous abandonnions la Pologne, il se pourrait que l'Allemagne se désintéressât de nous pour un temps. Elle nous laisserait en repos dans la mesure où nous lui permettrions d'atteindre, à travers la Pologne écrasée, les grands chemins de la politique mondiale. Cette solution paresseuse n'a pas fini peut-être de tenter notre démocratie toujours désireuse du moindre effort. Il faudra prendre garde qu'elle ne devienne, tôt ou tard, l'enjeu d'une consultation électorale. Que signifient déjà les paroles d'un pacifiste allemand fort connu : « Vous voulez la paix? écrit-il. Vous l'aurez. Nous ne demandons qu'à courir l'aventure hors d'Europe. » Un jour, de telles propositions ne trouveront-elles pas chez nous quelque écho?

N'hésitons pas à le reconnaître d'ailleurs : le repos complet que nous souhaitons ne nous sera accordé qu'au prix d'une pareille abdication. En dehors de ce désistement, la sécurité absolue est impossible. La paix de Versailles a conservé à l'Allemagne toute sa force, mais, par contre, l'a cernée dans des cadres trop étroits, sans même prévoir cette soupape de sûreté que serait, par exemple, la possibilité d'une expansion coloniale. Tel qu'il est rédigé, le traité voudrait une Allemagne faible, divisée. Fatalement, le Reich unitaire foncera un jour sur les barrières assez frêles dont on l'a entouré. L'absorption de ses terres irrédimées ne le contentera pas. Sa politique ne peut être qu'une politique d'hégémonie universelle. Il tentera donc d'atteindre, à tout prix, le continent où se livrera désormais la lutte pour la domination mondiale.

L'Europe, et en particulier l'Angleterre, pensent-elles que nous continuerons longtemps encore à défendre, seuls, des intérêts qui sont plus les leurs que les nôtres?

Puisse l'Angleterre reconnaître à temps que la paix du monde repose sur la solidité de la barrière polonaise, et que défendre Varsovie ce n'est pas en réalité servir uniquement les projets de la politique française.

Mais si le gouvernement de Londres persistait à suspecter nos intentions sur le continent, et à entraver le développement de notre activité militaire et diplomatique, nous

en arriverions bientôt à ne plus pouvoir remplir nos obligations en Europe. Nous renoncerions fatalement à protéger la Pologne. Par là, nous libérerions l'Allemagne qui échapperait désormais à tout contrôle britannique. Nous perdrions, il est vrai, notre rang de grande puissance, mais l'Angleterre perdrait plus que nous. Son empire aurait à combattre un adversaire redoutable, et capable de le frapper aux points les plus sensibles de son organisme, tandis que cet adversaire lui-même deviendrait à peu près invulnérable.

La sécurité de la France et celle de l'empire britannique sont donc étroitement solidaires et on ne peut assurer l'une sans assurer l'autre.

Cette double sécurité ne peut être obtenue que par l'accord ou plutôt par la collaboration des deux puissances dont la position est également conservatrice.

Mais collaboration ne signifie point confusion des moyens et des buts. L'effort parallèle des deux États ne sera fécond que s'il s'exerce dans les domaines respectifs où il peut vraiment être efficace. Que l'Angleterre consolide sa situation mondiale. Qu'elle ne redoute pas, par contre, notre accroissement de prestige et d'influence en Europe. Qu'elle cesse de vouloir nous entraîner hors du continent, car à ce jeu nous n'aliénerions pas seulement notre indépendance, nous deviendrions aussi incapables d'apporter un concours décisif à notre alliée.

On devrait donc comprendre à Londres que la France a surtout une valeur européenne, qu'elle ne peut jouer un rôle important qu'en Europe. Mais on devrait éviter aussi de redouter notre puissance continentale, beaucoup moins dangereuse encore pour l'Angleterre qu'elle ne l'était au temps de Louis Blanc et de M. Thiers. C'est grâce à elle, au contraire, que nous pouvons servir avec efficacité la politique britannique.

L'union cessera d'être stérile lorsqu'elle sera fondée sur les tendances naturelles des deux nations.

La France et l'Angleterre ne rempliront leur tâche que si elles favorisent réciproquement leur puissance et leur prestige, aux lieux mêmes où tout les destine à agir, l'une sur les mers, l'autre sur le continent.

Au lieu de suspecter notre activité en Europe, l'Angleterre devrait donc faciliter notre œuvre d'organisation militaire et diplomatique, puisque, de l'équilibre européen

indispensable à la nation française, dépend l'équilibre mondial indispensable à l'empire britannique.

Défendre la Pologne, c'est défendre l'Inde. Monter la garde autour de la barrière élevée par le traité de Versailles, c'est collaborer à la politique mondiale de l'Angleterre. De notre puissance sur le continent dépend donc la puissance de l'Angleterre dans le monde. Et nous ne pourrons participer à cette défense des intérêts anglais que si notre faction sur le Rhin ne nous absorbe pas complètement, donc si l'armée anglaise la partage avec nous.

Il serait vain de chercher d'autres bases à la double sécurité de la Grande-Bretagne et de la France.

Dès maintenant, il est trop évident que l'attitude du gouvernement de Londres déterminera notre politique et l'orientera, soit vers la faiblesse, soit vers la fermeté.

Nous n'échapperons à la tentative du moindre effort, aux solutions paresseuses rendues désormais plus séduisantes par des considérations de politique intérieure, que si l'Angleterre nous permet de jouer en Europe le rôle qui nous revient, si elle comprend enfin que son avenir dépend de notre action continentale au moins autant que notre sécurité dépend de son bon vouloir.

L'accord nécessaire des deux grands États, fondé sur un échange de services, ne peut donc être conclu qu'en dehors de toute pensée avouée ou sournoise de vassalité.

Et pour achever de se convaincre de la nécessité de leur prompte clairvoyance, les hommes d'État britanniques n'auront qu'à regarder qui gouverne à Berlin et qui tient la barre à Paris. Qu'ils considèrent que la *Germania*, l'organe catholique, inaugure une chronique pour le rapprochement franco-allemand, c'est-à-dire pour la « libération » de l'Allemagne. Quand un État ne peut trouver, en effet, auprès de ses alliés la confiance qu'il mérite, et lorsqu'une sécurité apparente lui est offerte par de nouvelles combinaisons, les « renversements d'alliances » les plus fâcheux ne sont pas impossibles.

L'Angleterre aura peut-être bientôt à nous sauver de nous-mêmes. Est-il sûr qu'elle se rende compte de l'urgence du péril, et, surtout, qu'elle aperçoive nettement les vrais moyens d'y parer?

PIERRE LAFUE.

Anne en sabots

I

— Est-ce encore loin d'ici, ce château des Loges? demandai-je au chauffeur.

— A quinze kilomètres, monsieur, me répondit-il, et la route est mauvaise.

Je ne pouvais donc plus espérer d'être chez ma cousine de Kerrhelec avant la nuit. A cette heure, elle ne devait plus m'attendre. L'enterrement de mon cousin avait eu lieu dans la matinée, selon le télégramme que j'avais reçu la veille, à Paris. Elle croyait que sa dépêche ne m'avait pas touché, ou peut-être que je n'avais pas voulu faire un aussi long voyage pour rendre les derniers devoirs à son mari.

Cette pensée m'était pénible. Je gardais, à Daniel de Kerrhelec, une amitié qui datait de mon enfance. Il avait été le compagnon de mes jeux, le confident de mes rêveries. Sa mort soudaine m'avait remis en l'esprit les meilleurs souvenirs de notre quinzième année, et je donnais à ce beau temps trop de tendresse pour ne pas tenir à honneur de conduire en terre celui qui en avait partagé les espoirs avec moi.

Mais tout avait conspiré pour m'empêcher d'être présent à la cérémonie. Le rapide avait eu, en pleine campagne, à l'aube, un accident de machine. Le petit train de Rosporden était parti depuis longtemps quand nous arrivâmes dans cette gare. Il m'avait fallu y passer une partie de la journée dans l'espérance d'un nouveau départ. Et j'avais atteint Rostrenen le soir à huit heures.

C'était, heureusement, en juillet. Le ciel était encore clair quand je descendis à la station où je trouvai une auto, plus vieille d'aspect qu'une diligence, qui faisait la tournée des villages égaillés dans les landes pour y ramener les paysans. Seul, je poussais jusqu'à l'extrême pointe du parcours. Nous laissâmes ainsi à l'entrée des chemins creux ou au seuil des maisons grises, l'un après l'autre les voyageurs, et quand il n'y eut plus, dans la voiture, que le chauffeur et moi, je m'installai près de mon conducteur et tâchai de recueillir quelques détails sur les événements des Loges.

Le bonhomme était peu loquace. Son moteur toussotant le rendait soucieux. Et le chemin que nous suivions, étant tout en détours, l'obligeait à une grande attention pour éviter les rencontres possibles ou les chocs qui eussent cassé en deux son véhicule. Pourtant, en phrases brèves, il m'apprit que M. de Kerrhelec s'était alité trois jours avant son décès, qu'il avait craché le sang et qu'il s'était affaibli jusqu'à mourir.

— Un mal de poitrine, quoi ! Sa dame a demandé un médecin de Quimper qui n'a pas pu venir. Et, les Loges, c'est loin de tout... Il aurait fallu de la glace, paraît-il...

— Vous le connaissiez, M. de Kerrhelec?

— Oui... un peu... Il avait pris ma voiture, il y a un mois, pour aller à Scaër... C'était un savant ! Et jeune encore... Quarante-cinq ans !

Franchement, mais sans affectation, l'homme m'interrogea à son tour.

— C'était votre parent?

— Mon cousin...

— Vous ne veniez pas souvent ici? Je ne vous ai jamais conduit au château et voilà tantôt six ans que je fais le service.

— C'est vrai. Mais ma cousine venait quelquefois à Paris.

— Oh ! une ou deux fois l'an... maximum... Quand elle allait voir sa fille sans doute, à Rennes, chez les sœurs.

— En effet. Naturellement, elle est revenue?

— Sa demoiselle? Oh ! oui, depuis trois mois déjà. Elle est bien savante aussi. Et le garçon est avec elle. Bien sûr qu'ils vont rester avec leur mère maintenant.

— Bien sûr...

Nous avions atteint, non sans mal, le haut d'une côte. Je soulevai la bâche qui nous abritait, pour tenter de reconnaître un paysage que je n'avais pas vu depuis vingt ans, à l'époque du mariage de Daniel.

J'avais conservé, des collines de genêts et de ronces, des monts

d'Arré où les haies boisées limitent des champs si étroits qu'on se croit toujours en forêt, une image plutôt sombre.

Or, était-ce la douceur du ciel dont aucun nuage ne voilait l'azur ces grandes digitales qui brodaient sur les talus des dessins mauves le chant des oiseaux dans les boqueteaux épars, ou encore les mulons de foin qui jaunissaient l'horizon de leurs cloches pâles, je ne sais, mais il me semblait que, ce soir, la nature apportait à ma tristesse une consolation imprévue. Là, comme ailleurs, l'été avait touché la terre de sa grâce. Le crépuscule ni ma mélancolie ne pouvaient rien contre cette joie des choses. Les ronces et les genêts eux-mêmes pavoisaient les collines d'un vert éclatant.

— Vous avez de la chance, me dit le chauffeur, qui avait deviné ma surprise. Hier il a plu jusqu'à midi... Maintenant, le ciel est dégagé, si ça pouvait être du bon temps pour quelques jours!... On en aurait bien besoin.

Il parla des récoltes et des travaux des champs. Je l'écoutais à peine. J'essayais, au bourdonnement de ses propos, de reconstituer le château de Kerrhelec, d'imaginer, dans la grande demeure privée de son maître, ma cousine et ses deux enfants. Je la savais capable de gérer ses biens, car, depuis longtemps, m'avait-elle dit, Daniel lui avait abandonné ces soins de leur vie commune; mes souvenirs pourtant n'étaient pas assez précis pour que je pusse préjuger des soucis que son fils et sa fille ajouteraient à ses préoccupations matérielles. Quel était leur caractère? Comment étaient-ils revenus, lui du collège, elle du couvent? J'eusse volontiers tâté discrètement là-dessus l'opinion de mon conducteur, s'il ne m'avait touché l'épaule, pour me désigner ensuite, du doigt, à mi-flanc d'un coteau, une longue bâtisse blanche au milieu d'une châtaigneraie, et pour me dire en même temps :

— Voici les Loges, monsieur.

C'était bien cette silhouette basse qui était restée dans ma mémoire.

L'homme continua :

— Je ne peux pas vous conduire jusqu'à la porte. Ma voiture est trop lourde et abîme le chemin. Mais je vais vous amener tout près, et je cornerai pour qu'on vienne à votre rencontre.

En quelques tours de roue nous fûmes devant un chemin creux. L'auto s'arrêta. Le conducteur donna de sa trompe, et, ayant payé le prix de mon voyage, ma valise à la main, je me dirigeai, sous une voûte feuillue, vers l'habitation.

Un chien aboya et réveilla, dans une ferme voisine, d'autres abois.

J'entendis des pas qui s'approchaient. Enfin, une vieille servante qui portait une coiffe plate vint au-devant de moi.

— Vous êtes le cousin de Madame, sans doute? me demanda-t-elle.

— Oui...

— On ne vous espérait plus... Mais quand nous avons aperçu l'auto qui ralentissait sur la route, Madame a bien pensé que c'était Monsieur...

Elle prit mon bagage, et tout en trottinant à mon côté, elle gémit :

— Ah ! monsieur, quel malheur ! Un si brave homme et si doux ! Tout le monde ici aimait M. Daniel. L'église était pleine. Il y avait des gens dehors... Jamais on n'avait vu ça... Il en était venu de partout... Et Madame ! Elle a bien changé !

Mais déjà nous étions arrivés dans une grande allée qui tournait autour d'une pelouse, et sur le seuil de la porte du château gris et violet dans le couchant, ma cousine me tendait les bras.

Je l'embrassai, sans lui rien dire. Ma vue, mon étreinte, firent jaillir ses larmes. La tête sur mon épaule, elle pleura :

— Mon pauvre Daniel !

Et une telle émotion me saisit moi-même à la gorge, qu'aucun mot ne me vint pour répondre à ses sanglots

II

Il me parut, tout de suite, que la sollicitude de la vieille servante avait exagéré le changement physique de ma cousine. Certes, elle était très abattue, et les veillées auprès du moribond, la cérémonie du matin, les souvenirs ressuscités par ma présence, avaient marqué leurs fatigues et leurs angoisses sur son visage

Sous la clarté de la lumière électrique, qui pourchassait l'ombre de poutre en poutre au plafond de la salle à manger, les yeux de Thérèse de Kerrhelec étaient peut-être plus pâles ; ses traits, d'ordinaire fort nets, dégageant bien le nez droit, le menton mince, semblaient alourdis et tombants.

Mais, à table, dans son fauteuil, à la place accoutumée, devant la place vide du mort, le corps restait droit, les gestes vifs, presque masculins, et quand Thérèse parlait, elle exprimait avec précision des pensées que le chagrin n'avait point affaiblies.

Elle avait voulu, malgré mes protestations, que je prisse un léger repas, et, pendant que je me réconfortais, elle me racontait les

derniers instants de Daniel. Elle me dit qu'il était souffrant depuis des mois. Elle ne m'avait pas écrit parce qu'elle croyait que le malaise était passager et que le médecin du bourg l'avait trop longtemps entretenue dans cette illusion.

A la vérité, Daniel, qui ne sortait jamais, vivant des journées entières dans son cabinet de travail, avait, à la fin de janvier, commis l'imprudence d'aller à quinze kilomètres des Loges, au chef-lieu de canton, afin de chercher à la mairie un document important pour ses travaux historiques. Il comptait revenir en voiture, mais il avait dû faire la route à pied, de nouveau. Il neigeait. Le malheureux avait pris froid ; il avait eu, comme on dit, le sang glacé. Il ne s'était jamais remis.

— Vous le connaissiez bien... Il était silencieux, discret, ne se plaignant pas. Dès qu'il voyait mon inquiétude, il m'affirmait qu'il allait mieux. A Pâques, pourtant, quand les enfants durent rejoindre leur pensionnat, il me pria de les garder ici. Et comme je lui faisais remarquer que ces vacances prolongées nuiraient certainement à leurs études : « Tant pis, me répondit-il, mais je ne veux pas que tu restes seule. » Pourquoi, mon Dieu, cette phrase ne m'émut-elle pas davantage? J'aurais dû alors appeler le spécialiste de Saint-Brieuc. Quand je m'y suis décidée, il n'était plus temps, la phtisie l'emportait...

Elle se tut, pendant un instant, évoquant, sans doute, les dernières heures d'une affreuse agonie.

Daniel s'était vu mourir. Il avait recommandé qu'on gardât tous ses papiers qui résumaient quinze années d'études sur les guerres de la Chouannerie, pour sa fille.

Je ne pus retenir mon étonnement.

— Pour Anne?

— Oui. Il me l'a répété plus de vingt fois. C'était sa préférée. Tanneguy était trop turbulent, trop sportif, pour mon pauvre Daniel. Et il m'a fait jurer, quelques heures avant sa mort, que je ne me séparerais plus d'Anne avant son mariage. Il y a longtemps que vous n'avez vu cette petite, je crois?

— Plus de dix ans. Quand elle est venue avec vous à Paris, Tanneguy n'était pas encore né.

— En effet... Je m'excuse de ne pas vous les présenter ce soir, mais tous les deux étaient si las, si recrus d'émotions que je les ai envoyés de très bonne heure dans leur chambre. Vous verrez Anne demain matin. Et puisque, mon cousin, vous n'avez pas oublié Daniel, ni les siens, je serais heureuse que vous me donniez quelques conseils pour l'éducation de ces enfants quand vous les con-

naîtrez un peu. Rien ne vous rappelle en ce moment à Paris, je suppose..

Je n'eusse pas, de moi-même, proposé de faire au château un long séjour, mais Thérèse mit tant d'insistance à me prier de ne pas m'éloigner trop tôt de son foyer, que j'eûsse cru manquer à une amitié fraternelle en lui refusant de demeurer aux Loges pendant quelques semaines. Je ne lui sacrifiais, d'ailleurs, que de futiles plaisirs. Mon acquiescement la mit en confiance. Elle m'ouvrit plus large son cœur.

J'avais terminé mon léger repas; la vieille servante qui était venue à ma rencontre avait, sans qu'on l'entendît, desservi la table. Bien qu'il ne fît pas froid et que la haute cheminée parût plutôt de parade, nous nous étions rapprochés d'elle, en même temps, Thérèse et moi, pour mieux nous sentir l'un près de l'autre, et parler de la « maison », là où la famille avait l'habitude de s'en entretenir.

— Anne, me dit-elle, est donc ici depuis trois mois. Nous l'avions confiée — ou plus précisément, je l'avais confiée — aux sœurs de Rennes parce qu'elle ne travaillait pas assez chez nous. L'abbé qui avait « commencé » Tanneguy n'avait aucune autorité sur elle, et, surtout, Daniel la gardait trop auprès de lui. On peut dire qu'elle a été élevée sur ses genoux. Il ne passait pas de jours qu'il ne lui racontât quelque histoire, qu'il ne la tînt, quand elle fut en âge de comprendre, au courant de ses travaux.

— Et il avait, fis-je, une imagination souvent sans mesure... Il savait si bien rendre réelles ses divagations les plus romanesques.

— Il a légué ce don à sa fille, mon cousin. Elle tient de lui la passion de ce qu'elle imagine et le mépris de ce qu'elle voit. Si je n'avais pas dû m'occuper chaque jour du ménage, de nos terres, de nos fermiers, aller sur les marchés et les foires, j'eusse perdu en les écoutant, son père et elle, le sentiment de nos besoins. Je vous assure qu'au sortir de l'hiver, toujours très rude dans nos régions, et durant lequel j'étais contrainte de rester au milieu d'eux, je m'étonnais en ouvrant ma porte qu'il y eût du soleil et que mon petit monde familier existât encore.

Cependant, voyez ce que j'ai fait dans cette demeure! J'en ai chassé les vieilles lampes, j'ai installé le chauffage central, j'ai amené l'eau; j'ai voulu du confort, même des meubles modernes, dans les pièces où j'avais l'habitude de me tenir. Moins par goût, souvent, que pour effrayer les fantômes.

— Et Daniel? Que pensait-il de ces audaces?

— Il ne protestait pas. Il n'y attachait point d'importance. Et

pourvu que je fusse satisfaite... C'était ce qui me désespérait, cette indifférence : « Je suis heureux, me disait-il, que vous soyez de votre temps, ma chère Thérèse, car sans vous, sans votre activité, sans votre appétit de mouvement, je ne serais plus d'aucune époque, depuis longtemps. Je suis un père bénédictin. Vous êtes le frère qui ne perd pas le contact avec la vie. Car, si pure que soit la prière, il faut qu'elle se nourrisse. »

Je me reproche, aujourd'hui qu'il n'est plus, d'avoir peut-être gâté ses joies les plus secrètes. Mais que voulez-vous? Mon père était marin. Ma mère, deux jours avant de mourir, réclamait qu'on lui mît une pointe de rouge aux joues pour que Dieu ne s'écriât pas : « Ah ! la vilaine ! » quand elle arriverait au paradis... Et puis d'être, d'avril à novembre, parmi les paysans, les animaux, tout près du sol, cela fouette le sang. Pour moi, le rêve est au ciel !

Elle s'échauffait, tout en parlant. Sa voix, par saccades, montait et sombrait selon les nuances de son exaltation. Thérèse se leva, brusquement. Elle marcha dans la salle d'un pas lourd et poursuivit :

— Et la discipline du couvent n'a rien pu, pendant deux années, contre l'imagination déréglée de ma fille. Au contraire, je crois que les exercices religieux ont offert à son esprit une source nouvelle où elle puise pour sa soif d'illusions une eau fraîche. Elle mêle du mysticisme à ce romanesque paternel dont vous parliez tout à l'heure. Elle a bientôt dix-sept ans. Je craindrais qu'elle ne voulût prendre le voile, si le souvenir de son père ne la retenait ici. Et encore ! Elle a, durant la maladie de Daniel, ses derniers instants, ces moments si douloureux des veillées, de l'enterrement, montré un tel courage, une telle résignation, que je suis sûre qu'elle se séparerait de moi, sans pleurer. Mais...

Elle n'acheva pas. La servante était entrée dans la pièce et nous regardait silencieusement Puis, comme Thérèse se taisait, elle demanda :

— Madame, le jardinier voudrait savoir s'il doit réparer tout de suite le portique de gymnastique pour M. Tanneguy?

— Oui, Catherine.

— Et s'il doit atteler demain pour la foire de Saint-Gildas?

— Oui, je partirai à huit heures. Je dois aller chez le notaire.

— Alors... Madame ferait bien peut-être de se reposer. Il est dix heures, et après une journée pareille...

Je me levai à mon tour, et j'insistai :

— C'est vrai, ma cousine. Et je m'excuse de vous avoir retenue aussi longtemps, un tel soir.

— Il m'a semblé, me répondit-elle, que mon cher Daniel nous écoutait. Et n'êtes-vous pas le seul à qui je puisse encore parler de lui et des siens, franchement, puisque, avec moi et malgré la séparation, vous êtes celui qui l'avez le mieux aimé, comme il voulait qu'on l'aimât.

Nous nous embrassâmes. Elle disparut dans l'ombre d'un couloir. La servante resta auprès de moi et me dit :

— Si Monsieur veut bien me suivre, je vais le conduire à sa chambre.

Nous montâmes deux étages d'un escalier miroitant, et je me trouvai dans une grande pièce aux murs tendus d'une cretonne claire. Son arrangement, ses bibelots, ses petites lampes aux abat-jour roses évoquaient plutôt la villa des plages qu'un manoir breton. Thérèse de Kerrhelec avait su « effrayer les fantômes » par la gaieté.

Catherine prit congé. J'ouvris ma fenêtre. J'éteignis mes lumières pour mieux jouir du paysage nocturne. Et de cet observatoire comme de l'auto cahotante de Rostrenen, j'eus la vision, dans la nuit encore teintée de jour, d'un très paisible horizon.

En face de moi, la châtaigneraie entr'ouverte pour me laisser admirer une plaine fauchée ; plus loin, une colline dont le sommet portait une chapelle ; à côté, un calvaire qui posait son signe noir sur l'émeraude du ciel. Aucun bruit dans les champs endormis que ceux qui se confondaient avec les frôlements de la brise dans les arbres.

Je rêvai là, pendant un long moment, somnolant de fatigue, et ne me décidai à pousser mes volets que lorsque s'avancèrent sournoisement, sur la plaine, les vagues cotonneuses de la brume des nuits.

III

Quand je descendis, le lendemain matin, j'eusse voulu saluer ma cousine avant son départ pour Saint-Gildas. Mais, ma montre s'étant arrêtée, j'avais dormi beaucoup plus longtemps que je n'avais cru, de sorte que j'appris, de Catherine, que Thérèse avait quitté la maison depuis une heure déjà et qu'elle n'y reviendrait pas avant le soir.

Je bus, dans la cuisine, un bol de lait, et n'osant pas demander à une servante si Anne était visible, je me proposai de faire quelques pas autour de la maison, et d'aller ensuite au cimetière sur la tombe de Daniel.

C'était alors l'époque de la fenaison et tous les serviteurs du château étaient aux champs. La seule personne que je rencontrai, après quelques minutes de promenade, fut Tanneguy. Il m'apparut, près d'un châtaignier, sous l'aspect d'un hérisson, si je puis dire. Il était à genoux dans l'herbe ; son dos, ses jambes et sa tête ne faisaient qu'une boule remuante à mes pieds.

Il se redressa quand il m'entendit, se retourna et vint à moi :

— Bonjour ! mon cousin.

— Bonjour ! Tanneguy.

— Vous avez bien dormi?

— Merci.

— Je cherche une boîte que j'ai laissée là, avant-hier... Vous êtes ici depuis longtemps?

— Depuis hier soir.

— Ah ! Vous avez vu maman?

— Oui. Où est ta sœur?

— Ma sœur? Je ne sais pas, me répondit-il. D'ailleurs, on ne sait jamais... A tout à l'heure, mon cousin !

Et sans autres politesses, il se remit en boule sur l'herbe. Il devait avoir huit ans ; hâlé de peau, sec, vif comme sa mère, des cheveux en broussaille sur un front bossué, des regards gris, enfoncés et perçants, une trépidation incessante des jambes, des mains, des bras, en quête de coups à donner, d'insectes à écraser, de bêtes à frapper, tel il venait de m'apparaître pendant notre brève présentation. Je me souvenais d'un bambin sur les bras de Thérèse, dans mon salon de Paris, et je découvrais sous un arbre ce petit boulet de canon.

Comment donc serait Anne que je voyais encore, gamine blonde, accrochée à la jupe maternelle, avec des frayeurs d'oiseau? J'y pensais obstinément, en poursuivant ma route.

On aime d'imaginer ainsi — dût la présence effacer le dessin qu'on en avait fait — le visage de celui ou de celle qui est le génie d'une demeure. On établit des correspondances entre ce qu'on voit et ce qu'on devine ; le ciel donne la couleur des yeux ; les bruits familiers, le son de la voix ; les arbres, la structure du corps ; les pierres et l'horizon, ces reflets par quoi se font saisir les nuances de l'âme.

Et depuis la conversation que j'avais eue, la veille, avec Thérèse, il était évident qu'Anne avait recueilli, de son père, l'héritage spirituel des Loges.

Or, ce que j'apercevais du domaine ne pouvait m'évoquer qu'une charmante image de jeune fille. Ma cousine, habituée aux mœurs

paysannes, ayant elle-même une force de vie rayonnante, trouvant son double fidèle dans son garçon batailleur, devait s'alarmer, à tort, des songeries, des inquiétudes, des élans d'une adolescente qui ne donnait point, à sa passion, un objet vivant.

Plus je regardais cette gentilhommière, aux lignes simples, construite sans doute quelques années avant la Révolution, cette vaste lanterne posée sur le sol, dont vingt-cinq fenêtres sur les deux faces aspiraient l'air et la clarté, plus je pensais qu'il était impossible d'abriter là des revenants et des mélancolies. Qu'un être taciturne, contempteur du monde, comme Daniel, pût y trouver la paix, je n'en doutais pas ; qu'il dût même, sur cette terre où les souvenirs des grandes guerres bretonnes tachaient encore de sang les haies et les murs, vivre avec les hommes d'armes de la duchesse Anne et les chouans de Cadoudal, je l'admettais volontiers, mais quelle jeune fille eût été insensible à ce ciel où, d'une aube à l'autre, passaient tous les voyages, en chariot d'étoiles, en croissant de lune, en barque de nuées, en vols d'oiseaux?

Qui donc eût refusé de sourire à cet horizon de champs où je voyais les faneuses, sous leur chapeau de paille, entasser des gerbes dans des charrettes qui promenaient, en rentrant aux granges, des parfums si violents et si chauds que je devais m'en éloigner pour me défendre de l'ivresse?

Était-il, pour avoir une fraîcheur reposante, quand tout brûlait sous le soleil, allée plus douce que celle que je venais de parcourir, sous les châtaigniers, ceignant le château d'une couronne d'ombre bleue?

C'est là que j'eusse désiré de rencontrer Anne. J'étais sûr qu'elle y venait souvent, qu'elle m'y apparaîtrait longue, fine, cherchant de ses yeux clairs un peu de rêve accroché à ces vieux arbres, ou, sur le sol, la trace des pas de celui qui n'était plus, mais interrompant sa méditation pour m'accueillir comme le bon compagnon des jours meilleurs.

Oui, c'était bien ainsi que je la voyais, tandis que je tournais en rond autour de la maison, tant mes pensées m'empêchaient de m'inquiéter de ma route. Pourtant, j'eus le sentiment que le temps avait passé vite, et qu'il me fallait m'informer du chemin qui menait au cimetière, si je tenais à être de retour pour l'heure du repas.

Je n'aperçus pas forme humaine, sur l'instant, et me dirigeai du côté des communs où je savais trouver Catherine. Mais je n'eus point à pousser si loin ; une fille de ferme portant une pile de linge, humide encore, marchait derrière moi et arriva à mes côtés. La

charge était lourde; la fille soufflait. Elle s'arrêta pour reprendre haleine; j'en profitai pour l'interroger :

— Le cimetière est loin du château?

— Quel cimetière, monsieur? répondit-elle. Il y en a plusieurs dans les environs.

— Celui où est enterré M. Daniel de Kerrhelec.

— C'est celui de Saint-Golven, monsieur.

— Et comment puis-je y aller?

— Si vous voulez bien m'attendre un moment, j'irai avec vous.

Je remerciai la servante de sa proposition. Je ne voulais pas l'enlever à ses travaux. Elle protesta.

— Cela ne me dérange pas, monsieur. J'y dois aller aussi.

— Dans ce cas...

Elle me regarda des pieds à la tête, avec un air inquisiteur qui ne fut pas sans m'étonner.

— Je suis Anne de Kerrhelec, mon cousin, dit-elle.

Elle dut lire, sur mon visage, une stupeur si grande qu'elle en parut d'abord courroucée; elle demeurait immobile, devant moi, les mains embarrassées, ne voulant rien me dire que je pusse considérer comme une avance. J'eus l'impression qu'elle allait me laisser là et continuer son chemin si je ne faisais moi-même le premier pas. Je ne sus que balbutier, maladroitement :

— Pardon! Anne...

— Il n'y a pas de quoi! me répondit-elle avec brusquerie.

Puis, sans me laisser le temps de m'excuser, elle ajouta :

— Je vais porter mon linge à Catherine et je vous rejoins dans un instant.

Elle s'éloigna, cependant que j'essayais de substituer de mon mieux cette image, dont mes yeux étaient encore troublés, à celle que mes divagations solitaires avaient tracée durant ma promenade. Tâche difficile! Jamais portrait n'avait été plus différent du modèle. C'était donc Anne la savante, Anne la romanesque, Anne la mystique, l'enfant préférée de Daniel, cette rude créature en sabots, aux membres épais, qui semblait faite pour les plus grossières besognes et que je suivais plutôt à la charrue qu'à l'oratoire!

En vain j'avais tenté de surprendre en elle la rapide expression d'une intelligence qui m'avait été si chère, dans sa voix rugueuse l'écho de la voix persuasive de mon ami d'autrefois, je n'avais même pas été choqué par une caricature; c'était un être d'une autre race que j'avais vu, et dont la forme corporelle enveloppait une âme bien terrestre.

Et mon jugement second, d'autant plus sévère que ma désil-

lusion avait été plus complète, trouva d'abord, au cours de notre visite au cimetière, maintes confirmations.

Quand elle revint vers moi, elle n'avait pas fait toilette. Elle avait seulement retiré son tablier de toile bleue, trop mouillé par le linge de la lessive, abaissé ses manches sur ses bras, mais elle avait gardé ses sabots, et elle s'avançait ainsi, raide dans son costume noir, rythmant notre marche d'un bruit de galoches.

Elle avait l'habitude de porter ces lourdes chaussures de bois, car elle allait bon train, et, par moments, j'avais peine à ne pas lui laisser prendre trop de distance. Il est vrai que pour gagner le chemin de Saint-Golven, il fallait traverser des prairies humides où les pieds enfonçaient, et qu'elle savait, beaucoup mieux que moi, éviter les nappes d'eau et le terrain trop glissant.

Elle me guidait plutôt qu'elle ne m'accompagnait, et nous n'échangions pas une syllabe. Que pouvais-je lui dire, d'ailleurs? Quand nous eûmes atteint la route, elle marcha à mes côtés, mais ne parla pas davantage. Peut-être songeait-elle à son père, priait-elle silencieusement. Je le crus du moins, car elle allait, les yeux baissés, ne regardant rien autour d'elle, et ne prenant aucun souci de ma présence. Je me gardai bien de lui adresser la parole.

Il y avait à peine une lieue des Loges au cimetière, une lieue que nous parcourûmes entre des haies. Quelquefois, au passage, j'entendais des chansons, celles des gars et des filles qui fanaient; quelquefois aussi des mots bretons que les travailleurs se lançaient de loin, comme des balles dures; nous croisâmes un fermier qui nous salua, et nous arrivâmes au champ de repos, comme onze heures sonnaient au clocher de Saint-Golven.

Le cimetière n'était point autour de l'église du village, que nous laissâmes à notre droite, mais sur un coteau, à l'ombre d'un grand chêne et d'une chapelle en ruines. Le troupeau peureux des morts se blottissait contre ses pierres moussues, rassemblé là sous les vents de la plaine qui grognaient alentour comme des chiens. Les dalles funéraires étaient si près les unes des autres qu'on était obligé de marcher dessus quand la sépulture qu'on cherchait n'était pas au bord d'une allée.

Il y avait des croix de bois, quelques croix de pierre, mais pas un monument, rien qui vînt rappeler dans cette paix divine les orgueils ou les vanités des hommes.

Anne me conduisit jusqu'à la fosse fraîchement creusée où le cercueil de Daniel était recouvert d'un peu de terre molle. Elle s'agenouilla sur le sol gras, fit un lent signe de croix, mit sa tête dans ses mains et pria. Pour moi, je ne pouvais pas croire que mon

cousin fût là. Il me fallut me suggestionner pour imaginer qu'il reposait dans ce trou dont des roses et des pois de senteur faisaient une sorte de jardin parmi les tombes noires. Égoïstement, je dus me rappeler mes propres joies, les décors de mon adolescence, pour m'émouvoir ; et petit à petit, ressuscitant mes jeunes années, je compris que tous les souvenirs, tous leurs sortilèges étaient, à jamais, enfouis sous cette terre et ces bouquets dans ce coin perdu. Alors, je pleurai sur moi-même et sur lui, assailli de ces pensées banales qui couvrent toute résistance de leur mer grise et sont vraiment la mort dans la Mort.

Quand elle se releva, Anne vit mes larmes.

— Lui aussi vous aimait bien, me dit-elle. Il me parlait souvent de vous.

Je crus qu'elle allait me tendre la main, offrir sa peine à ma peine. Mais non ! Elle fit une dernière prière et s'en alla sans s'inquiéter de moi !

Et nous reprîmes notre route vers les Loges sans nous rien dire.

Il était près de midi. Le ciel se couvrait de nuages qui se bousculaient à l'horizon. La température devenait de plus en plus lourde, au fur et à mesure que nous marchions. Mais, malgré les menaces de pluie, le paysage quasi forestier ne perdait pas sa beauté paisible, ni les souples ondulations de ses lignes dont la lumière, sans cesse changeante, soulignait les détails harmonieux.

Cette fois, je ne pus m'empêcher de rompre le silence.

— Vous habitez, dis-je à ma compagne, un pays qui repose les yeux.

Elle tourna la tête vers moi.

— Vous croyez?

La réponse n'était pas très encourageante, mais j'insistai, pourtant :

— Il doit aussi reposer l'esprit.

— Peut-être, cela dépend des esprits.

Il eût été indiscret de prolonger cet essai d'entretien. Nous entrions dans une allée de tilleuls qui devait nous mener tout droit à la ferme des Loges et je me consolais de mon échec auprès d'Anne en admirant ces vieux arbres dont les branches hautes étaient si garnies de feuilles qu'il semblait que la nuit eût déchiré là son manteau et qu'un morceau sans étoile y fût encore accroché au-dessus de nous.

Ma jeune cousine était à quelques pas devant moi quand elle s'arrêta, brusquement. Elle attendit que je fûsse près d'elle, et, me montrant un arbre décharné dont les voisins étouffaient l'agonie, elle me dit :

— C'est à cet endroit qu'est mort, il y a trois ans. Paul Le Mener, le fils de notre fermier.

Je n'osais lui demander dans quelles circonstances ; je craignais, par expérience, d'être mal reçu, mais c'est d'elle-même qu'elle me raconta le drame :

— C'était en fevrier. Paul avait été, dans notre cabriolet, à l'enterrement d'une parente, à Rosquelfen. Nous l'attendions vers deux heures de l'après-midi, car des travaux le réclamaient, à la ferme, et nous étions surpris qu'il ne fût pas là à trois heures. Nous étions seuls à la maison, mon père et moi ; lui travaillait dans son cabinet de travail ; j'étais à l'une des fenêtres, battant le tambour sur les vitres. Il commençait déjà de faire noir, lorsque j'aperçus un cheval, tout harnaché, devant la porte. Il grattait le sol du sabot.

— On dirait que c'est Briquet, fis-je soudain...

Mon père vint regarder, à son tour.

— Mais oui... Il a dû arriver quelque chose...

Et nous courûmes dehors. La bête était en sueur, bien qu'il gelât, et semblait à bout de souffle. Ses harnais avaient été arrachés. J'appelai : « Paul ! Paul ! »

Aucune réponse. Nous nous dirigeâmes vers cette allée où nous sommes. Il n'y a pas d'autre entrée pour nos voitures. On ne distinguait rien à dix pas, mais nous n'eûmes point à marcher longtemps. Ici, le cabriolet était renversé sur le chemin, et, dans ce fossé, nous vîmes le corps du gars. Il était couvert de sang. Il avait une blessure horrible derrière la tête. Trois jours après, il mourut, sans avoir repris connaissance.

Anne se tut. Je lui demandai :

— Comment explique-t-on cet accident?

— On ne l'explique pas. Car les brancards du cabriolet étaient intacts. Le cheval s'était débridé tout seul. On a pensé qu'il s'était emballé, mais des paysans qui avaient rencontré l'équipage trois cents mètres avant les Loges affirment qu'il allait normalement. Quant à ce tilleul, il avait été à peine éraflé par la voiture. Pourtant, il n'eut ni feuilles, ni fleurs ce printemps-là. Il est mort en même temps que Paul Le Mener.

— C'est étrange.

— Oui... étrange, comme vous dites.

Elle se remit en route, vers la maison. De larges gouttes de pluie crevaient sur le sable. Comme nous entrions dans le château, Anne conclut :

— Vous connaissez mal notre pays, mon cousin, je crois. Si vous le voulez, demain après-midi, je vous promènerai sur nos terres.

Tanneguy surgit d'un couloir, une trique au poing.

— Venez à table, dit Catherine, en ouvrant la porte de la salle à manger. Il est midi et demi.

IV

Je ne revis pas Anne de la journée. Elle nous quitta aussitôt après le déjeuner pour accomplir je ne sais quelle tâche à la cuisine ou à la ferme. Pour moi, l'orage ayant bouleversé le temps, et la pluie n'ayant pas cessé depuis notre retour du cimetière, je restai dans ma chambre essayant de m'occuper l'esprit à quelque lecture. Mais je n'y parvins guère.

Ce que j'avais vu des Loges et de leurs environs, les propos de ma jeune cousine, tout me laissait insatisfait. L'opinion que j'avais prise d'Anne, lors de notre rencontre, s'était modifiée, encore que je n'eûsse pu dire précisément pourquoi.

Était-ce le récit qu'elle m'avait fait de la mort de Le Mener; était-ce de l'avoir vue, au milieu d'objets familiers, dans sa maison; était-ce le contraste avec Tanneguy ou l'adoration que lui témoignait Catherine? Je ne pouvais encore me prononcer, mais je devinais, en elle, des sentiments secrets qui devaient brûler cette poitrine plate de paysanne, et, dans ses yeux bruns m'était apparue, deux ou trois fois, une flamme qui ne pouvait me laisser indifférent.

N'y avait-il pas là, de ma part, simple tendance à vouloir, malgré tout, que mon imagination n'eût pas eu tort? Nous avons tous de ces faiblesses, et nous prenons les plus petits prétextes pour donner raison à nos erreurs.

Il fallait attendre la promenade du lendemain pour établir un jugement plus solide. Pourtant je ne pouvais m'empêcher d'interrompre, à tout moment, ma lecture pour discuter avec moi-même, âprement.

Le soir vint. Il ne m'apporta pas la paix. Il ne l'apporta pas non plus au ciel. Je cherchais en vain, à l'horizon, cette sérénité qui m'avait accueilli la veille, et dont je me réjouissais si fort, le matin. Tout n'était que grisaille et tristesse. Le sol rendait de l'eau aux nuages. Il montait des prairies une buée vacillante qui se collait aux choses, épousait la forme des arbres, des buissons, dessinant ainsi des monstres autour du château.

J'avais hâte qu'on m'appelât, en bas, pour n'être pas seul.

Ma cousine revint très tard de Saint-Gildas. Elle gronda la ser-

vante qui avait laissé partir Tanneguy et Anne à la chapelle de Sainte-Suzanne, à plus de deux lieues de là.

— C'est pour le Pardon de dimanche... Mademoiselle a pris la voiture... expliquait la domestique.

Mais ma cousine protestait que ni le temps, ni les circonstances ne se prêtaient à pareille sortie et que c'était folie de l'avoir tolérée.

Nous prîmes donc, tous les deux, en tête à tête, notre repas du soir. Je m'attendais aux questions de Thérèse, touchant sa fille. La contrariété qu'elle venait d'éprouver donnait de l'exagération à ses propos.

— Ne trouvez-vous pas, me disait-elle, qu'elle n'a point de mesure, et qu'on ne sait quelle conversation tenir avec elle?

— Nous n'avons fait que nous entrevoir, répondis-je, et je vous avoue que je suis très embarrassé de vous approuver ou de vous contredire. Quand je l'ai aperçue, ce matin...

— Vous avez été étonné?

— Oui... je n'ai pas compris, tout de suite, pourquoi elle se présentait sous cet accoutrement.

— C'est une de ses manies, elle veut vivre comme une paysanne.

— Après tout...

Mais Thérèse bondit :

— Qu'elle s'intéresse, alors, avec moi, à la gérance de notre domaine! Mais non... elle se fait humble par pénitence. Elle veut n'être ici qu'une servante. Ne vous a-t-elle pas rebattu les oreilles de cette intention?

— Nous n'en sommes pas encore là!

— Et vous a-t-elle parlé de Coatmelec?

— Non.

— Eh bien! mon cousin, vous ne pouvez en effet rien dire de ma fille.

— Mais qui est ce Coatmelec?

— Ah!...

Thérèse ne voulut pas m'en dire davantage. Et nous rappelâmes des souvenirs de Daniel.

V

Nous avions convenu, Anne et moi, que nous nous mettrions en route le lendemain vers quatre heures de l'après-midi. L'orage n'avait pas apaisé la chaleur, et nous craignions que, moins tardive, notre promenade n'en fût gâtée. Nous avions décidé, en outre, de prendre le cabriolet pour pouvoir faire plus de chemin.

Tout se passa comme nous l'avions dit. Anne fut exacte au rendez-vous. Elle avait son costume noir de la veille et une petite coiffe de dentelle qui serrait le chignon bas dans son filet. Elle prit en main les guides et nous mena hors du château par l'allée des tilleuls. Quand nous eûmes franchi la barrière de bois qui en marquait la limite, nous tournâmes sur notre gauche, et gagnâmes ce que ma cousine appelait le « Désert » et qui, en vérité, méritait assez bien ce nom. De chaque côté de nous s'élevaient, en effet, en pente rude, des collines rocheuses qui n'avaient, jusqu'à mi-flanc, sur une herbe rase, que des genêts et des ajoncs pour parure. Les sommets étaient des masses grises, déchiquetées, dessinant sur les nuages des dents de scie ou des fers de lance. Pas un arbre. Çà et là des moutons menés par des enfants qui jouaient au bord d'un ruisseau tortueux et dont nous entendions les murmures, musique inattendue dans ces lieux dédaignés du ciel.

Au-dessus de nos têtes, des bécassines, des hérons suivaient la fuite des corbeaux effrayés par cette solitude. Heureusement, l'oasis était proche. Et ce n'était pas la moindre bizarrerie de ce désert que sa détresse dénudée à un kilomètre des champs fertiles.

Anne, toujours aussi peu expansive, prenait, me semblait-il, un malin plaisir à ralentir l'allure de son cheval, pour que je pûsse me « reposer les yeux et l'esprit ». Elle me regardait, à la dérobée, parfois, pour saisir sur mon visage l'expression de mon anxiété. Quand elle eut la certitude que j'avais compris sa leçon, elle fit reprendre le trot à sa bête, et nous retrouvâmes la plaine vallonnée, rapidement.

Pas pour longtemps, car Anne me dit, et c'étaient ses premières paroles :

— Nous venons de passer les gorges du Restou ; nous allons entrer en forêt.

Nous arrivâmes quelques minutes après à un pont de bois, et dès que nous l'eûmes traversé, nous fûmes, sur la route étroite, assaillis par la verdure. Je n'avais jamais eu cette impression jusqu'alors. Les forêts que je connaissais avaient des chemins et des sentiers. Les futaies laissaient passer une clarté verdâtre qui, pourtant, était le jour. Là, rien de pareil : un mur de branchages et si épais qu'on ne pouvait espérer y ouvrir une brèche qu'avec la hache.

Les fougères géantes rejoignaient les feuilles basses des arbres et tendaient un double tapis sur le sol et entre les troncs couverts de champignons et de mousse. L'ombre sortait des fourrés comme un criminel, tournait autour de nous, nous enveloppait, semblait, à chaque détour, fermer devant notre attelage une porte qu'on ne pourrait jamais ouvrir...

Et ces ténèbres laissaient échapper des bruits assourdissants; des clameurs lointaines de vent, des chants inouïs d'oiseaux, des craquements de bois, des froissements de feuilles, des grouillements sous l'herbe, des glissements d'eau, des chutes de branches, des cris de bêtes, des courses de chevreuil, des déboulés de sangliers...

L'air ne circulait pas dans cette geôle. J'étouffais, je ne voulais pas demander à Anne si elle prolongerait mon cauchemar, mais je guettais la lumière, un peu de ciel, le silence des larges espaces.

Anne, insensible à mon supplice, parlait.

— Tout cela sera coupé, plus tard. Mais sur cette terre d'éponge, tout repousse si vite... Je ne savais pas que vous aimiez la forêt, mon cousin. Vous voyez que celle-ci n'est pas très éloignée des Loges. Vous pourrez y venir souvent.

— Et cette route que nous suivons?

— Elle a encore deux lieues, environ.

Elle me donnait le coup de grâce, et, avec d'autant plus de perfidie, que je pensais que nous devions refaire ce parcours à la nuit.

Mais, au bout d'un moment, elle ajouta :

— Malheureusement, nous n'irons pas jusqu'au bout, car je veux vous faire voir nos étangs et la chapelle de Saint-Paterne.

Je m'efforçai de ne pas laisser deviner ma joie. Je cherchai ce que je pourrais dire pour qu'elle ne crût point à mon angoisse. Mais je ne trouvai pas de mots. J'étais oppressé par cette obscurité méchante, par le feuillage dont je croyais sentir les frôlements visqueux sur ma peau.

Je ne sais combien de temps, précisément, dura cette souffrance. Je me souviens que j'étais à bout de nerfs, que je ne pus m'empêcher de soupirer : « Enfin ! » quand nous arrêtâmes le cabriolet devant une chaumière d'où jaillit une voix féminine qui nous salua joyeusement. Ce salut me fut doux comme une lumière.

— Bonjour, mademoiselle Anne. Est-ce que vous venez encore à la chapelle?

— Oui, Madeleine, j'y conduis un cousin de Paris, fit-elle.

Comme j'avais mis pied à terre, une paysanne m'examina longuement, puis déclara :

— Je ne vous ai jamais vu ici, monsieur.

— Non. Je viens pour la première fois.

— Ah ! Mlle Anne connaît bien la route, elle ! Elle l'a faite souvent avec son cher père !...

— C'est vrai !

Tout en causant, Anne attachait son cheval à un anneau scellé dans le mur. Quand elle eut pris ce soin, elle m'invita à la suivre.

Mais la bonne femme, d'une question, la retint auprès d'elle.

— Reviendrez-vous demain, mademoiselle?

— Peut-être...

— Parce que je dois aller à la ferme de Talendour, et si je savais à quelle heure vous arriverez, je vous attendrais.

— C'est inutile, je prendrai le raccourci. Merci, Madeleine.

Et nous nous enfonçâmes dans un chemin creux. Il pouvait être cinq heures. Nous n'avions pas à nous presser. Je revivais avec délice, et trouvais au ciel, gris pourtant, une exquise douceur.

Anne, depuis que nous avions quitté la voiture, était plus animée. Elle marchait près de moi et forçait un peu notre allure. Je lui en fis la remarque.

— C'est que j'ai hâte de vous montrer l'étang et la chapelle. C'était notre pèlerinage presque quotidien, ces temps derniers.

— Daniel aimait donc tant ce coin?

— Oui. Il préparait, vous le savez sans doute, un long travail sur la guerre des Chouans dans notre contrée, et c'est ici une terre sacrée pour nous.

— Sacrée! fis-je, comme si l'épithète me paraissait un peu déplacée.

Mais elle riposta aussitôt :

— Oui, sacrée, je dis bien. Dans l'étang sont morts plus de vingt gars, et dans la chapelle... Mais nous y serons bientôt, et je veux que vous en jugiez par vous-même.

Nous débouchions dans une clairière où je ne vis d'abord que des peupliers qui frémissaient jusqu'à la forêt barrant l'horizon. Au fur et à mesure que nous avancions, je découvrais, de chaque côté de nous, des roseaux, et, dans l'enchevêtrement de leurs lances, des pierres basses et noirâtres : la chapelle. Une fade odeur d'eau croupie stagnait. Nous longeâmes l'étang dont l'eau apparaissait plus loin, sous des herbes en touffe et des nénuphars jaunes et blancs. La chaussée était étroite. Nous n'y pouvions passer que l'un derrière l'autre. Je prenais garde à ne pas m'en écarter, car j'uesse été m'embourber dans le marécage qui bordait cette nappe à demi solide. Ma jeune cousine, devant moi, si impatiente qu'elle fût d'atteindre Saint-Paterne, posait ses pieds avec précaution.

— L'endroit est dangereux, dis-je. Le connaissez-vous bien?

— Assez pour ne pas m'y perdre, du moins le jour.

— Je pense bien que vous n'y viendriez pas la nuit.

Elle ne parut pas m'entendre. Plus svelte que je ne l'avais vue, mais plus paysanne aussi, le cou tendu, flairant le vent, tournant sans cesse la tête, à droite, à gauche, elle respirait la pestilence

du lieu comme le parfum d'un paradis retrouvé. Elle touchait les roseaux et les herbes d'une maison caressante ; elle eût chanté que, malgré son deuil, je n'en eusse point été choqué, tant il semblait qu'elle dût exprimer d'une façon quelconque le tragique de ce marais pourrissant, dont j'étais peu à peu pénétré jusqu'à la peau et jusqu'au cœur.

Nous parvînmes au bout de la chaussée. Nous étions à Saint-Paterne. C'était une maison plutôt qu'une chapelle, une humble maison, au toit d'ardoise, surmonté d'un clocheton. Elle s'avançait dans l'étang, comme un bateau dont les herbes eussent enchaîné l'élan. Des liserons grimpaient aux lucarnes à hauteur d'yeux. La porte de bois était fendue, et l'on pouvait voir à l'intérieur, un petit autel, un vase de fleurs et les murs nus. Anne contempla les pierres. Elle se signa, et me dit :

— C'est ici que fut crucifié Coatmelec. .

C'était le nom que j'avais entendu prononcer par sa mère. J'allais donc avoir l'explication que Thérèse m'avait refusée. Je n'eus d'ailleurs pas à prier Anne de me la donner. Elle parla tout de suite :

— Vous ne connaissiez même pas ce nom, j'en suis sûre. On l'ignore. Et qui le connaîtra, maintenant, puisque mon père n'est plus?... C'était un paysan, un métayer de Saint-Golven, qui avait cinquante ans quand il suivit M. de Tinteniac à l'affaire de Quiberon. Il laissait au pays, pour sa foi, sa femme, deux enfants, dont une fille qui venait de naître. Il était simple et bon, comme les gens d'ici. Son fusil de chasse, un chapelet, furent ses seules armes. Il sauva sa vie, par miracle, du désastre de Josselin, et revint avec quelques garçons des paroisses voisines dans son village. Mais les « pacificateurs » avaient brûlé sa ferme ; les siens s'étaient réfugiés on ne savait où. Il était seul au monde. Il garda son fusil et son chapelet, rassembla autour de lui vingt-deux gars, entraîna même le recteur de Saint-Golven ; vingt-quatre loups... à l'affût dans la forêt, dans les chemins creux, quelquefois sur les routes... Ils avaient mis dans cette chapelle leur provision de poudre, quelques fusils pris aux bleus... Ils s'y ravitaillaient. Quelqu'un les trahit. On était aux derniers jours de juillet 1795. Ils vivaient ici depuis quarante-huit heures. Le 2 août, l'étang fut cerné, pendant la nuit. Le 3 au soir, trois cents hommes traquaient Coatmelec et ses compagnons.

Le recteur fut tué, le premier, d'une balle au front. Les gars qui n'étaient pas morts furent jetés dans l'étang et Coatmelec, blessé à la poitrine et aux jambes, se réfugia dans la chapelle. Il

y fut pris. On le dépouilla de ses habits. Vêtu de son sang, on le mit en croix, sur cette porte. Regardez... voici la marque des clous. Il resta ainsi deux nuits et un jour. A l'aube du 5 août, une femme de Penhoët, un hameau de la forêt, l'aperçut. Il vivait encore. Elle tremblait si fort qu'elle ne put le déclouer. Elle courut chez elle. Quand elle revint avec du secours, Coatmelec ne respirait plus. On l'a enterré sous les premiers sapins de la forêt. Un gars de Saint-Golven qui avait pu échapper à l'enlisement, et qui rentra deux mois après au village, raconta ce crime.

Anne se tut. Elle posa ses deux mains sur la porte, puis elle ajouta :

— Ma mère a dû vous dire que je vivais avec des fantômes. Elle ne me comprend pas. Je ne suis pas une enfant superstitieuse. Mais mon père, qui aimait sa maison et son domaine, les a peuplés pour moi de morts plus vivants à mes yeux que vous, mon cousin. Des serviteurs des Loges même, où vivaient nos ancêtres, Allanic, Maulec, Fraboulet, Le Maut, des paysans des paroisses de Kercolden, de Goëtrès, de Kervoisio, de Quellenec, sont enfouis sous ces roseaux. Ils n'ont jamais eu de prières depuis que leurs proches sont morts. Moi, je prie pour eux. Je vis pour eux. Car ne serait-ce pas péché de respirer cet air, de manger le pain de ce sol, de boire notre cidre, si nous ne donnions pas un *Pater* à ces âmes?

Elle s'exprimait sans faire de gestes, comme les bonnes gens des campagnes qui racontent une histoire. Elle ne voulait pas être éloquente, mais de temps à autre, elle posait ses yeux bruns sur mes yeux, pour tenter d'y lire mon émotion. Elle usait de tous les arguments pour me convaincre.

— Il ne s'agit pas d'une légende... Je n'accorde pas mes pensées à des chimères. Je veux, tout simplement, vivre en digne enfant de ces martyrs, vivre comme eux qui furent des pauvres, qui n'avaient de richesse que dans leur cœur naïf, qui ne se plaignaient pas du sort, et mouraient pour un Dieu qui ne les comblait pas.

... Si vous-même, mon cousin, habitiez à Paris dans une maison où se fût déroulée une semblable tragédie, auriez-vous des nuits tranquilles? Ne songeriez-vous jamais à ceux qui eussent été victimes de tels bourreaux? Il est vrai que dans les villes, tant de spectacles et d'idées se superposent, que vous n'avez jamais le loisir d'en retenir un longtemps ; ici, où rien n'a changé, où la foi est restée aussi pure, nous voyons des images immuables et répétons des prières éternelles... Mais je vous ennuie. Il est tard, rentrons !

Et brusquement, comme je l'avais souvent vue faire, elle fut comme muette, et ne se soucia plus de moi. Prenant les devants,

elle marcha à grandes enjambées sur la chaussée où la brume commençait de ramper lentement.

Malgré ses paroles passionnées, j'étais déçu. Ce Coatmelec dont sa mère, par son silence, m'avait fait un mystère, était un Chouan comme bien d'autres ; certes, la chapelle, l'étang, les circonstances de son agonie, tout cela composait un récit qui pouvait frapper l'imagination d'une jeune fille, encore que le héros ne fût même pas un homme paré par les conteurs des vertus de la noblesse, ni des grâces d'un jeune courage. Mais que cette aventure suffît à bouleverser l'existence d'Anne, justifiât sa volonté de servir, son humilité dans ses actions et ses vêtements, sa piété excessive, voilà qui me dépassait !

Je ne me sentais pourtant plus dans les dispositions d'esprit où j'étais en arrivant aux Loges. J'avais subi, et je subissais encore, l'assaut de ce pays qui, brutalement, avait brisé mes résistances, et me tenait prisonnier de son atmosphère, de ses reflets, de ses brouillards. La joie de ses horizons s'était enfuie avec le bleu du ciel, et les oiseaux que j'y voyais secouaient, en criant, sur le marais, leurs ailes qu'on eût dites déjà chargées d'automne.

Il bruinait : des nuages gris tournoyaient au-dessus des peupliers, là-bas, au bord des vasières ; le vent prolongeait ses courses dans les roseaux qui gémissaient, et venait mourir sur les premiers arbres de la forêt, en frissons de froid. La flûte des grenouilles chantait-elle ailleurs avec autant de mélancolie? Y avait-il par le monde un autre vallon où le soleil déclinant eût une pâleur plus maladive? Ce n'était pas la nuit, mais le jour étant sans force, il reculait devant les brumes et massait ses lumières si loin de nous qu'on désespérait de les jamais atteindre. Était-ce par une telle fin d'après-midi que Coatmelec et ses compagnons avaient vu s'approcher la mort? Il semblait qu'on vît passer des silhouettes de chaque côté de la chaussée, qu'on perçût des murmures de voix... C'était des troncs d'arbre le long de l'eau, et des froissements d'herbes.

Je ne saurais plus dire, aujourd'hui, comment nous revînmes. Je n'ai que de très vagues souvenirs : le bercement du cabriolet, le silence têtu de ma compagne, le sentiment que j'étais enduit de brouillard, notre arrivée au château, au crépuscule.

Quand je sautai de la voiture, je tremblais de fièvre et claquais des dents...

René Bizet.

(La fin au prochain numéro.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LE TRAVAIL DE L'IMAGINATION POLITIQUE EN EUROPE CENTRALE

Pour mieux comprendre cette vaste, mouvante, décevante question de la sécurité qui se pose de plus en plus pour nous, moins en termes allemands qu'en termes anglais, il convient de jeter un vaste coup d'œil sur l'Europe centrale. L'Europe centrale ne cesse de fermenter. Peu à peu elle élimine les toxines socialistes. Elle « bout » sous l'influence d'un levain nationaliste, impérialiste, de jour en jour plus actif.

L'élection d'Hindenburg vient d'accroître sa virulence. Quand on veut saisir le point extrême du germanisme frondeur et militant, c'est aux Hongrois qu'il faut s'adresser, à certains Hongrois, bien entendu. On se rappelle combien Hindenburg avait été populaire chez eux. Plus qu'à Berlin encore, le vieil homme « des lacs » était célèbre dans la plaine magyare. N'a-t-on pas construit un village Hindenburg, pendant la guerre, avec de la main-d'œuvre militaire?

Le scrutin du 26 avril a exercé chez ces enthousiastes une profonde répercussion : « L'électeur allemand n'a pas eu peur, écrit le *Pesti Hirlap*, il a élu celui dont il avait besoin, il en avait assez des humiliations. Il faut que la terreur finisse une fois pour toutes en Europe. L'élection allemande est un exemple et une leçon... Le vrai vainqueur du scrutin est la conscience nationale allemande. Elle montre l'exemple aux nations opprimées. » « La paix de Hindenburg, déclare de son côté le *Magyarrag*, est celle qu'ont désirée, il y a plus de cent

ans, après la catastrophe d'Iéna, les grands réformateurs de l'Allemagne, le baron Stein et Fichte, pour pouvoir accomplir tranquillement leur grande tâche. » Et l'*Anep* : « La victoire symbolique de Hindenburg a sonné le glas de la révolution de 1918. » Et le *Szozat* : « Le résultat de l'élection signifie un pont vers la monarchie et un pont très heureux. »

C'est ce qu'ont parfaitement compris les princes de Hohenzollern, qui, en vertu de l'arrangement conclu avec l'État prussien, continuent d'habiter Potsdam : ils ont pavoisé. Quelle singulière république, où les prétendants acclament les usurpateurs, où les usurpateurs sollicitent le permis des prétendants !

Le fameux bloc républicain de douze millions de voix, dont on prétendait que l'existence rendrait parfois la vie dure au maréchal, n'a jusqu'ici manifesté sa survivance que par une bouderie sans sincérité. Le « Reichsbanner schwarz-rot-gold », organisation constitutionnelle qui groupe les socialistes, les démocrates et le centre, n'a pas fait la haie sur le passage du nouveau président, le jour de son entrée triomphale à Berlin. Ainsi en décida son chef suprême Hörsing, motivant son interdiction sur ce fait que le *Reichsbanner* ne pouvait rendre les honneurs à un homme élu par un parti ayant prodigué les pires injures au candidat républicain, et que, d'autre part (écoutez bien, c'est la vraie raison), la participation d'une organisation démocratique à la réception « éveillerait la méfiance de l'étranger ». Hörsing a d'ailleurs été désapprouvé par toute la presse du Centre et des démocrates. Mieux : la *Germania*, organe officiel du Centre, à la nouvelle que les gouvernements français, belge et anglais avaient décidé de ne pas envoyer de télégrammes de félicitations à l'ancien numéro 237, prenait la plus grande plume de sa rédaction pour notifier : « Il faut qu'on sache à l'étranger que les divisions politiques du peuple allemand n'ont rien à faire avec l'autorité accordée au nouveau président, même par ses adversaires. La démocratie étrangère ferait bien d'avoir pour la *volonté du peuple* le *respect* qu'éprouvent les démocrates allemands eux-mêmes. Hindenburg reste le chef suprême de la République allemande, avec ou sans télégramme de félicitations. »

Aussi bien le phénomène d'agglutination qu'il était facile de prévoir autour du nom et de la personnalité symbolique d'Hindenburg est-il en train de s'effectuer avec une rapidité inouïe. Le président de l'État badois, le docteur Hellpach, démocrate, vient de déclarer qu'après la lutte électorale il convenait de déposer les armes et de s'incliner (toujours la même antienne) devant la *volonté* de la nation. Selon lui, il n'y a plus qu'une attitude qui convienne

envers Hindenburg : le respect. Le socialiste Heilmann a déclaré au Landtag prussien, au nom de son parti, que la social-démocratie accorderait au nouveau président du Reich le respect que le parti réclamait autrefois pour Ebert. On ne saurait mieux dire. Le député au Landtag, le centriste von Papen, devançant le coup d'épaule de la *Germania*, avait adressé à Hindenburg un télégramme de félicitations pour le « remercier de s'être dévoué une fois de plus pour la nation ». Enfin le principal intéressé, le vaincu, le républicain intègre, l'homme représentatif, que l'on avait opposé à Hindenburg, le docteur Marx en personne, s'est empressé d'écrire à son heureux concurrent une lettre circonstanciée. Il y déclare que « l'esprit de la vraie démocratie veut que l'on s'incline devant la décision de la majorité du peuple ». Il exprime l'espoir que le peuple allemand occupera bientôt « dans la paix et le bien-être la place à laquelle il a droit dans le monde, grâce à ses capacités et à son travail ». Il assure le maréchal « de son profond respect, de ses vœux sincères ». Le docteur Marx ne se contente pas d'endosser sa veste, il la rembourre, il la brode. Tous les matins il la brosse avec soin. N'est-ce pas ce que nous faisons nous-mêmes?

Hindenburg se conduit du reste avec une remarquable astuce. Son entrée à Berlin fut dépourvue de tout apparat, mais impressionnante dans sa simplicité. Pour des raisons qu'on devine, on avait voulu éviter tout débordement de l'enthousiasme populaire. Un vieil ami à moi, qui habite Berlin et qui suit avec attention les mouvements de la politique et de l'opinion, m'écrit à ce sujet : « Sur le passage, ni arcs de triomphe, ni guirlandes, ni fleurs. Les sociétés militaires avaient projeté de faire jouer par leurs musiques la fameuse marche de *Fredericus Rex*. La police a prononcé l'interdiction, et les musiques ont dû rebrousser chemin. Hindenburg est apparu en civil, dans une auto marchant à vingt à l'heure, sans escorte ; un peloton de schupos l'a simplement pris à cinq cents mètres de son palais. Malgré l'absence de tout ce qui flatte ordinairement les yeux de la foule, les rues étaient noires de monde. Pas de cris, pas d'applaudissements : du respect s'exprimait par les chapeaux et les mouchoirs agités. Pour contenir les curieux et rendre les honneurs *deux cent mille* hommes appartenant aux sociétés secrètes ou aux organisations patriotiques faisaient la haie sur les sept kilomètres à parcourir de la gare d'arrivée au Palais du *Reichspräsident.* »

Ces quelques traits caractérisent bien l'acte très conscient par lequel la fameuse « conscience » allemande s'est définitivement détournée de la république socialiste et de la démocratie bavarde. Dans cet élan de tout un peuple il y a quelque chose du sentiment

qui animait la foule romaine sortant en masse au-devant de Varron vaincu et le remerciant silencieusement de n'avoir pas désespéré de sa patrie. A quoi bon le nier? C'est autrement sérieux, tragique et dangereux pour nous que des combinaisons occultes ou des intrigues souterraines! Tandis que le Français, qui décidément semble avoir perdu tout sens politique, s'enfonce dans des chemins d'où il ne sortira que bafoué, ruiné, le peuple allemand reprend pied, reprend courage et nous menace.

Je parlais de la profonde astuce du vieux maréchal. Comment va-t-elle s'exercer? On a versé beaucoup d'encre autour de son serment de fidélité à la Constitution de Weimar, la façon dont il avait prononcé, enjolivé, escamoté peut-être la formule. Hindenburg doit, dans son for intérieur, considérer son serment comme sa candidature. Il le subordonne au bon plaisir de l'empereur et roi. Il doit regarder Guillaume ou le Kronprinz comme maîtres de l'en délier. Les journaux allemands discutent toujours ce point-là. Beaucoup prétendent que le vieux soldat est incapable de violer sa parole. C'est parler pour ne rien dire. Les choses se présentent d'une façon plus complexe.

Un des articles de la Constitution ne prévoit-il pas qu'elle pourra être modifiée s'il se trouve pour cela une majorité des deux tiers au Reichstag, ou bien encore *si un plébiscite est favorable à la modification*? Il est clair que *Hindenburg et son parti vont mettre tout en œuvre pour préparer ce plébiscite.* D'ailleurs Hindenburg ne s'est pas gêné pour le dire pendant la période électorale. Par une coïncidence assez amusante, l'anniversaire du Kronprinz tombait peu après le scrutin. Une grande partie de la presse ministérielle exprima le vœu que le fils de Guillaume II pût voir bientôt la chute de la République. La *Kreuz Zeitung* précisa que l'élection d'Hindenburg était pour lui un joli cadeau, une attention délicate à cette occasion.

Aussi bien la tradition du serment chez les Hohenzollern est-elle assez flottante pour que Hindenburg puisse y trouver les précédents les plus commodes pour une action énergique. N'y eut-il pas, en 1848, un certain Frédéric-Guillaume IV qui fit peu de cas de la constitution à laquelle il avait juré obéissance? A cette époque la *Kreuz Zeitung* rappela que le roi, qui avait juré au nom de Dieu, étant roi *par la grâce de Dieu*, pouvait être dispensé directement par la divinité d'observer un serment funeste pour l'État. Si le plébiscite, auquel la droite va désormais travailler furieusement, ne réussit pas, nul doute que l'on resservira à Hindenburg cette vieille doctrine des junkers. Pour le moment la question ne se pose pas. Ce qui se pose, avec une acuité sans cesse accrue, c'est le travail des imaginations en Europe centrale. Les monarchistes autrichiens, ragaillardis par

l'élection de Hindenburg, eux aussi, se remettent, à propos du rattachement, à faire des rêves immodérés. Un de leurs journaux, le *Staatswehr*, publiait, il n'y a pas très longtemps, une refonte de l'Europe qui tourne à la candeur à force de cynisme. Prenons-y garde : ces jeux-là sont dangereux.

Le *Staatswehr* voit un Habsbourg à la tête de l'Europe centrale. D'après la carte, annexée à cette élucubration pangermaniste, les résultats territoriaux de la guerre sont tous remis en question. La Roumanie, la Serbie, l'Italie retrouvent leurs anciennes limites. L'Allemagne prend une extension démesurée. Sous la conduite des Hohenzollern, des Wittelsbach et des Habsbourg, qui président à la répartition du nouveau Reich en un empire du Nord et un empire du Sud, elle s'annexe indirectement l'Albanie, la Serbie, la Bulgarie, la Roumanie, l'Ukraine. La Pologne est résorbée. Un seul témoin du passé subsiste : une minuscule république tchèque, cantonnée aux faubourgs de Prague. Le correspondant tchèque qui me communique, avec un mélange de terreur et d'hilarité, ce document invraisemblable mais vrai, me met en garde contre l'extraordinaire fermentation à laquelle sont soumises, depuis fin 1923, depuis le relèvement financier allemand, les populations germaniques, hongroises.

Que sera-ce lorsque, au *convenio* financier, connu sous le nom de plan Dawes, s'adjoindra l'autre *convenio*, celui de la sécurité, par lequel l'Angleterre liquide aimablement à la fois deux ordres de difficultés, nées de la victoire, les difficultés du *traité de Versailles* et les difficultés de la *Société des Nations*? Les cinq points, auxquels l'évacuation de la zone de Cologne est subordonnée, amorcent et complètent le soi-disant pacte de sécurité, lequel figurera en quelque sorte la dernière rondelle de l'immense peau de chagrin, si mal taillée à Versailles. Après cela il n'y aura plus que la guerre.

Un des journaux hongrois, que je citais au début de cet article, fait prévoir, en attendant, l'inauguration d'une période de coups de force : « Les Alliés parlent haut et font du bruit, déclare-t-il, mais ils excellent à trouver des formules de retraite. Ils avaleront Hindenburg et bien autre chose encore. » Que peut-on dire à la décharge des Alliés, de leur scandaleuse torpeur? Que, jusqu'ici, la plupart des manquements dont l'Allemagne s'est rendue coupable, étant commis à l'intérieur de ses frontières, il était malaisé d'en assurer la répression? Peut-être. En tout cas, c'est l'excuse anglaise par excellence. Vaudra-t-elle le jour où se mitonnera l'annexion autrichienne? Oh! la question n'est pas encore mûre. L'Italie, non moins que la Tchécoslovaquie, entend s'y opposer avec énergie : « Jamais

nous n'admettrons, m'écrit un correspondant tchèque, que l'Allemagne mette la main sur l'Autriche. Le cas échéant, nous sommes prêts à nous y opposer par tous les moyens. Avec le rattachement de l'Autriche, l'Allemagne retrouverait de ce coup les frontières communes avec la Hongrie, son alliée d'hier, d'aujourd'hui et de demain, ce qui bouleverserait complètement cet ordre nouveau de l'Europe centrale dégermanisée et démagyarisée auquel nous tenons jalousement. L'Autriche, par sa constitution géographique et économique, est un pays centre-européen, et nous considérerons tous son rattachement à l'Allemagne comme une trahison à la solidarité de l'Europe centrale, solidarité à laquelle nous travaillons, trop lentement peut-être, au gré de certains, mais d'une manière méthodique. Nous sommes allés jusqu'à prêter de l'argent à cette Autriche qui nous opprimait jadis ; nous avons tout récemment conclu avec elle un traité de commerce, le plus libéral, peut-être, de tous ceux qui ont été conclus en Europe depuis la fin de la guerre. Nous sommes disposés à poursuivre ce travail de reconstitution et de solidarité centre-européenne, qui, quoi qu'on en dise, fait des progrès considérables. Mais qu'on ne nous demande pas de confectionner ce qu'on se plaît à appeler : Confédération danubienne. Telle que la conçoivent certains Autrichiens, cette confédération se composerait avant tout de la Tchécoslovaquie, de l'Autriche et de la Hongrie. Merci bien ! Nous ne marchons pas ! »

Tout cela est bel et bon ; mais on arrive à marcher parfois contre son gré. Tout récemment, le gouvernement français ne semblait-il pas disposé, pour prix de l'élection du docteur Marx, à permettre l'annexion de l'Autriche à un Reich décentralisé? Qu'eût fait en pareil cas la Tchécoslovaquie? C'est par cette voie que le grabuge renaîtra en Europe. Présentement, si les cinq points proposés plutôt qu'imposés à l'Allemagne sont acceptés par elle, qu'arrivera-t-il le jour où, la zone de Cologne étant évacuée, une nouvelle transgression se produira? Le fait acquis, — des deux côtés de la barricade — ne restera-t-il pas acquis? A ce jeu de récupération à l'esbrouffe, l'Allemagne ne cesse de gagner depuis plusieurs années.

La décadence de notre politique depuis 1917 — année où nous réclamions au tsar, qui y consentait, un régime spécial pour le Rhin, est complète. Ni Poincaré, ni Clemenceau, ni Millerand, ni personne ne sont arrivés à trouver à notre situation militaire, un équivalent diplomatique. C'est cela qui est terrible et c'est cela, depuis que les armes reposent, qui encourage ces terribles imaginations de l'Europe centrale.

René Johannet.

LES LETTRES

LES LIVRES NOUVEAUX

Que je l'aime, ce *Livre de raison* de M. Joseph de Pesquidoux, où pétillent les parfums des sarments et du vin nouveau, des chênes et des sapins, des cèpes et du plantain ; qui est tout bruissant de feuillages, égayé des pépiements des poussins et ennobli des chants du rossignol... Oh ! Je le relirai souvent. « Écoutez, les Gascons, c'est toute la Gascogne... »

La Gascogne, que nous annonce-t-on, à son propos? Que de Toulouse à Auch et d'Agen à Montauban les terres riveraines de la Garonne passent en des mains italiennes? Que les paysans vendent leurs belles vignes, leurs châtaigneraies et leurs pièces de blé? Ce n'est point M. de Pesquidoux qui commettra pareille trahison. Il se sent le dépositaire de ce sol, que ses ancêtres lui ont transmis, où ils ont vécu, côte à côte avec leurs métayers, émus des mêmes périls, aux temps du phylloxéra et du mildiou, et qu'ils ont cultivé passionnément, et sauvé ; il veut, tel quel ou plus riche encore, le léguer à ses descendants. Ce sont les « dulcia arva » de sa famille. Ils ont nourri son corps ; sa mémoire est pleine d'eux ; et s'il a tant de talent, un merveilleux et sain talent d'écrivain français, c'est à eux qu'il le doit.

Un « livre de raison », vous savez ce que c'est. Les chefs de maison, autrefois, le rédigeaient avec conscience et tendresse. Ils y inscrivaient les comptes de leur entreprise, de telle façon que, plus tard, les descendants y trouvassent la preuve que le patrimoine avait été bien géré. Ils y notaient, à leurs dates, les naissances et les morts, les

baptêmes et les mariages ; c'était un mémorial fidèle de la vie familiale. Et puis, les travaux et les jours, les semailles et les récoltes, et les fruits de l'expérience journalière. Ceux qui aimaient de moraliser ne manquaient point de léguer leurs conseils de sagesse, leur façon de penser sur le monde comme il va. Oh ! quels beaux livres !...

M. de Pesquidoux en possède un qui s'arrête en 1820, et que le rédacteur, son grand-oncle Jean de Heugarolles, écrivit soigneusement, quand il eut fini de guerroyer avec Napoléon. L'ancien voltigeur, un cadet qui n'avait point amassé fortune, et ne possédait, avec la croix, qu'une maigre pension, vint finir ses jours, comme cela devait se faire, au foyer de son aîné. Il s'assit au coin de la grande cheminée, poussa des pieds les chenets, et commença l'histoire de ses campagnes. Il aidait aux travaux agricoles, surveillait semailles, moissons, tailles et vendanges, lisait Horace, jouait du violon, et chassait le plus qu'il pouvait, enveloppé, l'hiver, dans une laine épaisse que fournissaient les brebis de la bergerie. Cet arrière-grand-parent, on sent que M. de Pesquidoux l'aime de tout son cœur. Comment non? Il lui ressemble !

Le voici donc à l'œuvre : il a renoué la tradition ; il écrit le livre de raison de ses belles terres, d'où l'on voit la ligne des Pyrénées à l'horizon. Je vous défie bien, citadins, de ne pas vous découvrir, en lisant ces pages admirables, une âme agreste. Que la vie est, dans ces campagnes ensoleillées, amicale, douce et variée ! Comme tout y sent bon ! Que les mets y sont savoureux, que les chansons en sont joyeuses et les mœurs fraternelles ! Tantôt des ouvriers viennent tailler les grands arbres et les débiter en fagots. Tantôt, on voit arriver les machines à battre, et les champs sont secoués par le va-et-vient des pistons. Tantôt on va chez le voisin tuer le porc, aider la femme à mettre au monde un petit Gascon, ou se réjouir avec de jeunes mariés. Il y a des coutumes délicieuses encore, en terre gasconne. M. de Pesquidoux nous fait, des rites nuptiaux, la plus jolie narration. On y croit être, et la tête vous tourne un peu, de tant de rasades, de danses et de couplets !

Il nous dit aussi la lutte que son père a menée pour sauver la vigne. Ce fut tout un drame, et je l'ai suivi avec une émotion profonde. Est-ce parce que mes ancêtres, à moi, ont livré la même bataille? Je me souviens de récits analogues, qu'on m'a faits dans mon enfance, où il était question de ceps recroquevillés, de feuilles qui roussissaient, de pauvres grappes séchées, et des nuits sans sommeil de l'arrière-grand-père ; de ses longs errements, en sabots, le long des sarments malades, d'où il revenait le front ridé, et des larmes dans les yeux, suivi de Miraut, aussi navré que son maître. Dans mon admiration pour ce livre, il faut faire une part de souvenirs personnels, sans

doute. Avouerai-je à M. de Pesquidoux que j'ai retrouvé dans son premier chapitre un mot que je n'avais plus entendu depuis beaucoup d'années, que je ne savais plus, et que j'ai reconnu comme un vieil ami très cher? *Faissonnat*, ce sont les fagots de Gascogne. Il parle de *faissonnats* de hêtres et de chênes. Je me souviens de *faissonnats* de pins, qui pleuraient de la résine. Mais est-il un Français qui puisse, vraiment, lire sans émotion ces simples hymnes aux champs de France?

La forme en est admirable. Je ne vois que M. de Châteaubriant, l'auteur de *Monsieur des Lourdines*, qui décrive aussi bien, aujourd'hui, la vie agricole. Encore s'applique-t-il. Il y a une spontanéité et une fraîcheur délicieuses dans la prose de M. de Pesquidoux. On n'y voit point le procédé. Elle émeut par la justesse du mot et l'abondance des images. Le vocabulaire est étonnant : c'est celui des paysans, des spécialistes de la culture. Chaque terme évoque un objet précis ; tous les animaux de la basse-cour et de l'étable ; toutes les plantes du jardin, et les oiseaux du ciel et les arbres de la forêt ; tous les instruments du travail, et les gestes traditionnels des moissonneurs, des bûcherons, des bergers, sont réunis ici. On dirait le murmure même, la symphonie innombrable d'une belle province.

Et ce qui me plaît aussi, dans cet amoureux du passé, c'est qu'il ne s'y enferme pas à l'étroit. Il comprend le progrès. Pour célébrer les lacs artificiels, les conduites d'acier, les turbines qui, des Pyrénées et du Massif Central, enverront force et lumière dans toute la terre gasconne, il a de l'enthousiasme. Et il n'hésite pas, après un petit adieu pieux pour *la candèle dé rousée*, à saluer l'ampoule électrique, qui doublera le bien-être et l'effort des cultivateurs. Les tableaux que M. de Pesquidoux nous donne de la vie aux champs, et son appel à la terre ne sont pas des exercices de rhétorique. Sous le poète, on découvre immédiatement le technicien. C'est pour cela qu'il est si persuasif, — et pour tout dire irrésistible.

*
* *

Nous avons eu, en ces dernières années, de bien émouvantes et bien fréquentes surprises. Presque chaque mois, il nous était révélé un écrivain de génie. C'était une pépinière de petits Pascals et de Lamartineaux. En général, ces prodiges n'avaient pas atteint leur majorité. Ce n'étaient que coup d'essais qui étaient en même temps coups de maîtres. Comment se fait-il que ces grands génies se soient épuisés si tôt, et que, de tous ces chefs-d'œuvre, il reste à peine quelques titres, — comme de l'eau qu'on emporte dans un sac de mousseline, disait Pelléas.

Les fondateurs d'une collection nouvelle, *l'Aubier*, annoncent leur résolution de ne pas procéder par éblouissements successifs. *Natura non facit saltus.* Ils ont trouvé une traduction concrète, et par conséquent beaucoup plus jolie, de l'antique adage dans Buffon : « Il faut à peu près douze à quinze ans, dans les meilleurs terrains, pour transformer l'aubier en bois parfait. » Constatation qui devait plaire à celui qui a dit : « Le génie est une longue patience. » Ainsi, les fondateurs de *l'Aubier* veulent choisir de jeunes écrivains, des pousses saines et bien venues, et les aider à se produire et à se développer normalement. Ils veulent leur fournir un bon terrain, c'est-à-dire un public régulier, qui suive et encourage leurs tentatives, se réjouisse des progrès, signale avec une affectueuse sévérité les défaillances. Cette conception est excellente, et l'on en doit attendre les meilleurs effets.

Pour l'instant, nous avons déjà trois « plants » : M. Jean Longnon, dont *la Nouvelle Hélène* a révélé naguère ici même les rares qualités d'imagination romanesque, servies par un art d'une simplicité classique ; M. Bouzinac-Cambon, qui publie un délicat roman psychologique, *Echec et Mat*, et M. Raymond Schwab, dont on a lu des œuvres curieuses, mais qui ne nous avait peut-être rien donné encore d'aussi riche que son *Mathias Crismant.*

Ce *Mathias Crismant* est, en quelque sorte, la liquidation d'une jeunesse, un inventaire, avant le lancement d'une nouvelle vie. M. Schwab feint de composer la biographie, selon les plus exactes méthodes de l'érudition sorbonnique et chartiste, d'un poète mort un peu avant la guerre et dont la gloire a soudain éclaté. Ce Mathias Crismant, comme Stendhal, Gobineau ou Proust, a suscité un vaste mouvement d'exégèse. C'est un penseur, un philosophe, un poète. De plus, il a une vie pathétique, une vie de poète maudit, — de poète maudit qui serait un pur, un vertueux. Et ce qu'il a vécu ne mérite pas moins que ce qu'il a écrit de rester dans la mémoire des hommes.

Le voici donc, depuis sa naissance, à Bar-le-Duc. On nous dit son enfance pensive, ses premières amitiés, son goût croissant pour la méditation taciturne. Il est atteint d'hyperesthésie de l'ouïe, comme le chercheur du *Temps perdu*, et il a, comme Proust encore, la manie de l'introspection. De ses œuvres, de ses cahiers de notes, de sa correspondance, en particulier des *Feuilles sous la glace* et de son grand poème, *Adam*, M. Schwab tire des illustrations pour fixer les étapes et les nuances de la pensée de Crismant, et des éclaircissements sur les émotions de sa vie. Nous voyons comment Crismant se lie avec deux inconnus, deux âmes aptes à le comprendre, après la publication de son premier livre. Nous le voyons, éperdu, mala-

droit comme un Verlaine en face des difficultés matérielles où le livrent la ruine et la mort de ses parents. Nous écoutons ses tristes histoires d'amour : Florence, Claire Sylvestre, Marfa Baradkine sont les stations d'une sorte de calvaire sentimental. Ce philosophe, quand il aime, est naïf, et il s'offre au supplice... Il meurt misérable ; et c'est alors qu'un savant italien le découvre.

L'idée du livre, vous le voyez, est originale. On est tenté de penser que M. Schwab y a mis trop de choses ; il a gaspillé des sentences, des fragments poétiques, plusieurs sujets de drames ou de romans. Mais nous comprenons bien ce qui s'est passé. Les œuvres de Mathias Crismant, ce sont les œuvres de jeunesse de M. Schwab. Le poète mort, c'est lui-même ; et un autre est né, qui s'appellera vraiment Raymond Schwab, et qui, nous y comptons, va nous donner de belles œuvres. Y a-t-il eu, dans sa pensée, une rupture si nette, qu'il ait voulu jeter par-dessus bord toutes ses méditations passées? A-t-il jugé que, de ses brouillons, peu de choses valaient qu'on les conservât, et trouvé un procédé ingénieux qui sauvait le meilleur et anéantissait tout le reste? Nous saurons cela quelque jour. *Mathias Crismant* est une « somme ». Ce n'est point celle d'un esprit ordinaire.

Quant à *Echec et Mat*, j'aurais peur en vou le contant de ne points vous en donner une idée, même vague. Son charme est tout de nuances, de subtiles roueries où le romancier se joue de son héros et de son lecteur, pour ne nous livrer qu'aux dernières pages le secret de cette Pauline de Lestang, une sorte de petit monstre. Une partie se joue entre un jeune sportsman beau, sincère, une jeune fille tendre et loyale, qu'il épouse, une vieille amie subtile qui l'aime comme une mère amoureuse, une « lectrice » rancuneuse et déçue, — et Pauline. Pauline, sans qu'il y paraisse, conduit les opérations. Jean, qui est habile aux échecs, croit être le chef de partie. Il s'imagine un grand et pathétique amour ; il se croit le Tristan d'une Isolde un peu étrange, qui a bu avec lui le philtre d'amour. Mais son Isolde est une calculatrice ; et sous ses airs pieux une gourmande des joies de la vie. Si Jean était plus fat, il connaîtrait mieux la toute-puissance de sa beauté mâle. Et il devinerait que pour n'avoir qu'elle, et en jouir sans risque, Pauline l'a laissé épouser Blanche... Mais j'en ai déjà trop dit. Ce récit romanesque est conduit avec beaucoup d'adresse et de talent.

Une jeune Japonaise, née à Lyon, mais qui a vécu à Tokio, Mlle Kikou Yamata, vient de publier un aimable roman d'amour, *Masako*. Mlle Masako, Petite-Droiture, est d'excellente famille. Elle sait jouer du biva, — Hérédia disait *la* biva ; cet impeccable s'est-il trompé? —

et composer de beaux bouquets. Elle est instruite des choses de l'esprit ; et il suffit de voir avec quelle tendresse elle caresse les vieux meubles et les boîtes de laque qui lui viennent de famille, pour voir combien elle est artiste.

Mais il y a une chose qui l'ennuie. Ce sont les traditions sévères et étroites de ses tantes maternelles, qui représentent le vieux Japon. On lui présente un prétendant, Naoyoshi. Il lui plaît. Les deux jeunes gens sont fiancés. Or, un soir, troublés par la musique, par la nuit, par les parfums du jardin, ils s'embrassent. Les tantes les ont surpris. Elles déclarent le mariage impossible, parce que Masako et Naoyoshi s'aiment. Telle est la loi des ancêtres. On ne fonde point un ménage sur le frivole amour.

Naoyoshi et Masako sont des Japonais de 1925. Ils se défendent. Ils triomphent... Le récit du mariage et de la première soirée d'intimité des deux époux sont d'un charme délicat, ardent et pudique. Du reste, Mlle Kikou Yamato écrit fort joliment en français. Elle a la précision et ce réalisme adouci de poésie, qu'on aime chez les aquarellistes de son pays.

Robert Kemp.

L'HISTOIRE

QUELQUES HISTORIENS DE LA RÉVOLUTION

La Révolution continue à inspirer de nombreux ouvrages, c'est une mine toujours abondante et qui n'est pas près d'être épuisée. Le gisement central, aux Archives nationales, attire encore et sollicite même de nombreux chercheurs ; les filons de province, attaqués de tous les côtés à la fois, mais très inégalement exploités, laissent apparaître çà et là le minerai encore vierge. Les fouilles se font en détail, par ordre dispersé, et c'est déjà tout un labeur de suivre et de s'assimiler, jour par jour, leurs progrès.

Tel chapitre forme une galerie à part, avec son lot spécial de pionniers. La contre-révolution et l'émigration, par exemple, suffisent à absorber une vie entière. M. Emmanuel Vingtrinier, notre érudit confrère lyonnais, leur a consacré la sienne. Il vient de publier coup sur coup deux gros volumes, dont le dernier n'atteint encore que la troisième année de la Révolution. On y voit, suivie pas à pas, la première émigration, celle dite « des princes », et ses efforts divers, projets de soulèvements à l'intérieur, combinés avec une action aux frontières. Ces tentatives, les adversaires comme les partisans de la Révolution ont été d'accord pour les blâmer, et ce n'est pas le livre, si abondamment et si scrupuleusement documenté, de M. Vingtrinier qui pourra leur faire changer d'avis. Après avoir décapité, à l'intérieur, le parti de l'ordre, l'émigration assura le triomphe des jacobins. Ses entreprises, formées à l'étranger, dans une connaissance insuffisante des événements et des hommes, n'aboutirent qu'à découvrir

et à compromettre le roi, jusqu'à ce qu'elles ruinassent définitivement sa cause : telle est la conclusion qui naît du livre de M. Vingtrinier.

L'activité du comte d'Artois, du prince de Condé et de leur état-major, fut, hélas ! beaucoup plus grande qu'on ne le croit d'ordinaire, et c'est un des mérites de M. Vingtrinier de l'avoir fait ressortir. Il y avait autour des princes des hommes d'État, des diplomates, des militaires de grande valeur et, chose rare, presque tous étaient, non des hommes de cabinet, mais des hommes d'action. De leur ardeur et de leur impatience même, jointe à l'incompréhension de ce qui se passait dans le pays, devaient naître les heurts, les précipitations ou les retards, bref, toutes les inopportunités et toutes les discordances qui devaient produire un fiasco perpétuel.

Le « comité politique » de Turin s'efforça, d'abord, de mettre en branle les souverains étrangers. Il ne recueillit guère que des refus, ou des concours tellement intéressés que l'offre en devenait humiliante. Les empereurs et les rois de l'Europe ne s'intéressaient guère à la monarchie française que pour l'abaisser ou la morceler, et ce n'est pas sans crève-cœur que le comte d'Artois se vit, en échange d'un subside qui ressemblait fort à une aumône, demander un morceau de l'Alsace.

A l'intérieur, cependant, les provinces furent longuement travaillées. M. Vingtrinier relate par le menu les tentatives d'Imbert-Colomès et du « Salon français » à Lyon, de François Froment et de la Fédération de Ialès, en Languedoc, du comte de Vernègues en Provence, du baron de Lezardière, en Poitou. A l'automne de 1790 l'émigration semble devoir l'emporter. Louis XVI, après le vote de la constitution civile du clergé, se résout à rompre avec la Révolution. Il adopte un plan, qui n'est pas, d'ailleurs, celui des princes, mais celui de Breteuil et de Bouillé : le roi gagnera une place de l'Est, d'où il pourra donner la main à son beau-frère. Mais le malheureux souverain se ravise. La conspiration est découverte et, dénoncée par les aboyeurs de la presse jacobine, elle amène un premier triomphe des révolutionnaires extrêmes, de premières mesures contre les prêtres et les « aristocrates ». Ce sera bien pis, l'année suivante, après Varennes, et, en 1792, après Valmy. Les mêmes causes devaient constamment produire les mêmes effets, jusqu'à ce que la Terreur triomphante succombât enfin à son propre délire.

Les peuples ne se soulèvent pas quand et comme on veut, telle est la moralité des longues et vaines tentatives des princes. La partie semblait perdue quand éclatèrent spontanément, en 1793, les insurrections de la Vendée, puis de Lyon et du fédéralisme provençal. M. Émile Gabory, dans *la Révolution et la Vendée*, a étudié le plus

grave de ces soulèvements, celui qui, du jour au lendemain, mit en marche quatre cents paroisses de l'Anjou, du Bocage vendéen et du comité de Nantes. Il en a scruté les causes avec une clairvoyance attentive. La première fut la défense religieuse contre la constitution civile du clergé et les persécutions qu'elle avait déjà entraînées. Ce fut elle qui ameuta tout d'abord les paysans. Cependant, les coups de main tentés par les nobles, en 1791 et 1792, échouèrent à la frontière et à Bressuire. La Vendée, surveillée et domptée par ses bourgeois jacobins, semblait se résigner et s'enfermer dans le silence, quand, brusquement, en mars 1793, d'un bond, elle fut debout. La levée de 300 000 hommes fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Le 2 mars, à Cholet, les jeunes gens s'insurgent contre le tirage au sort ; ils n'ont que des bâtons, mais ils rossent les gardes nationales et s'emparent de leurs fusils. Le mouvement, comme une traînée de poudre, gagne toutes les Mauges. Les chefs sont de simples paysans, Piron, Forest, Perdriault, Cathelineau, colporteur du Pin-en-Mauges, Tonnelet et Stofflet, gardes-chasses, etc. Un noble authentique, le marquis de Beauvau, défend contre eux la ville de Cholet.

Les gentilshommes n'apparaissent qu'au lendemain du succès ; encore est-ce à leur corps défendant. Ce sont les paysans qui vont les chercher pour les mettre à leur tête : les nobles ont servi ; ils ont appris la stratégie et la tactique, il faut qu'ils prennent le commandement. L'accueil que les paysans reçoivent ne les encourage guère, car les « messieurs », plus éclairés, voient de quoi il retourne : « Qu'avez-vous fait, mes enfants, dit d'Elbée. Pouvez-vous résister aux troupes de la République? » Bonchamp, dans son château de la Baronnière, près de Saint-Florent, répond de même aux insurgés. Ce n'est que sur leur insistance, et presque sur leurs menaces, que tous deux entrent dans la lutte. Henri de la Rochejaquelein, lui aussi, n'entrevoit que des perspectives sombres : « Les paysans parlent de lui faire violence ; il pleure et les suit. » Lescure ne quitte son manoir que sur sur la même pression. Sapinaud de la Verrie, ancien garde du corps, « veut d'abord empêcher les paysans de Mortagne de sonner le tocsin. Imbu d'idées philosophiques, il avait avec enthousiasme salué l'aube des temps nouveaux... *Vingt fois, les paysans le menacent de mort.* Trois jours, il résiste ; enfin, il quitte son foyer... » En Loire-Inférieure, Danguy, ancien officier, est hissé de force sur un cheval ; le marquis de Saint-André est emmené en robe de chambre. Charette commence, lui aussi, par opposer aux gars de Machecoul de solides raisons, mais il finit par « se rendre à la raison du plus fort ».

La cause profonde, ancienne, du mouvement, ne tarde pas à se révéler. Certes, les paysans rejettent la levée en masse, mais ils se

vantent aussi de « faire revenir les bons prêtres ». Ils forcent les républicains à crier : « Vive le pape ! à bas la nation ! » Les chefs de la grande armée vendéenne déclareront : « C'est la religion de nos pères que nous défendons et défendrons jusqu'à la dernière goutte de notre sang. » A l'envoyé des princes, M. de Gilliers, ils tiendront le même langage : « Le rétablissement du culte catholique et romain est ce qui a principalement poussé les paysans à prendre les armes. »

Comme l'état d'esprit des émigrés était différent ! M. Jacques Baldensperger l'analyse longuement en deux volumes qui résument des années de recherches : *Le mouvement des Idées dans l'Emigration française.* L'incrédulité des princes est connue : celle de Monsieur ne prit fin, si elle cessa jamais, qu'à une date où la pratique extérieure ne permet plus de rien discerner. Le comte d'Artois ne « tomba dans la dévotion » qu'en 1804, après la perte cruelle que l'on sait. Les Condé n'étaient pas davantage pieux. L'ascétique religieuse et la quasi-sainte de la famille, la princesse Louise-Adélaïde, nous l'atteste : son père, le prince, était incroyant ; son frère, le duc de Bourbon, trouvait la religion « petite ». Toutes les « têtes pensantes » du comité de Turin avaient reçu une « éducation philosophique ». Le clergé — le haut clergé surtout — était loin de faire exception à la règle. On connaît les étonnants détails donnés par Mme de La Tour-du-Pin sur l'impiété cynique de son grand-oncle, l'archevêque de Narbonne, qui, à Londres, récitait des chants entiers de *la Pucelle*. Ne parlons pas du cardinal de Rohan, ni de Boisgelin, archevêque d'Aix. Les *Souvenirs* du baron de Vitrolles et presque tous les mémoires du temps constatent ou confirment les mêmes faits.

A quel moment cet état d'esprit commença-t-il à changer? Ce ne fut, semble-t-il, qu'après quatre ou cinq ans de séjour en terre étrangère, vers 1793 ou 1794. Il y eut alors, dit M. Baldensperger, une « volte-face traditionaliste où la piété ancestrale, l'honneur de caste, eurent la toute première place ». C'est l'explication rétrospective de la duchesse de Duras. Elle s'accorde à merveille, du reste, avec la fragilité de ces prétendues conversions, fondées uniquement sur des considérations sociales ou mondaines. Mais il y eut des changements plus sincères et plus profonds. Beaucoup d'âmes subirent de véritables crises qui les ramenèrent à la foi. La ruine, la misère matérielle, parfois la mendicité où tant de familles, jusque-là opulentes, se trouvèrent jetées ; une série inouïe de catastrophes, guerres, prisons, guillotine, etc., les morts si fréquentes d'êtres aimés, finirent par inspirer des réflexions salutaires, et tout cela porta un coup à cette fameuse « philosophie » dont s'étaient nourris jusque-là ces esprits légers.

Mme de La Tour-du-Pin, qui, sans être incroyante, manquait un peu de ferveur, ne fut vraiment touchée de ce qu'il faut bien appeler « la grâce » qu'en 1795, après la mort de sa petite-fille. François d'Orban de Polignac ressentit le même coup mystérieux après la dure retraite de l'armée de Condé, où tant d'anciens courtisans connurent pour la première fois la souffrance.

Certes, la tristesse, le malheur, ne suffisent pas toujours à éclairer ; un choc intérieur ébranle, mais souvent sans convaincre. « Je pleurai et je crus », la phrase célèbre de Chateaubriand, montre bien l'insuffisance de ces conversions émotives. Ce n'était pas la foi, ce n'était guère qu'une « religiosité poétique », le sentiment un peu vague qui animait *le Génie du christianisme.* Dans la préface du fameux épisode d'*Atala*, l'auteur s'excusait presque d'avoir mis en scène un prêtre : « Je sais, disait-il, qu'il est difficile de peindre un pareil caractère sans réveiller dans l'esprit de certains lecteurs des idées de ridicule. » Tant d'appréhensions ne donnent-elles pas le mesure de sa sincérité?

Romantisme !... c'est tout ce qu'on peut dire de cette rhétorique et de cette poétique prétendue chrétienne. Selon M. Baldensperger, l'émigration aurait eu sa part dans la naissance de ce grand mouvement. Il se peut, en effet, qu'elle ait contribué à l'enrichir de quelques idées troubles, l'illuminisme d'Allemagne, le « Dieu sensible au cœur » de Jacobi, la théosophie britannique. Mais l'élan était bien parti de France. Quand le vicomte — alors chevalier — de Chateaubriand allait en Amérique « écrire l'épopée de l'homme de la nature », ce n'était pas l'émigration qui lui inspirait ce projet, c'était l'esprit même de Jean-Jacques. Nous ne croyons donc pas à l'influence de l'émigration sur la pensée française. Faute de culture ou d'éducation, les nobles exilés étaient, presque tous, inaccessibles ou imperméables aux idées étrangères. Des soucis exclusivement matériels les hantaient : *primus vivere...* Les jeunes filles des meilleures maisons faisaient la cuisine et lavaient la vaisselle ; le prix des choux et des raves les occupait plus que *la Critique de la raison pure.* En dépit des efforts de Charles de Villers, la philosophie de Kant demeura, pour tout ce monde, une lettre hermétiquement close. Un jeune Français qui n'entra, il est vrai, en Allemagne qu'après la victoire d'Iéna, Stendhal, semble avoir fidèlement traduit l'impression de ses compatriotes, lorsqu'il a dit des systèmes en vogue dans les universités germaniques, qu'ils n'étaient qu' « une poésie obscure et mal écrite »...

Mais l'émigration littéraire nous a un peu détournés de l'émigration politique et de la contre-révolution, qu'elle s'efforça de susciter. On a vu que les plans des princes et les mouvements des peuples se

succédèrent sans jamais concorder. En 1792, quand les émigrés suivaient Brunswick, toute la France était derrière Dumouriez. En 1793, quand les Vendéens, puis les Lyonnais et les Provençaux, se soulevèrent, les princes ou leurs appuis n'étaient pas prêts. Les insurgés furent écrasés les uns après les autres, sans pouvoir se rejoindre et sans être secourus. Après 1795, les circonstances redevinrent si favorables, le régime jacobin était si discrédité, qu'une restauration monarchique était non seulement possible, mais inévitable. Pourquoi ne se fit-elle pas en faveur des Bourbons? Répondre à cette question serait résoudre tout un problème d'histoire ; mais, sans entrer dans le détail de toutes ces causes, on peut déjà en entrevoir quelques-unes...

A la fin de 1799, le trône échut à un « soldat heureux ». Jacques Bainville vient précisément de retracer cette fameuse journée du *Dix-huit Brumaire*, d'où Bonaparte sortit roi. Un livre de Bainville se suffit à lui-même et n'a pas besoin d'être recommandé aux lecteurs de *la Revue universelle*. Bien que l'auteur déclare n'avoir mis en œuvre aucun document inédit — il n'a utilisé que des ouvrages de seconde main, comme l'excellente histoire d'Albert Vandal — on peut dire qu'il a renouvelé le sujet par la façon dont il l'a compris.

Deux choses l'ont frappé : le coup d'État ne fut pas, comme on serait tenté de le croire, l'œuvre brutale d'un militaire expulsant la représentation nationale. Il fut l'œuvre d'un civil, d'un parlementaire, de Sieyès, et conçu par lui selon toutes les formes constitutionnelles ou suivant toutes les apparences légales. Bonaparte, avant d'en être le bénéficiaire, n'en fut que l'exécutant, et cet exécutant se montra un moment très médiocre : peu s'en fallut que le coup ne manquât, — tel est le deuxième point développé par Bainville.

Sieyès voulait remplacer le Directoire, dont il était membre, par un nouveau régime où ressuscitait le pouvoir personnel. Dans son système, les élus de la nation, du « peuple souverain », loin d'avoir le dernier mot, étaient adroitement paralysés et pratiquement annihilés. C'était la jugulature complète des assemblées. Qu'étaient devenus *le Contrat social* et les grands principes de 89? Sous la forme, tantôt d'un grand électeur, tantôt de consuls, dont un seul devait exercer la plénitude du pouvoir, c'était, en réalité, la monarchie que Sieyès rétablissait.

Le plan du conspirateur-directeur était prêt de longue main, mais, pour l'exécuter, il « cherchait une épée ». Il avait d'abord jeté les yeux sur Joubert, mais Joubert avait été battu et tué à Novi. Augereau, l'homme de Fructidor était toujours prêt à marcher, mais Augereau manquait un peu de prestige. Bernadotte, ministre de la

guerre, s'était fait l'homme des Jacobins du Manège. Moreau, tâté, refusa, mais il indiqua Bonaparte... Sieyès et le jeune général sympathisaient peu ; ils surent s'entendre sans se voir, au moyen d'intermédiaires.

Le coup s'exécuta comme Sieyès l'avait prescrit. Les Anciens, où le directeur avait la majorité, convoqués à sept heures du matin, votèrent, sous prétexte de complot anarchiste, le transfert de la représentation nationale à Saint-Cloud. En même temps, Bonaparte était nommé commandant de la force armée. Le Directoire en fonctions devait se retirer ; pour cela il suffisait que trois de ses membres, sur cinq, fussent démissionnaires. Sieyès et Roger-Ducos, son complice, y étaient déjà résolus. Gohier, bien qu' « endormi » par Joséphine, s'y refusa, entraînant avec lui son ami Moulin. Restait Barras, que Bonaparte, son ancien protégé, avait berné et que Talleyrand sut convaincre de se retirer à la campagne... Le tour était, semble-t-il, joué et la journée du 18 Brumaire s'achevait sans aléa.

Mais, en réalité, le plus difficile restait à faire : il s'agissait de justifier le coup d'État devant les Chambres. Les Anciens étaient acquis en majorité ; il restait, cependant, parmi eux une assez forte minorité jacobine. Quant aux Cinq-Cents, les jacobins y triomphaient. Comment leur faire entendre raison? Telle fut l'œuvre ardue qui remplit la journée du 19 brumaire, et c'est dans cette journée surtout que tint ce qu'il y eut de plus dur et de plus âpre dans le coup d'État.

Jacques Bainville en a décrit avec une perspicacité aiguë les flottements et les péripéties. Bonaparte ne pouvait compter sur l'armée que dans une mesure beaucoup plus faible qu'on ne le croit généralement. Ses troupes les plus dévouées étaient restées en Égypte. De la garnison de Paris, deux régiments de dragons seulement lui paraissaient acquis et le commandant de place, Lefebvre, ne lui était rallié que de la veille. Mais il restait la garde constitutionnelle des conseils, les fameux grenadiers de Brumaire, sorte de prétoriens de la Révolution, qui n'avaient jamais servi qu'à l'intérieur et sur lesquels il n'avait aucun empire...

C'est dans ces conditions incertaines que l'affaire s'engagea. Les débuts furent des plus fâcheux. Les membres des deux Assemblées se trouvèrent en contact à Saint-Cloud plus d'une heure avant la séance, et l'indignation jacobine des Cinq-Cents affecta les Anciens. Quand Bonaparte se présenta devant cette dernière Assemblée, l'atmosphère ne lui était plus favorable ; ses partisans restaient muets et indécis. Sans habitude de la parole et, semble-t-il, peu maître de lui-même, il fut maladroit, il accumula les provocations, faisant appel « aux soldats, ses braves camarades », et donnant ainsi des airs de

force à un coup qui devait conserver toutes les apparences de la légalité. Le Conseil des Anciens, dont le vote paraissait acquis, sursit à ce vote et ajourna sa décision...

Aux Cinq-Cents, ce fut bien pire. Bonaparte, accueilli par les cris de : « A bas le dictateur ! Hors la loi ! Tue ! tue ! » fut entouré par un groupe de jacobins et violemment malmené. Dans cette bagarre, sa petite taille et sa faiblesse physique le trahirent. Murat, Lefebvre et Gardanne durent s'élancer à son aide, avec une poignée de grenadiers sûrs ; ils le ramenèrent à demi évanoui et l'un des soldats qui le protégeaient reçut un coup de stylet dans sa manche. Tout le monde eut l'impression que c'était fini et que le coup était manqué. Les conséquences pouvaient en être graves pour ses auteurs. Les Cinq-Cents pouvaient mettre hors la loi le général factieux, et les Anciens pouvaient les suivre. C'était pour Bonaparte la prison, l'exil, peut-être le poteau d'exécution...

Mais jamais cet homme n'eut peur du risque. Il se ressaisit, au contraire, et s'adressant aux soldats, cria : « Aux armes ! » Les rangs de la garde constitutionnelle qu'il parcourut et qu'il harangua les premiers, lui, mauvais cavalier, sur un cheval fougueux, n'accueillirent ses paroles que par un silence de mauvais augure. Seuls, les « vrais soldats », ceux qui avaient servi en Italie et, en particulier, les dragons, l'acclamèrent. Allait-on mettre aux prises les deux sections de la troupe? On ne sait comment la journée se fût achevée si Lucien Bonaparte n'était intervenu et si, « en grand acteur politique », il n'eût joué la scène décisive. Président des Cinq-Cents, il a jeté sa toge sur la tribune et déclaré qu'il n'y avait plus de liberté. Hué et menacé à son tour par ses collègues jacobins, il s'est vu délivré par un capitaine et dix hommes de la garde constitutionnelle, accourus aux cris de : « Vive la République ! » Arrivé dans la cour, il monte à cheval aux côtés de son frère, et il harangue les grenadiers avec le feu de ces orateurs qu'ils sont habitués à entendre. Il leur montre, dans sa personne, la représentation nationale violée. Les vrais représentants du peuple sont ceux qui le suivent, les autres ne sont que des perturbateurs et des assassins, qu'il faut expulser de force. Les grenadiers l'écoutent ; pour eux, le président de l'Assemblée représente l'ordre et la légalité. Ils entrent dans la salle, baïonnettes basses, et la partie, qui semblait perdue, est enfin gagnée...

Ce bref résumé ne donnera qu'une idée bien imparfaite de cet habile récit, dont l'intérêt, souvent dramatique, n'est dû qu'à une intelligence toujours juste des situations, à la compréhension exacte des choses et des hommes.

Paul Ballaguy.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

G. BERNARD SHAW

Il y a environ trente-cinq ans, les Londoniens voyaient parfois à Trafalgar Square un homme maigre aux cheveux jaunes, aux gestes secs, qui haranguait la foule. L'autorité, et je ne sais quel ennui hautain dans la manière de décocher la raillerie, rendaient cet orateur singulier entre tous. On sentait en l'écoutant qu'une volonté inflexible animait cette mauvaise voix qui réussissait quand même à se faire entendre. Beaucoup, en quittant le « meeting », voyaient encore devant leurs yeux un visage orné d'une barbe pointue, et dont le regard bleu et dur les avait fixés d'une manière diabolique.

Bernard Shaw avait alors dépassé la trentaine. Les articles de critique d'art qu'il avait publiés dans le World *avaient été remarqués; mais la politique surtout l'attirait; il était vite devenu l'un des plus jeunes pionniers du socialisme; et, dès son entrée à la « Fabian Society », il y avait joui d'un grand prestige. Quelle surprenante carrière que celle de cette « Fabian Society »! Elle groupait, à ses débuts, quelques intellectuels socialistes, tous issus d'ailleurs des rangs de la bourgeoisie; quarante ans plus tard, ces intellectuels obscurs étaient célèbres dans les lettres comme Wells et Shaw, ou ministres travaillistes, tels Sydney Webb et Ramsay Mac Donald.*

Il faut toujours penser que Shaw fut « fabien », avant de se rappeler qu'il est auteur dramatique. L'auteur de Sainte Jeanne *ne déclare-t-il pas lui-même que « l'art pour l'art » lui est insupportable, et qu'il préfère le moindre de ses discours antialcooliques à la plus fameuse de*

ses œuvres? La scène ne lui a été qu'un moyen d'action; mais bien avant de l'occuper, il s'est servi de la tribune publique. Avant d'écrire pour les lettrés la Quintessence de l'ibsénisme *et* le Parfait Wagnérien, *il a prêché à des auditoires populaires la journée de huit heures, la nationalisation des grands services de l'État, la réforme du budget, et, en général, l'organisation collectiviste de la société. La façon dont Shaw expose sa doctrine est d'ailleurs pleine d'humour, et le secret de son influence sur la foule tient à ce qu'il ne lui parle pas comme Karl Marx, mais plutôt comme Little Tich. Pour convaincre ceux qui l'écoutent que le communisme est* déjà *une réalité sérieuse, il a recours à des arguments imprévus : que ceux qui doutent de l'existence de cette doctrine, dit-il, « soient menés le long du quai commun, à la lumière du réverbère commun, qui brille également pour le juste et l'injuste, par la rue commune, jusqu'à la commune place de Trafalgar, où, à la moindre révélation d'opinions communistes, ils seront frappés par le commun policeman, et conduits à la prison commune ». De tels arguments relèvent plus du boniment du bateleur que de l'éloquence du dialecticien... Il est regrettable que M. Shaw n'ait jamais brigué un siège de député; son succès au parlement aurait été des plus vifs. Il eût peut-être même* — you never can tell! — *passé celui de M. Lloyd George.*

C'est en 1898 *que deux premiers recueils de pièces, « plaisantes et déplaisantes », furent offerts par M. Shaw au public. On n'a pas dit grand'chose en définissant ce théâtre comme un théâtre d'idées, car, à vrai dire, il met les idées la tête à l'envers. Ce n'est pas sans dommage pour la vérité des personnages. Jamais M. Shaw ne se plie aux exigences des caractères ou des situations; il se contente de prêter à ses* dramatis personæ *ses épigrammes et ses fantaisies; le rideau se lève sur des marionnettes spirituelles, mais non sur des créatures vivantes. M. Shaw a beau varier le timbre de sa voix, nous devinons toujours que c'est lui qui parle quand ses fantoches ouvrent la bouche; c'est sa main qui pousse Guignol à taper sans cesse sur le commissaire.*

L'œuvre entière de M. Shaw n'est qu'un pamphlet contre la société; l'auteur de Candida *n'a qu'un dessein : saper notre conception de l'homme et des lois et sa critique turbulente n'épargne aucun des soutiens de l'ordre.* L'Homme et les armes *est une pièce antimilitariste; dans la même veine,* César et Cléopâtre *raille, avec les moyens un peu gros de* la Belle Hélène, *l'idéalisme de l'histoire et de la légende; au cours de ce drame très peu historique, nous entendons les sujets de Cléopâtre réclamer « l'Egypte aux Egyptiens » comme s'ils étaient déjà sous les fourches britanniques... Puis c'est l'amour que l'auteur prive de toute poésie dans* Sait-on jamais? *il le réduit à sa plus plate expression, et le dialogue des protagonistes de ce drame sans lyrisme est*

aussi rigoureux qu'une table de logarithmes. Serons-nous plus émus par l'histoire de la vertueuse Candida? pas davantage. C'est que M. Shaw montre toujours le bout de l'oreille; il en veut ici à la morale. Mais par quoi remplace-t-il ce qu'il entend détruire? par une éthique pseudo-scientifique. Quand M. Shaw cesse de tailler et veut recoudre, nous découvrons tout à coup que les quelques idées positives qu'il a sont empruntées au scientisme de Taine ou de Renan; cela ne le rajeunit pas.

Le seul personnage qui se détache pour nous de ce théâtre arbitraire, c'est M. Shaw lui-même, ou plutôt le « héros » shawien, c'est-à-dire le raisonneur qui met chacun et chaque chose à sa place, qu'il s'agisse de Shakespeare ou de l'institution du mariage. Clairvoyant quand les autres sont aveugles, bon quand les autres sont méchants, il a toutes les vertus et tous les dons, tel un héros romantique. N'y a-t-il pas d'ailleurs, par le goût de l'antithèse, et la manie de toucher à tout, plus d'un côté romantique chez ce M. Bernard Shaw qui persifle le romantisme dès qu'il croit en déceler quelque part. Il n'y a que chez lui qu'il n'en découvre pas. M. Shaw, au reste, se connaît assez mal : il se dit l'adversaire de l'idéologie, et il est, en son fond, le plus obstiné des idéologues. D'où la curieuse disparate qui étonne chez ses héros. Le spectateur ne peut comprendre que le même personnage qui, cinq minutes avant, n'avait pas assez de sarcasmes à l'endroit des pauvres mortels qui croient aux « choses invisibles », enfle soudain la voix pour exalter le « surhomme » de l'avenir, le héros qu'engendrera l'ère « shawienne »! C'est que l'instant est venu où vous devez cesser de rire pour prendre une mine recueillie : le clown qui vous amusait jusqu'alors a fait place au prophète. Que si vous en doutez, lisez les préfaces (celle de l'Homme et le Surhomme), *par exemple, que M. Shaw a mises à son théâtre. Vous serez convaincu que l'auteur qui semblait s'amuser et qui jouait avec vous ne le faisait pas par amour du jeu, et que la seule personne qui écoute sans jamais broncher les pièces de M. Shaw, c'est M. Shaw lui-même.*

Si vous êtes dérouté par les masques que prend tour à tour ce diable d'homme, n'oubliez pas qu'il a avoué quelque part : « Je suis né saltimbanque. » Dans la foire aux idées, il tient une boutique singulière; la foule se presse devant ses tréteaux car, mieux que quiconque, il sait battre du tambour; et comment résister à cet acrobate qui garde au milieu de ses pirouettes une gravité puritaine? Quand il a fini de faire oraison, il reprend ses exercices; mais s'il soulève des poids, ce sont des poids en carton; s'il jongle avec des boules brillantes, avec des couteaux, les boules sont creuses, les couteaux sont en fer-blanc.

C'est sur les tréteaux de la vie que ce bohémien a fait ses premiers

tours. « J'ai tant parlé de moi, nous dit-il, que je suis devenu aussi légendaire que le marin du vaisseau fantôme. » Ne nous laissons pas décourager : le curriculum vitæ *de M. Shaw nous est encore connu et sept villes ne se disputent pas sa naissance. L'auteur du* Disciple du diable *est né en Irlande en* 1856 *d'une famille protestante. « On parlait chez moi, écrit-il, des Shaw comme s'il se fût agi des Romanoff ou des Hohenzollern. » Au collège comme à l'école anglicane où on l'envoya, il ne fit rien; sans doute se sentait-il déjà peu d'affinité pour les professeurs, lui qui a écrit plus tard : « Les esprits créateurs agissent, les esprits impuissants enseignent ». Son premier coup d'éclat fut d'envoyer, à l'âge de quinze ans, une profession de foi d'athéisme à un journal local; dès lors, le jeune Shaw ne pouvait plus être confondu avec M. Tout-le-monde. Il demeura ensuite de longues années dans l'incertitude et la médiocrité. La peinture l'attirait, mais la nécessité le força à entrer comme petit employé dans une affaire commerciale. Entre temps, il avait mis cinq romans sur le chantier, mais aucun d'eux ne trouva d'éditeur. Le courage n'abandonnait pas l'écrivain peu chanceux qui continuait de travailler sans répit, « par pur instinct, comme un castor ». Sa mère aida de son mieux les années besogneuses de ce garçon qui, à vingt-neuf ans, aurait pu mourir sans avoir inscrit son nom dans les lettres anglaises. Le journalisme, puis la politique mirent tout à coup le jeune homme inconnu en lumière; c'est alors qu'il commença à pérorer à Trafalgar Square. Quelques années plus tard, ses compatriotes ne le nommaient plus — signe de gloire — que par ses initiales; mais G. B. S. revenait de loin...*

De la métropole la renommée de M. Shaw s'est étendue dans le monde entier. Cet individualiste forcené voit les moindres traits de sa vie privée câblés par les journalistes des deux hémisphères. Il prétend en être excédé : croyez plutôt qu'il en est ravi. Cependant la foule demeure murmurante et divisée; les uns ne veulent voir dans cet anarchiste qu'un « brillant farceur »; d'autres le traitent, selon les propres termes d'un de ses hagiographes, de « Socrate moderne ». La vérité se tient du côté de Chesterton, qui nous a montré, en des pages fameuses, que ceux qui admirent Shaw ne l'ont pas compris, et que ceux qui le comprennent ne l'admirent pas. Il reste à G. B. S. d'avoir été l'un des témoins les plus féroces de la fin de l'ère victorienne et de celle qui l'a suivie. Et quand il n'évoque pas le capitaine Fracasse, nous inclinons à penser qu'il est, avec plus de virulence et beaucoup moins de goût, comme une grosse monnaie d'Anatole France à l'usage de l'Angleterre contemporaine.

***

Le Théâtre : *Pièces d'arrière-saison.*

A moins qu'une œuvre tardive n'éclate soudain à l'arrière-saison, l'année théâtrale 1924-1925 aura été l'une des plus pauvres que nous ayons vues depuis la guerre. On dirait sans peur la plus pauvre si M. Sacha Guitry n'avait relevé la moyenne grâce à sa comédie *On ne joue pas pour s'amuser*. A mesure qu'on avance, on voit mieux combien cet auteur se détache en avant du lot : il faudra lui rendre un jour toute la justice qu'il mérite.

Alentour, il semble que le désordre et l'inquiétude d'un temps troublé donnent leurs tristes fruits au théâtre comme ailleurs. Les directeurs qui ne songent qu'à la fortune se soucient peu de la qualité des pièces, les meilleurs d'entre eux cherchent vainement les bons ouvrages, le public ne cherche qu'à goûter des plaisirs faciles, en flattant son goût on l'abaisse encore, les auteurs sérieux ne savent plus par quel bout le prendre et la crise s'accentue de jour en jour. Aux approches de la fin de saison, les théâtres nous ont sorti le fond de leurs cartons : il n'y avait pas là dedans un seul bon ouvrage. Le plus digne d'intérêt était une pièce maladroite, raide et incomplète de M. Fauré-Frémiet, dont la compagnie de la Grimace a donné quelques représentations quasi confidentielles : comment les auteurs pourraient-ils progresser à ce régime? De fait, on a vu une fois de plus M. Fauré-Frémiet gâcher en pure perte de beaux dons au service de bonnes intentions.

Son héros est un homme supérieur, et il est toujours dangereux de montrer à la scène des hommes supérieurs. Les héros de l'ancienne tragédie, il est vrai, étaient César ou Alexandre ; mais d'abord, les auteurs les manquaient souvent ; ensuite, la majesté du ton tragique et de la poésie prêtaient à la grandeur ; enfin l'éloignement achevait l'illusion, tandis que nous avons d'instinct plus de méfiance que de respect quand on nous fait voir à la scène un homme supérieur pareil à nous, qui emploie les mêmes paroles et les mêmes gestes que nous pour exprimer les mêmes sentiments.

Celui que montre M. Fauré-Frémiet est une sorte de savant ou de philosophe qui prétend avoir trouvé la sagesse et la sérénité parce qu'il a jadis chassé sa femme coupable et qu'il n'a plus, depuis lors, senti ni souffert. Mais il suffit que sa fille soit trompée et qu'il la voie souffrir pour qu'il comprenne que la *Haute Route* n'est pas le refus de la souffrance, mais son acceptation.

C'est un thème noble, mais parfaitement banal. A la scène, il ne pouvait valoir que fécondé, renouvelé par une forte imagination. Celle de M. Fauré-Frémiet est inégale et mal assurée. Il a de très belles trouvailles qu'il délaisse au profit de lieux communs de morale qui n'ont pas grand'chose à voir avec l'art dramatique. Les person-

nages de la *Haute Route* ont le défaut de la plupart des personnages du théâtre contemporain, ils exposent pourquoi ils agissent au lieu de nous laisser discerner leurs caractère et leurs règles de conduite à travers leurs actes.

On s'intéresse à cet auteur non seulement à cause de la noblesse de ses intentions, mais encore parce qu'il mêle à ses tirades philosophiques des péripéties bien inventées et bien conduites. Mais qu'il semble avoir du mal à comprendre que le théâtre vit de péripéties et meurt de philosophie !

* * *

Faust, cependant, est un assez beau drame philosophique. Mais qui soutiendrait que c'est par la philosophie qu'il réussit à la scène? MM. Louis Forest et Robert Dumas ont donné du premier *Faust* une version qui a été mise en scène et interprétée à l'Odéon par M. Gémier, et la presse entière s'est écriée qu'il ne restait rien de l'original allemand dans ces images assez banales et dans la façon vulgaire avec laquelle M. Gémier interprétait l'Esprit qui toujours nie. Là-dessus, l'un des auteurs, M. Forest, qui est en même temps journaliste, a défendu sa pièce et son interprète, juré que le tout suivait Gœthe avec fidélité et que la critique n'y entendait rien. La vérité est que *Faust* est une pièce faite pour être lue, non pour être représentée. A la scène, il faut que la musique vienne faire avaler la philosophie. Ou alors le public s'amuse aux images, aux apparitions du diable et à l'histoire sentimentale de Marguerite, débitée en tranches et entrelardée de comique. Admirable poème philosophique, *Faust* est une très mauvaise pièce de théâtre.

* * *

Le Dieu de vengeance, de M. Salomon Ash, n'est pas une bonne pièce, mais c'est un ouvrage si curieux qu'il faut remercier encore M. Dullin de l'avoir interprété et fait connaître. Cette année comme les deux précédentes, c'est M. Dullin qui aura fait la campagne la plus intéressante, bien qu'il ait un peu vécu sur son avance et qu'il ait emprunté ses deux succès à des répertoires étrangers.

Le Dieu de vengeance est une pièce juive, écrite en *yddisch*. Elle apporte sur les Israélites d'Europe centrale des renseignements qui corroborent ce qu'on sait de reste, mais qui sont précieux venant d'un témoin intéressé. M. Ash montre le tenancier d'un mauvais lieu qui tient son commerce à la partie inférieure de sa maison et à la partie supérieure élève sa fille dans le culte strict de la loi. En bas, stupre et lucre, en haut, pureté, virginité et sainteté. Prodigieux symbole qu'un chrétien n'eût pas osé, crainte d'être accusé d'exagérer.

Les aveux de M. Ash ne s'arrêtent pas là : la fille élevée selon la

loi cède au premier appel d'une pensionnaire de l'étage inférieur, et quand le père l'apprend, il commence par faire appel au *Dieu de vengeance*, puis il jette les livres saints par la fenêtre. Cette pièce apporte à l'antisémitisme des arguments effrayants, et l'on comprendrait que le Sanhédrin appelât sur M. Ash la malédiction du *Dieu de vengeance*.

*
* *

A la Porte-Saint-Martin, M. Zamacoïs a donné un drame romantique en vers, *Seigneur Polichinelle* : il n'est même pas question de savoir s'il est mauvais ou s'il est bon, il a disparu de l'affiche avant la fin de la première semaine. Or, M. Zamacoïs est un versificateur médiocre, facile et brillant, de l'espèce qui semble vouée au succès. Le public n'aime pas la difficulté, surtout en poésie. Le clinquant sonore, assaisonné de sentiment et de mots d'esprit, voilà son affaire. Les pièces de M. Zamacoïs avaient toujours réussi et certaines d'entre elles, *les Bouffons* ou *la Fleur merveilleuse*, avaient été au nombre des grands succès d'avant-guerre

M. Zamacoïs n'a pas changé, sa nouvelle pièce ne vaut ni plus ni moins que les passées. C'est le public qui a changé. Et il n'est pas possible d'écrire que ce changement marque un progrès. Si le public délaisse aujourd'hui les ouvrages d'un auteur qu'il fêtait autrefois, ce n'est pas parce qu'il s'est élevé à comprendre la vraie poésie, c'est qu'il s'est abaissé au point de ne même plus être sensible aux prestiges de la fausse. Tout compte fait, c'est encore un recul.

*
* *

A la même heure, la Comédie-Française accueillait une pièce en vers de M. Maurice Rostand ; quelques jours après, l'Odéon représentait une pièce en vers de Mme Rosemonde Gérard-Rostand.

Cette dernière œuvre a été accueillie avec tant de sévérité qu'il serait cruel d'insister. Celle de la Comédie-Française, si elle n'a pas rencontré un succès foudroyant, n'a pourtant pas été reçue comme il eût convenu. Par un reste de générosité et de politesse à l'égard de M. Rostand, on ne réclame pas pour lui la bordée de sifflets le jour où on lui ouvre la Comédie-Française. Mais on objecte avec fermeté que rien ne le qualifiait pour un tel honneur et que la Comédie-Française est une fois de plus grandement blâmable de ne pas défendre mieux le prestige qui lui est commis. Comment veut-on que le public ne perde pas totalement le goût de la poésie quand on lui présente comme digne du premier théâtre de l'État français cet amas de banalités boursouflées où, selon le mot d'un critique, *plus rien d'humain ne surnage?*

Comme à l'ordinaire, l'invention manque d'originalité à un point qui surprend. Il est bien de choisir des sujets simples et rebattus,

mais M. Rostand prend les pires : deux amants vénitiens, Paolo et Faustine, s'aiment à la folie ; Giacomo, frère de Paolo, vient annoncer que la guerre éclate brusquement et qu'il faut partir. Faustine enlève Paolo en bateau pour l'empêcher d'aller se battre.

Paolo résiste un peu, puis se laisse enivrer d'amour au point que Faustine, au second acte, le décide à mourir avec elle. A l'instant d'exécuter ce beau projet, Faustine lui révèle qu'elle ne fait pas un grand sacrifice, car elle est perdue, elle sera morte dans deux mois. Paolo jette des cris et insulte Faustine qui voulait le duper sous prétexte d'excès d'amour. Qu'elle sacrifie ses deux mois de maladie, soit ; il ne sacrifiera pas, à vingt ans, les trésors de la jeunesse et de la santé.

Au dernier acte, Faustine meurt et Paolo vient lui révéler que Giacomo l'aimait et est mort pour elle. On a beau s'interroger et tenter de se contraindre, il est impossible d'apercevoir l'intérêt de cette cuisine de folies et de banalités. Le sentiment de Paolo qui ne veut pas mourir est vrai et humain, sans doute, mais à quel prix est-il amené, par quelle extravagance gratuite ! N'étant plus ici soutenu d'aucun côté par la vérité, M. Rostand a tiré pendant trois actes un feu d'artifices de métaphores sur l'amour et jamais cet auteur n'avait nagé avec tant d'ardeur dans l'inexact, l'impropre, l'ampoulé, le frénétique. Que la Comédie-Française ait pu même paraître dupe de ces faux prestiges, c'est pitié.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LA GUERRE DANS LE RIF. — *Les combats continuent sans trêve sur toute la ligne de nos avant-postes.*

Le 21 mai, la colonne Freydenberg remporte un succès sur la tribu des Aïn-Azan et reprend le poste de Bou-Ader.

Le 22, succès de la colonne de Chambrun à Aïn-Acha.

Le front nord est placé, à la date du 24, sous le commandement du général Daugan.

Le 25, vif combat autour de Bibane. Les Djebalas ont un millier de tués et blessés.

Le 26, la colonne Freydenberg inflige à Taounat des pertes importantes aux Belizeloual.

A la Chambre des députés, interpellations sur le Maroc (27 et 28 mai). Le socialiste Renaudel demande qu'on négocie avec Abd el Krim et le communiste Doriot réclame l'évacuation du Maroc. M. Doriot prêche l'insurrection aux troupes françaises. Il est frappé de la censure. (27 mai.)

Après discours de MM. Painlevé et Briand, l'ordre du jour de confiance, remanié pour contenter les socialistes, est voté par 537 *voix contre* 29.

Les négociations pour le pacte. — *Elles traînent en longueur à cause des hésitations du gouvernement anglais à prendre une décision.*

Au Sénat, M. Briand fait des déclarations plutôt optimistes. Il avoue néanmoins « un petit frisson d'inquiétude » devant l'ensemble des manquements de l'Allemagne aux dispositions militaires du traité de paix. (26 *mai.*)

Au Reichstag, M. Geissler, ministre de la Reichswehr, reconnaît la plupart de ces manquements. Il reconnaît aussi que l'armée de métier, l'armée de cadres, imposée à l'Allemagne par le traité de Versailles, est « une troupe d'élite ». (28 *mai.*)

Le 28 *mai, la cabinet anglais arrête enfin sa réponse au projet français. Cette réponse est remise au Quai d'Orsay le* 29 *: le gouvernement britannique ne veut prendre d'engagements que pour les frontières occidentales.*

La conférence des ambassadeurs arrête, le 30 *mai, les termes d'une communication qui sera remise au gouvernement du Reich, relativement aux manquements militaires. Ce document relève quelques-uns des manquements : la reconstitution du grand état-major, le maintien d'usines outillées pour la guerre et le système de recrutement et d'enrôlement dans l'armée.*

On espère dans les milieux officiels que les « redressements » demandés pourront avoir lieu dans les trois mois, et qu'ainsi Cologne pourrait être évacuée en septembre.

Discours de M. Doumergue à Strasbourg (31 *mai*) *: « La France, dit le président, ne demande qu'à avoir confiance, mais elle ne peut que se montrer fort prudente tant qu'elle n'aura pas obtenu de garanties sérieuses de sécurité. »*

France. — *M. Myrron T. Herrick, ambassadeur américain, informe le gouvernement français que les Etats-Unis seraient heureux de l'envoi d'une commission française pour étudier la question du règlement des dettes.* (16 *mai.*) *L'Italie, la Belgique, la Roumanie et la Tchécoslovaquie reçoivent des communications analogues.*

— *A la Chambre, M. Caillaux expose ses projets pour assurer l'équilibre du budget. Ils consistent principalement dans le relèvement du taux des impôts cédulaires et dans certaines taxations qui indiquent un commencement de législation socialiste.* (25 *mai.*) *Le franc baisse aussitôt.*

— *M. Ernest Berger, trésorier de la ligue d' « Action française », est assassiné par la femme Marie Bonnefoy.* (26 *mai.*)

Angleterre. — *Mort du maréchal French.* (22 *mai.*)

A. M.

TABLE DES MATIÈRES

TOME XXI — Avril-Juin 1925

LES IDÉES ET LES FAITS

LA VIE A L'ÉTRANGER

LES LETTRES

L'HISTOIRE

LES SCIENCES

LA PHILOSOPHIE

LA MUSIQUE

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 32380.